



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



General Library
—OF—
UNIVERSITY OF MICHIGAN.

PRESENTED BY

Prof E. L. Walter

Jan 18

189*6*

84/1

4478

QUATREVINGT-TREIZE.

70434.

BY
VICTOR HUGO.

ADAPTED FOR USE IN SCHOOLS

BY
JAMES BOÏELLE, B.A. (UNIV. GALL.),
SENIOR FRENCH MASTER IN DULWICH COLLEGE,
ETC., ETC.

AUTHORIZED COPYRIGHT EDITION.

REVISED FOR USE IN AMERICAN SCHOOLS.

BOSTON, U.S.A.:
PUBLISHED BY GINN & COMPANY.

1892.

INSCRIBED,

BY PERMISSION, TO

THE REV. J. E. C. WELLDON, M.A.,

FELLOW OF KING'S COLLEGE, CAMBRIDGE, AND HEAD-MASTER OF HARROW SCHOOL,

THE VALUED COLLEAGUE OF FORMER YEARS AND

THE TRUE AND TRUSTED FRIEND OF TO-DAY,

WHO ENCOURAGED THE BEGINNINGS, AND HAS FOLLOWED TO ITS CLOSE,

WITH KEEN INTEREST AND WARM APPROVAL,

THE GRADUAL DEVELOPMENT OF THIS 'SCHOOL-WORK.'

J. BOÏELLE.

PREFACE.

THE present volume closes, so to speak, the series of Victor Hugo's romances, which it has been the happiest privilege of my life to have been allowed to place within the reach of the young English world, *Les Misérables*, *Notre-Dame-de-Paris*, *Les Travailleurs de la Mer*, *Bug-Jargal*, having been already published and widely read.

The great "master" himself, before death took him from the world in which he had been for nearly seventy years so conspicuous a figure, was the first to grant me, in that generous spirit which always moved him when there was any good to be accomplished, permission to bring out *Les Misérables* as a school-book.

I would here record my deep debt of gratitude to M. E. Lockroy, to M. Georges Payelle, to V. Hugo's literary executors, and to his two grandchildren, "Georges et Jeanne," for their unvarying kindness in granting me permission to complete a work, which has made the last seven years of my school-life such "full years" at Dulwich.

J. BOÏELLE.

DULWICH,
February 16, 1891.

BIOGRAPHICAL NOTICE OF VICTOR HUGO.

THE youngest of three sons, Victor-Marie Hugo was born at Besançon on the 26th of February, 1802, and died at Paris in May, 1885, at the ripe age of eighty-three. His father, Joseph Léopold Sigisbert *Comte* Hugo, was a major in the French army, and his mother, Sophie Françoise Trébuchet, the daughter of a shipowner at Nantes.

It was natural that his mother, who had a great influence on his life, should have given the first direction to the poet's thoughts, and that in his *Odes et Ballades* he should have shown himself a staunch royalist. "*L'enfant pense avec la mère, l'homme pensera avec le père,*" General Hugo is reported to have said. But 'wisdom,' in this instance, was not to be 'justified of her children,' for the great poet, at the age of twenty-eight, when *Hernani* appeared, had left far behind him the Napoleonic ideas which had been the ruling principle of his father's life.*

His earliest years were spent in following his father's fortunes in Spain and Italy. It was not until 1803 that Madame Hugo settled down with her children in Paris in a kind of *cul de sac*, called *Impasse des Feuillantines*, in a house with a beautiful garden attached to it, and undertook for some time the education of her three boys. They were afterwards placed under the care of General Victor de Lahorie, the poet's godfather, who had taken refuge with Madame Hugo and her sons in order to escape political persecution.

Later on, Victor and his brothers were entered at the Collège Décotte and subsequently at 'Louis-le-Grand.' The former's remarkable abilities soon asserted themselves, and he became the delight and wonder of his masters. It was when still at school that he wrote in a fortnight, for a wager, his first prose work *Bug-Jargal*. Like *Ruy-Blas*, *Bug-Jargal* is a poor earth-worm enamoured of a star, and, like *Hernani*, he dies for a point of honour. Habibrah, the dwarf, is the foreshadow, so to speak, of the hideousness of Quasimodo in *Notre-Dame-de-Paris*, and the revengeful spirit of Triboulet in *Le Roi s'amuse*.

These crude sketches are interesting, because they serve in a measure to illustrate the gradual development of Victor Hugo's genius. When barely fifteen years of age, he competed for the prize of poetry annually offered by the *Académie Française*. Unfortunately, in the course of his poem, the young author referred to the fact that he was scarce fifteen :

"For me three lustres scarce their course have run."

This aroused the suspicion of the judges, who thought it impossible for a boy of fifteen to have composed a poem of such merit, and he was only awarded an 'honourable mention.' He was more fortunate at the 'Jeux Floraux de Toulouse,' where his poetical genius gained for him, at seventeen, the degree of *maître es jeux floraux*, and he received from the director the following letter :—"Sir,—Since we have received your odes, we have spoken much of your talents and your extraordinary literary promise. Your age of seventeen is a matter of surprise to us all—to some almost a matter of incredulity. You are an enigma of which the Muses keep the key. . . ."

Shortly afterwards he appeared in the light of a critic, contributing articles

* Victor Hugo seems to have kept the Napoleon worship to the end of his life. See many of his poems, and *Les Misérables*.—*American Editor*.

to a periodical called *Le Conservateur Littéraire*. His critical judgment was sound, for in a remarkable article he divined the powers of Lamartine. It was of him he said: "On reading such verses, who would not exclaim with La Harpe, 'Dost thou not hear a poet's song . . . ' Courage, young man! You are one of those whom Plato would have loaded with honours and banished from his republic.' The years 1819 and 1820, says Rabbe in his biography, were among the busiest years of Victor Hugo's life. His *Odes et Ballades*, collected in a volume, first appeared in 1822, and were received with the same enthusiasm that had greeted the appearance of Lamartine's *Premières Méditations* two years before.

Edition after edition was brought out, and Louis XVIII. awarded the boy poet a pension of 1500 francs from his own privy purse. This, together with the profit on the *Odes*, enabled him to marry Adèle Foucher, who had been 'the day-dream' of his youth. In 1827 appeared his historical drama of *Cromwell*. The bold and fearless preface to this work was the signal for that war against the classicists which, as head of the famous *Cénacle*,* he prosecuted with such indomitable vigour. The first pitched battle took place at the initial performance of *Hernani*, on the 25th of February, 1830. It ended, in spite of the most determined opposition, in a splendid victory for the new school, and the French drama was forever rid of those shackles of form which had so long held it in bondage. Romanticism, which, according to Baudelaire, is but the modern expression of the beautiful, had asserted its power, and at the conclusion of the performance the name of the author was received as that of a victorious general. The next day, Châteaubriand, who had previously called him '*l'enfant sublime*,' wrote to Victor Hugo, hailing him as "the rising star."

Then were produced, in rapid succession, *Les Orientales* (1829) and *Le dernier Jour d'un Condamné*. The drama of *Hernani*, which had been preceded by *Marion de Lorme*, the performance of which was prohibited by the censorship, was followed by *Le Roi s'amuse* and *Lucrece Borgia*. Then appeared *Ruy-Blas*, perhaps the most powerful of Victor Hugo's dramas, and, after an interval, *Les Burgraves*, in form the most finished of them all. After this wonderful outburst of dramatic power, the lyric muse seemed to claim again her former devotee. *Les Feuilles d'Automne*, *Les Chants du Crépuscule*, *Les Voix Intérieures*, and *Les Rayons et les Ombres* came to delight and entrance a public never weary of admiring those flights of a genius whom all France now delighted to honour.

It was in 1841 that he was elected a member of the French Academy. Thrice before had he knocked at the doors of the *Forty Immortals*, only to be received with the same frigid politeness. The reason was not far to seek. The poet himself has given the explanation, when, in answer to some one who wanted to know how he, of all men, had incurred the bitter enmity of the Forty: "I had written *Hernani*," said Hugo, with a smile.

It would be impossible, in the short space at our disposal, to comment upon, or even enumerate the many other works which, issued from the pen of Victor Hugo between 1831 and 1851, when the *Coup d'Etat* drove the illustrious poet into exile. In 1832 had appeared *Notre-Dame de Paris*, as an example of style without a rival in the language, which was to be followed, thirty years after, when his contract with his publisher, M. Gosselin, had expired, by those wonderful romances, *Les Misérables*, *Les Travailleurs de la Mer*, *Quatrevingt-Treize*, etc.

Leaving Paris in disguise—a price had been put upon his head by the Government of Napoleon III.—in December, 1851, Victor Hugo first went to Brussels. There he remained until May, 1852, having written in the mean-

* A club formed for the purpose of disseminating and defending the new ideas of the Romantic school, and included among its members, besides Victor Hugo, the names of Alf. de Vigny, Sainte-Beuve, Jules de Rességuier, Émile and Antony Deschamps, and some twenty others.

time *L'Histoire d'un Crime*, which, however, was not published until 1877. Expelled from Brussels at the instigation of Napoleon III., because of the too great impression produced by the publication of *Napoléon le Petit*, Victor Hugo decided to take refuge in Jersey, where he was received with open arms, where he lived in comparative quiet for a short time, and where was composed that marvellous satire, *Les Châtiments*, which did more perhaps than any other work to undermine and finally overthrow the power of Napoleon III. Again driven from Jersey for having protested against a decree expelling a certain number of his fellow-exiles, exclaiming, *Si c'est l'expulsion, expulsez nous tous*, the poet sought refuge in Guernsey. It was in the latter island, in the now historical Hauteville House, that Victor Hugo remained in undisturbed quiet for nearly seventeen years. If the poet chafed, and well he might, at his exile, what a gain to literature is implied in those seventeen years of literary work! There was written *Les Misérables*, the most powerful romance of modern times; there also were conceived and finally executed *Les Contemplations*, *La Légende des Siècles*, *Les Quatre Vents de l'Esprit*, etc. There also was written *Les Travailleurs de la Mer*, dedicated to Guernsey, and the scene of which is laid amid those rocks and islands which he knew and loved so well. There it was that he loved to watch the sea in all its changeful moods, and to paint it in words as no master of the brush has ever done on canvas.

After Sedan and the fall of the Empire in September, 1870, Victor Hugo returned to his beloved Paris, where he lived until May, 1885, the cynosure of all eyes and the "darling" of the Parisians. Only a few months before his death he celebrated his eighty-third birthday, and received a splendid ovation from all his countrymen.

In reviewing Victor Hugo's literary life, extending over nearly seventy years, the first thing that strikes one is its amazing productiveness. His novels alone might well seem work enough for one man; but they form but a small fraction of his wonderful life-work. The *Né varietur* edition of the works published during his lifetime contains forty-six volumes; while the manuscript matter which he has left behind, and which is to be published by his literary executors under the general title of *L'Océan*, will possibly run into twenty or more volumes.

It does not come within the scope of this short notice to estimate the character of a genius like Victor Hugo. "Poet, dramatist, historian, philosopher and patriot; the spiritual sovereign of the nineteenth century was before all things, and above all things, a poet." So speaks a man of genius, Mr. Swinburne. Posterity in a few years, in its calm and dispassionate review of the work of this great life, may be trusted to confirm the words of the English poet; for if ever man brought down to earth the celestial fire, it was Victor Hugo.

And what, we may ask, was the unchanging motive power of the poet's life and work? It can be summed up in two words—"Universal Charity." Nowhere, perhaps, has he himself more beautifully set forth the whole duty of man than in these lines taken from the poem addressed to the spirit of his departed son, in *L'Année Terrible*—

"Are we sure we have done, if only half done,
The good 't was ours to do?
Hate have we conquered, and by love have we won,
Ay, won our enemy too?"

It will be the chief glory of his writings that they have been devoted to the cause of suffering humanity, and that they all bear faithful witness to his unshaken belief in right, his horror of meanness, his contempt for injustice, his unalterable trust in the future, his deep sincerity of purpose, and his splendid courage.

J. BOÏELLE.

This is the estimate of an ardent admirer; we believe that posterity, while doing justice to Victor Hugo's genius, especially as a poet and novelist, will hardly call him a great historian or a great philosopher. His dramas have exerted such an influence on the French stage that the student of literature can never overlook them, whatever defects he may find; besides, the evident faults are more than compensated by brilliant qualities.

AMERICAN EDITOR.

BOSTON, June, 1892.

CONTENTS.

CHAPTER	PAGE
I. LA CORVETTE CLAYMORE	1
II. HALMALO	33
III. TELLMARCH	44
IV. A PARIS—LE CITOYEN CIMOURDAIN	66
V. LA VENDÉE	71
VI. LES TROIS ENFANTS	76
VII. LA TOURGUE	103
VIII. LA MÈRE	116
IX. L'ASSAUT	130
X. LE SAUVETAGE	146
XI. LES DEUX AMIS	158
NOTES	189

QUATREVINGT-TREIZE.

CHAPTER I.

LA CORVETTE CLAYMORE.

DANS les derniers jours de mai 1793, un des bataillons parisiens amenés en Bretagne¹ par Santerre² fouillait le redoutable bois de la Saudraie en Astillé. On n'était pas plus de trois cents, car le bataillon était décimé par cette rude guerre. C'était l'époque où, après l'Argonne, Jemmapes et Valmy,³ du premier bataillon de Paris, qui était de six cents volontaires, il restait vingt-sept hommes, du deuxième trente-trois, et du troisième cinquante-sept.⁴ Temps des luttes épiques.

Les bataillons envoyés de Paris en Vendée⁴ comptaient neuf cent douze hommes. Chaque bataillon avait trois pièces de canon. Ils avaient été rapidement mis sur pied. Le 1^{er} mai, Santerre était prêt à faire partir⁵ douze mille soldats, trente pièces de campagne et un bataillon de canonniers. Ces bataillons, faits si vite, furent si bien faits, qu'ils servent aujourd'hui de modèles; c'est d'après leur mode de composition qu'on forme les compagnies de ligne.

Le 28 avril, la commune de Paris avait donné aux volontaires de Santerre cette consigne: "*Point de grâce. Point de quartier.*" A la fin de mai, sur les douze mille partis de Paris, huit mille étaient morts.

Le bataillon engagé dans le bois de la Saudraie se tenait sur ses gardes. On ne se hâtait point. On regardait à la fois à droite et à gauche, devant soi et derrière soi; Kléber⁶ a dit: "*Le soldat a un œil dans le dos.*" Il y avait longtemps qu'on marchait. Quelle heure pouvait-il être? à quel moment du jour en était-on? Il eût été difficile de le dire,

car il y a toujours une sorte de soir dans de si sauvages halliers, et il ne fait jamais clair dans ce bois-là.

Le bois de la Saudraie était tragique. C'était dans ce taillis que, dès le mois de novembre 1792, la guerre civile avait commencé ses crimes. Pas de lien plus épouvantable. Les soldats s'y enfonçaient avec précaution. Tout était plein de fleurs; on avait autour de soi une tremblante muraille de branches d'où tombait la charmante fraîcheur des feuilles. Les soldats avançaient pas à pas, en silence, en écartant doucement les broussailles.⁷ Les oiseaux gazouillaient au-dessus des bayonnettes.

La Saudraie était un de ces halliers où jadis, dans les temps paisibles, on avait fait la chasse aux oiseaux pendant la nuit; maintenant on y faisait la chasse aux hommes.

Le taillis était tout de bouleaux, de hêtres et de chênes; le sol plat; la mousse et l'herbe épaisse amortissaient le bruit des hommes en marche; aucun sentier, ou des sentiers tout de suite perdus;⁸ des houx, des prunelliers sauvages, des fougères, des haies d'arrête-bœuf;⁹ de hautes ronces; impossibilité de voir un homme à dix pas. Par instants passait dans le branchage un héron ou une poule d'eau indiquant le voisinage des marais.

On marchait. On allait à l'aventure, avec inquiétude, et en craignant de trouver ce qu'on cherchait.

De temps en temps on rencontrait des traces de campements, des places brûlées, des herbes foulées, des bâtons en croix, des branches sanglantes. Là on avait fait la soupe, là on avait dit la messe, là on avait pansé des blessés. Mais ceux qui avaient passé avaient disparu. Où étaient-ils? Bien loin peut-être? peut-être là tout près, cachés, l'espingle au poing?¹⁰ Le bois semblait désert. Le bataillon redoublait de prudence. Solitude, donc défiance. On ne voyait personne; raison de plus pour redouter quelqu'un. On avait affaire à une forêt mal famée.

Une embuscade était probable.

Trente grenadiers, détachés en éclaireurs, et commandés par un sergent, marchaient en avant à une assez grande distance du gros de la troupe. La vivandière du bataillon les accompagnait. Les vivandières se joignent volontiers aux avant-gardes. On court des dangers, mais on va voir quelque chose. La curiosité est une des formes de la bravoure féminine.

Tout à coup les soldats de cette petite troupe d'avant-garde

eurent¹¹ ce tressaillement connu des chasseurs qui indique qu'on touche au gîte.¹² On avait entendu comme un souffle au centre d'un fourré, et il semblait qu'on venait de voir un mouvement dans les feuilles. Les soldats se firent signe.

Dans l'espèce de guet et de quête confiée aux éclaireurs, les officiers n'ont pas besoin de s'en mêler; ce qui doit être fait se fait de soi-même.

En moins d'une minute le point où l'on avait remué fut cerné, un cercle de fusils braqués l'entoura; le centre obscur du hallier fut couché en joue de tous les côtés à la fois, et les soldats, le doigt sur la détente, l'œil sur le lieu suspect, n'attendirent plus pour le mitrailler que le commandement du sergent.

Pendant la vivandière s'était hasardée à regarder à travers les broussailles, et, au moment où le sergent allait crier: "Feu!" cette femme cria: "Halte!"

Et se tournant vers les soldats: "Ne tirez pas, camarades!"

Et elle se précipita dans le taillis. On l'y suivit.

Il y avait quelqu'un là en effet.

Au plus épais du fourré, au bord d'une de ces petites clairières rondes que font dans les bois les fourneaux à charbon en brûlant les racines des arbres, dans une sorte de trou de branches, espèce de chambre de feuillage, entr'ouverte comme une alcôve, une femme était assise sur la mousse, ayant au sein un enfant et sur ses genoux les deux têtes blondes de deux enfants endormis.

C'était là l'embuscade.

"Qu'est-ce que vous faites ici, vous?" cria la vivandière.

La femme leva la tête.

La vivandière ajouta, furieuse:

"Êtes-vous folle d'être là!"

Et elle reprit:

"Un peu plus, vous étiez exterminée!"¹³

Et, s'adressant aux soldats, la vivandière ajouta:

"C'est une femme."

"Pardine,¹⁴ nous le voyons bien!" dit un grenadier.

La vivandière poursuivit:

"Venir dans les bois se faire massacrer! a-t-on idée¹⁵ de faire des bêtises comme ça!"

La femme stupéfaite, effarée, pétrifiée, regardait autour d'elle, comme à travers un rêve, ces fusils, ces sabres, ces bayonnettes, ces faces farouches.

Les deux enfants se réveillèrent et crièrent.

“J’ai faim,” dit l’un.

“J’ai peur,” dit l’autre.

La mère était muette d’effroi.

Le sergent lui cria :

“N’ayez pas peur, nous sommes le bataillon du Bonnet-Rouge.”

La femme trembla de la tête aux pieds. Elle regarda le sergent, rude visage dont on ne voyait que les sourcils, les moustaches, et deux braises qui étaient les deux yeux.

“Le bataillon de la ci-devant ^{15a} Croix-Rouge,” ajouta la vivandière.

Et le sergent continua :

“Qui es-tu, madame ?”

La femme le considérait, terrifiée. Elle était maigre, jeune, pâle, en haillons ; elle avait le gros capuchon des paysannes bretonnes et la couverture de laine rattachée au cou avec une ficelle. Ses pieds, sans bas ni souliers, saignaient.

“C’est une pauvre,” dit le sergent.

Et la vivandière reprit de sa voix soldatesque et féminine, douce en dessous :

“Comment vous appelez-vous ?”

La femme murmura dans un bégaiement presque indistinct :

“Michelle Flécharde.”

Cependant la vivandière caressait avec sa grosse main la petite tête du nourrisson.

La mère commençait à se rassurer. Les deux petits qui s’étaient réveillés étaient plus curieux qu’effrayés. Ils admiraient les plumets.

“Ah !” dit la mère, “ils ont bien faim.”

“On leur donnera à manger,” cria le sergent, “et à toi aussi. Mais ce n’est pas tout ça. Quelles sont tes opinions politiques ?”

La femme regarda le sergent, et ne répondit pas.

“Entends-tu ma question ?”

Elle balbutia :

“J’ai été mise au couvent toute jeune, mais je me suis mariée, je ne suis pas religieuse. Les sœurs m’ont appris à parler français. On a mis le feu au village. Nous nous sommes sauvés si vite que je n’ai pas eu le temps de mettre des souliers.”

“Je te demande quelles sont tes opinions politiques ?”

“Je ne sais pas ça.” ¹⁶

Le sergent poursuivait :

“C'est qu'il y a des espionnes. Ça se fusille,¹⁷ les espionnes. Voyons. Parle. Tu n'es pas bohémienne?¹⁸ Quelle est ta patrie?”

Elle continua de le regarder comme ne comprenant pas. Le sergent répéta :

“Quelle est ta patrie?”

“Je ne sais pas,” dit-elle.

“Comment! tu ne sais pas quel est ton pays?”

“Ah! mon pays. Si fait.”¹⁹

“Eh bien, quel est ton pays?”

La femme répondit :

“C'est la métairie de Siscoignard, dans la paroisse d'Azé.”

Ce fut le tour du sergent d'être stupéfait. Il demeura un moment pensif. Puis il reprit :

“Tu dis?”

“Siscoignard.”

“Ce n'est pas une patrie, ça.”

“C'est mon pays.”

Et la femme, après un instant de réflexion, ajouta :

“Je comprends, monsieur. Vous êtes de France, moi je suis de Bretagne.”²⁰

“Eh bien?”

“Ce n'est pas le même pays.”

“Mais c'est la même patrie!” cria le sergent.

La femme se borna à répondre :

“Je suis de Siscoignard.”

“Va pour Siscoignard!”²¹ reprit le sergent. “C'est de là qu'est ta famille?”

“Oui.”

“Que fait-elle?”

“Elle est toute morte. Je n'ai plus personne.”

Le sergent, qui était un peu beau parleur, continua l'interrogatoire.

“On a des parents, que diable! ou on en a eu.”²² Qui es-tu? Parle?”

La femme écouta, ahurie,²³ cet—ou on en a eu—qui ressemblait plus à un cri de bête fauve qu'à une parole humaine.

La vivandière sentit le besoin d'intervenir.

“Comment s'appelle la petite?” demanda-t-elle; “car c'est une fille, ça.”

La mère répondit : “Georgette.”

“Et l'aîné? car c'est un homme, ce polisson-là.”

"René-Jean."

"Et le cadet ? car lui aussi, il est un homme, et joufflu encore ! " ²⁴

"Gros-Alain," dit la mère.

"Ils sont gentils, ces petits," dit la vivandière ; "ça vous a déjà des airs d'être des personnes."

Cependant le sergent insistait.

"Parle donc, madame. As-tu une maison ?"

"J'en avais une."

"Où ça ?"

"A Azé."

"Pourquoi n'es-tu pas dans ta maison ?"

"Parce qu'on l'a brûlée."

"Qui ça ?"

"Je ne sais pas. Une bataille."

"D'où viens-tu ?"

"De là."

"Où vas-tu ?"

"Je ne sais pas."

"Arrive au fait. ²⁵ Qui es-tu ?"

"Je ne sais pas."

"Tu ne sais pas qui tu es ?"

"Nous sommes des gens qui nous sauvons."

"De quel parti es-tu ?"

"Je ne sais pas."

"Es-tu des bleus ? Es-tu des blancs ? ²⁷ Avec qui es-tu ?"

"Je suis avec mes enfants."

Le sergent recommença.

"Mais tes parents ! Voyons, madame, mets-nous au fait de tes parents. Moi, je m'appelle Radoub, je suis sergent, je suis de la rue du Cherche-Midi, mon père et ma mère en étaient, je peux parler de mes parents. Parle-nous des tiens. Dis-nous ce que c'était que tes parents."

"C'étaient les Flé hard. Voilà tout."

"Oui, les Fléchard sont les Fléchard, comme les Radoub sont les Radoub. Mais on a un état. ²⁸ Quel était l'état de tes parents ? Qu'est-ce qu'ils faisaient ? Qu'est-ce qu'ils font ?"

"C'étaient des laboureurs. Mon père était infirme et ne pouvait travailler à cause qu'il avait reçu des coups de bâton que le seigneur, son seigneur, notre seigneur, lui avait fait donner, ce qui était une bonté, ²⁹ parce que mon père avait pris un lapin, pour le fait de quoi ³⁰ on était jugé à mort ; mais le 'seigneur avait fait grâce, et avait dit : 'Donnez-lui

seulement cent coups de bâton ;' et mon père était demeuré estropié."

"Et puis?"

"Mon grand-père était huguenot. Monsieur le curé l'a fait envoyer aux galères. J'étais toute petite."

"Et puis?"

"Le père de mon mari était un faux saulnier.⁸¹ Le roi l'a fait pendre."

"Et ton mari, qu'est-ce qu'il fait?"

"Ces jours-ci il se battait."

"Pour qui?"

"Pour le roi."

"Et puis?"

"Dame,⁸² pour son seigneur."

"Et puis?"

"Dame, pour monsieur le curé."

La vivandière s'assit à côté de la femme, et attira entre ses genoux l'aîné des enfants, qui se laissa faire. Les enfants sont rassurés comme ils sont effarouchés, sans qu'on sache pourquoi.

"Ma pauvre bonne femme de ce pays-ci, vous avez de jolis mioches,⁸³ c'est toujours ça. On devine leur âge. Le grand a quatre ans, son frère a trois ans. Voyez-vous, madame, ne craignez rien. Vous devriez entrer dans le bataillon. Vous feriez comme moi. Je m'appelle Houzarde. C'est un sobriquet. Je suis la cantinière, comme qui dirait celle qui donne à boire quand on se mitraille et qu'on s'assassine. Nous avons à peu près le même pied, je vous donnerai des souliers à moi. Voyez-vous, venez avec nous. On est des bons garçons dans le bataillon, vous serez la cantinière numéro deux, je vous montrerai l'état. Oh! c'est bien simple! on a son hidon et sa clochette, on s'en va dans le vacarme, dans les feux de peloton, dans les coups de canon, dans le hourvari,⁸⁴ en criant: Qui est-ce qui veut boire un coup, les enfants? Ce n'est pas plus malaisé que ça. Moi, je verse à boire à tout le monde. Ma foi oui. Aux blancs comme aux bleus, quoique je sois une bleue. Et même une bonne bleue. Mais je donne à boire à tous. Les blessés, ça a soif. On meurt sans distinction d'opinion. Les gens qui meurent, ça devrait se serrer la main. Venez avec nous. Si je suis tuée, vous aurez ma survivance. Voyez-vous, j'ai l'air comme ça, mais je suis une bonne femme et un brave homme.⁸⁵ Ne craignez rien."

Cependant le sergent Radoub intervint.

Et il se tourna vers la femme.

"Et ton mari, madame? que fait-il? Qu'est ce qu'il devenu?"

"Il est devenu rien,⁸⁶ puisqu'on l'a tué."

"Où ça?"

"Dans la haie."

"Quand ça?"

"Il y a trois jours."

"Qui ça?"

"Je ne sais pas."

"Comment! tu ne sais pas qui a tué ton mari?"

"Non."

"Est-ce un bleu? Est-ce un blanc?"

"C'est un coup de fusil."

"Et il y a trois jours?"

"Oui."

"De quel côté?"

"Du côté d'Ernée.⁸⁷ Mon mari est tombé. Voilà."

"Et depuis que ton mari est mort, qu'est-ce que tu fais?"

"J'emporte mes petits."

"Où les emportes-tu?"

"Devant moi."

"Où couches-tu?"

"Par terre."

"Qu'est-ce que tu manges?"

"Rien."

Le sergent eut cette moue militaire qui fait toucher l'ennemi par les moustaches.

"Rien?"

"C'est-à-dire des prunelles, des mûres dans les ronces quand il y en a de reste de l'an passé, des graines de myrtille, des pousses de fougère."

"Oui. Autant dire rien."

L'aîné des enfants, qui semblait comprendre, dit: "Faim."

Le sergent tira de sa poche un morceau de pain de munition et le tendit à la mère. La mère rompit le pain en morceaux et les donna aux enfants. Les petits mangèrent avidement.

"Elle n'en a pas gardé pour elle," grommela le sergent.

"C'est qu'elle n'a pas faim," dit un soldat.

"C'est qu'elle est la mère," dit le sergent.

Il reprit:

“Et comme ça, madamo, tu te sauves ?”⁴⁰

“Il faut bien.”

“A travers champs, va comme je te pousse !”⁴¹

“Je cours de toutes mes forces, et puis je marche, et puis je tombe.”

“Pauvre paroissienne !” dit la vivandière.

“Les gens se battent,” balbutia la femme. “Je suis tout entourée de coups de fusil. Je ne sais pas ce qu’on se veut.”⁴²
On m’a tué mon mari. Je n’ai compris que ça.”

Le sergent fit sonner à terre la crosse de son fusil, et cria :

“Quelle bête de guerre !”

La femme continua :

“La nuit passée, nous avons couché dans une éמושse.”⁴³

“Tous les quatre ?”

“Tous les quatre.”

“Couché ?”

“Couché.”

“Alors,” dit le sergent, “couché debout.”

Et il se tourna vers les soldats.

“Camarades, un gros vieux arbre creux et mort où un homme peut se fourrer comme dans une gaine, ces sauvages appellent ça une éמושse. Qu’est-ce que vous voulez ? Ils ne sont pas forcés d’être de Paris.”

“Coucher dans le creux d’un arbre !” dit la vivandière, “et avec trois enfants !”

“Heureusement, c’est l’été,” soupira la femme.

Elle regardait la terre, résignée, ayant dans les yeux l’étonnement des catastrophes.

Les soldats silencieux faisaient cercle autour de cette misère.⁴⁴

Une veuve, trois orphelins, la fuite, l’abandon, la solitude, la guerre grondant tout autour de l’horizon, la faim, la soif, pas d’autre nourriture que l’herbe, pas d’autre toit que le ciel.

Le sergent s’approcha de la femme.

Puis il éleva la voix.

“Camarades, de tout ça je conclus que le bataillon va devenir père. Est-ce convenu ? Nous adoptons ces trois enfants-là.”

“Vive la République !” crièrent les grenadiers.

“C’est dit,” fit le sergent.

Et il étendit les deux mains au-dessus de la mère et des enfants.

“Voilà,” dit-il, “les enfants du bataillon du Bonnet-Rouge.”

La vivandière s'écroula de joie.

"Trois têtes dans un bonnet!" cria-t-elle.

Puis elle éclata en sanglots, embrassa éperdument la pauvre veuve, et lui dit :

"Comme la petite a déjà l'air gamine!"⁴⁶

"Vive la République!" répétèrent les soldats.

Et le sergent dit à la mère :

"Venez, citoyenne."

Au printemps de 1793,⁴⁶ au moment où la France, attaquée à la fois à toutes ses frontières, avait la pathétique distraction de la chute des Girondins,⁴⁶ voici ce qui se passait dans l'archipel de la Manche.

Un soir, le 1^{er} juin, à Jersey, dans la petite baie déserte de Bonnenuit,⁴⁶ une heure environ avant le coucher du soleil, par un de ces temps brumeux qui sont commodes pour s'enfuir parce qu'ils sont dangereux pour naviguer, une corvette mettait à la voile. Ce bâtiment était monté⁴⁷ par un équipage français, mais faisait partie de la flottille anglaise placée en station et comme en sentinelle à la pointe orientale de l'île. Le prince de La Tour-d'Auvergne, qui était de la maison de Bouillon, commandait la flottille anglaise, et c'était par ses ordres, et pour un service urgent et spécial, que la corvette en avait été détachée.

Cette corvette, immatriculée⁴⁸ à la Trinity-House sous le nom de *the Claymore*, était en apparence une corvette de charge, mais en réalité une corvette de guerre. Elle avait la lourde et pacifique allure marchande; il ne fallait pas s'y fier pourtant. Elle avait été construite à deux fins, ruse et force; tromper, s'il est possible, combattre, s'il est nécessaire. Pour le service qu'elle avait à faire cette nuit-là, le chargement avait été remplacé dans l'entre-pont par trente caronades de fort calibre. Ces trente caronades, soit qu'on prévît une tempête, soit plutôt qu'on voulût donner une figure débonnaire⁴⁹ au navire, étaient à la serre,⁵⁰ c'est-à-dire fortement amarrées en dedans par de triples chaînes et la volée appuyée aux écoutilles tamponnées; rien ne se voyait au dehors; les sabords étaient aveuglés; les panneaux étaient fermés; c'était comme un masque mis à la corvette. La *Claymore* était d'un gabarit massif et trapu,⁵¹ et pourtant bonne marcheuse; c'était la coque la plus solide de toute la marine anglaise, et au combat elle valait presque une frégate, quoiqu'elle n'eût pour mât d'artimon qu'un mâtereau avec

une simple brigantine. Son gouvernail, de forme rare et savante, avait une membrure courbe presque unique qui avait coûté cinquante livres sterling dans les chantiers de Southampton.

L'équipage, tout français, était composé d'officiers émigrés⁵³ et de matelots déserteurs. Ces hommes étaient tristes ; pas un qui ne fût bon marin, bon soldat et bon royaliste. Ils avaient⁵⁴ le triple fanatisme du navire, de l'épée et du roi.

Un demi-bataillon d'infanterie de marine, pouvant au besoin être débarqué, était amalgamé à l'équipage.

La corvette *Claymore* avait pour capitaine un chevalier de Saint-Louis, le comte du Boishetherlot, un des meilleurs officiers de l'ancienne marine royale, pour second le chevalier de La Vieuville qui avait commandé aux gardes-françaises la compagnie où Hoche⁵⁵ avait été sergent et pour pilote le plus sagace patron de Jersey, Philip Gacquoil.⁵⁶

On devinait que ce navire avait à faire quelque chose d'extraordinaire. Un homme en effet venait de s'y embarquer, qui avait tout l'air d'entrer dans une aventure. C'était un haut vieillard, droit et robuste, à figure sévère, dont il eût été difficile de préciser l'âge, parce qu'il semblait à la fois vieux et jeune ; un de ces hommes qui sont pleins d'années et pleins de force, qui ont des cheveux blancs sur le front et un éclair dans le regard ; quarante ans pour⁵⁷ la vigueur et quatrevingts ans pour l'autorité. Au moment où il était monté sur la corvette, son manteau de mer s'était entr'ouvert, et l'on avait pu le voir vêtu, sous ce manteau, de larges braies, de bottes-jambières, et d'une veste en peau de chèvre montrant en dessus le cuir passémenté de soie, et en dessous le poil hérissé et sauvage, costume complet de paysan breton. Ces anciennes vestes bretonnes étaient à deux fins,⁵⁸ servaient aux jours de fête comme aux jours de travail, et se retournaient, offrant à volonté le côté velu et le côté brodé ; peaux de bête toute la semaine, habits de gala le dimanche. Le vêtement de paysan que portait ce vieillard était, comme pour ajouter à une vraisemblance cherchée et voulue,⁵⁹ usé aux genoux et aux coudes, et paraissait avoir été longtemps porté, et le manteau de mer, de grosse étoffe, ressemblait à un haillon de pêcheur. Ce vieillard avait sur la tête le chapeau rond du temps, à haute forme et à large bord, qui, rabattu, a l'aspect campagnard, et, relevé d'un côté par une ganse à cocarde, a l'aspect militaire. Il portait ce chapeau rabaisé à la paysanne, sans ganse ni cocarde.

Lord Balcarras, gouverneur de l'île, et le prince de La Tour-d'Auvergne, l'avaient en personne conduit et installé à bord. L'agent secret des princes, Gélambre,⁵⁹ ancien garde du corps de M. le comte d'Artois, avait lui-même veillé à l'aménagement de sa cabine, poussant le soin et le respect, quoique fort bon gentilhomme, jusqu'à porter derrière ce vieillard sa valise. En le quittant pour retourner à terre, M. de Gélambre avait fait à ce paysan un profond salut ; lord Balcarras lui avait dit : "*Bonne chance, général,*" et le prince de la Tour-d'Auvergne lui avait dit : "*Au revoir, mon cousin.*"

"Le paysan," c'était en effet le nom sous lequel les gens de l'équipage s'étaient mis tout de suite à désigner leur passager, dans les courts dialogues que les hommes de mer ont entre eux ; mais, sans en savoir plus long, ils comprenaient que ce paysan n'était pas plus un paysan que la corvette de guerre n'était une corvette de charge.

Il y avait peu de vent. *La Claymore* quitta Bonnaville, passa devant Boulay-Bay,⁶⁰ et fut quelque temps en vue, courant des bordées ;⁶¹ puis elle décrut dans la nuit croissante, et s'effaça.

Une heure après, Gélambre, rentré chez lui à Saint-Hélier, expédia, par l'express de Southampton, à M. le comte d'Artois, au quartier général du duc d'York, les quatre lignes qui suivent :

"Monseigneur le départ vient d'avoir lieu. Succès certain. Dans huit jours toute la côte sera en feu,⁶² de Granville à Saint-Malo."

Quatre jours auparavant, par émissaire secret, le représentant Prieur de la Marne, en mission près de l'armée des côtes de Cherbourg, et momentanément en résidence à Granville, avait reçu, écrit de la même écriture que la dépêche précédente, le message qu'on va lire :

"Citoyen représentant, le 1^{er} juin, à l'heure de la marée, la corvette de guerre *Claymore*, à batterie masquée, appareillera⁶³ pour déposer sur la côte de France un homme dont voici le signalement : haute taille, vieux, cheveux blancs, habits de paysan, mains d'aristocrate. Je vous enverrai demain plus de détails. Il débarquera le 2 au matin. Avertissez la croisière, capturez la corvette, faites guillotiner l'homme."

La corvette, au lieu de prendre par le sud et de se diriger vers Sainte-Catherine, avait mis le cap au nord, puis avait tourné à l'ouest et s'était résolument engagée entre Serk et

Jersey dans le bras de mer qu'on appelle le Passage de la Déroute. Il n'y avait alors de phare sur aucun point de ces deux côtes.

Le soleil s'était bien couché ; la nuit était noire, plus que ne le sont d'ordinaire les nuits d'été ; c'était une nuit de lune, mais de vastes nuages, plutôt de l'équinoxe que du solstice, plafonnaient le ciel, et, selon toute apparence, la lune ne serait visible que lorsqu'elle toucherait l'horizon, au moment de son coucher. Quelques nuées pendaient jusque sur la mer et la couvraient de brume.

Toute cette obscurité était favorable.

L'intention du pilote Gacquoil était de laisser Jersey à gauche et Guernesey à droite, et de gagner, par une marche hardie entre les Hanois et les Douvres,⁶⁴ une baie quelconque du littoral de Saint-Malo, route moins courte que par les Minquiers,⁶⁵ mais plus sûre, la croisière française ayant pour consigne habituelle de faire surtout le guet entre Saint-Hélier et Granville.

Si le vent s'y prêtait, si rien ne survenait, et en couvrant la corvette de toile, Gacquoil espérait toucher la côte de France au point du jour.

Tout allait bien, la corvette venait de dépasser Gros-Nez ; vers neuf heures, le temps fit mine de boudier, comme disent les marins et il y eut du vent et de la mer ; mais ce vent était bon, et cette mer était forte sans être violente. Pourtant, à de certains coups de lame, l'avant de la corvette embarquait.⁶⁶

Le " paysan " que lord Balcarras avait appelé *général*, et auquel le prince de La Tour-d'Auvergne avait dit *mon cousin*, avait le pied marin⁶⁷ et se promenait avec une gravité tranquille sur le pont de la corvette. Il n'avait pas l'air de s'apercevoir qu'elle était fort secouée.

Il ne parlait à personne, si ce n'est, par instants, bas et brièvement, au capitaine, qui l'écoutait avec déférence et semblait considérer ce passager comme plus commandant que lui-même.

La Claymore, habilement pilotée, côtoya, inaperçue dans le brouillard, le long escarpement nord de Jersey, serrant de près la côte,⁶⁸ à cause du redoutable écueil Pierres-de-Lecq qui est au milieu du bras de mer entre Jersey et Serk. Gacquoil, debout à la barre, signalant tour à tour la Grève de Lecq, Gros-Nez, Plémont, faisait glisser la corvette parmi ces chaînes de récifs, en quelque sorte à tâtons, mais avec certi-

tule, comme un homme qui est de la maison et qui connaît les étrez de l'océan. La corvette n'avait pas de feu à l'avant, de crainte de dénoncer son passage dans ces mers surveillées. On se félicitait du brouillard. On atteignit la Grande-Étape ; la brume était si épaisse qu'à peine distinguait-on la haute silhouette du Pinacle. On entendit dix heures sonner au clocher de Saint-Ouen,⁶⁹ signe que le vent se maintenait vent-arrière. Tout continuait d'aller bien ; la mer devenait plus houleuse à cause du voisinage de la Corbière.

Un peu après dix heures, le comte du Boisberthelot et le chevalier de La Vieuville reconduisirent l'homme aux habits de paysan jusqu'à sa cabine, qui était la propre chambre du capitaine. Au moment d'y entrer, il leur dit en baissant la voix :

"Vous le savez, messieurs, le secret importe. Silence jusqu'au moment de l'explosion. Vous seuls connaissez ici mon nom."

"Nous l'emporterons au tombeau," répondit Boisberthelot.

"Quant à moi," repartit le vieillard, "fussé-je devant la mort,⁷⁰ je ne le dirais pas."

Et il entra dans sa chambre.

Le commandant et le second remontèrent sur le pont et se mirent à marcher côte à côte en causant. Ils parlaient évidemment de leur passager, et voici à peu près le dialogue que le vent dispersait dans les ténèbres :

Boisberthelot grommela à demi-voix à l'oreille de La Vieuville :

"Nous allons voir si c'est un chef."⁷¹

La Vieuville répondit :

"En attendant, c'est un prince."

"Presque."

"Gentilhomme en France, mais prince en Bretagne."

"Comme les La Trémoille, comme les Rohan."⁷²

"Dont il est l'allié."⁷³

Boisberthelot reprit :

"En France et dans les carrosses du roi, il est marquis comme je suis comte et comme vous êtes chevalier."

"Ils sont loin les carrosses !" s'écria La Vieuville. "Nous en sommes au tombeau."⁷⁴

Il y eut un silence.

Boisberthelot repartit :

"À défaut d'un prince français, on prend un prince breton."

"Faute de grives. . . . Nou, faute d'un aigle, on prend un corbeau."

"J'aimerais mieux un vautour," dit Boisberthelot.

Et La Vieuville répliqua :

"Certes ! un bec et des griffes."

"Nous allons voir."

"Oui," reprit La Vieuville, "il est temps qu'il y ait un chef. Je suis de l'avis de Tinténiaç : '*un chef, et de la poudre !*' Tenez, commandant, je connais à peu près tous les chefs possibles et impossibles ; ceux d'hier, ceux d'aujourd'hui et ceux de demain ; pas un n'est la caboche de guerre qu'il nous faut. Dans cette diable de Vendée, il faut un général qui soit en même temps un procureur ; il faut ennuyer l'ennemi, lui disputer le moulin, le buisson, le fossé, le caillou, lui faire de mauvaises querelles, tirer parti de tout, veiller à tout, massacrer beaucoup, faire des exemples, n'avoir ni sommeil ni pitié. À cette heure, dans cette armée de paysans, il y a des héros, il n'y a pas de capitaines. * D'Elbée est nul, Lescure est malade, Bonchamps fait grâce ; il est bon, c'est bête. La Rochejaquelein est un magnifique sous-lieutenant ; Silz est un officier de rase campagne, impropre à la guerre d'expédients ; Cathelineau est un charretier naïf, Charette est horrible."

Boisberthelot n'eut pas le temps de répondre à La Vieuville. La Vieuville eut la parole brusquement coupée par un cri désespéré, et en même temps on entendit un bruit qui ne ressemblait à aucun des bruits qu'on entend. Ce cri et ces bruits venaient du dedans du navire.

Le capitaine et le lieutenant se précipitèrent vers l'entrepont, mais ne purent y entrer. Tous les canonniers remontaient éperdus.

Une chose effrayante venait d'arriver.⁷⁶

Une des caronades de la batterie, une pièce de vingt-quatre, s'était détachée.

Ceci est le plus redoutable peut-être des événements de mer. Rien de plus terrible ne peut arriver à un navire de guerre au large et en pleine marche.⁷⁶

Un canon qui casse son amarre devient brusquement on ne sait quelle bête surnaturelle. C'est une machine qui se transforme en un monstre. Cette masse court sur ses roues, a des mouvements de bille billard, penche avec le roulis, plonge avec le tangage,⁷⁷ va, vient, s'arrête, paraît méditer, reprend sa course, traverse comme une flèche le navire d'un

* All these royalist chiefs of La Vendée are referred to later on in the Notes, as their names recur in the text.

bout à l'autre, pirouette, se dérobe, s'évade, se cabre, henrte, ébrèche, tue, extermine. C'est un bélier qui bat à sa fantaisie une muraille. Ajoutez ceci : le bélier est de fer, la muraille est de bois. C'est l'entrée en liberté de la matière ; on dirait que cet esclave éternel se venge ; il semble que la méchanceté qui est ⁷⁸ dans ce que nous appelons les objets inertes sorte et éclate tout à coup ; cela a l'air de perdre patience et de prendre une étrange revanche obscure ; rien de plus inexorable que la colère de l'inanimé. Ce bloc forcené ⁷⁹ a les sants de la panthère, la lourdeur de l'éléphant, l'agilité de la souris, l'opiniâtreté de la cognée, l'inattendu de la houle, les coups de coude ⁸⁰ de l'éclair, la surdité du sépulcre. Il pèse dix mille, et il ricoche comme une balle d'enfant. Ce sont des tournolements brusquement coupés d'angles droits. Et que faire ? Comment en venir à bout ? ⁸¹ Une tempête cesse, un cyclône passe, un vent tombe, un mât brisé se remplace, une voie d'eau se bouche, un incendie s'éteint ; mais que devenir avec cette énorme brute de bronze ? De quelle façon s'y prendre ? ⁸² Vous pouvez raisonner un dogue, étonner un taureau, fasciner un boa, effrayer un tigre, attendrir un lion ; aucune ressource avec ce monstre, un canon lâché. Vous ne pouvez pas le tuer, il est mort. Et en même temps, il vit. Il vit d'une vie sinistre qui lui vient de l'infini. Il a sous lui son plancher qui le balance. Il est remué par le navire qui est remué par la mer qui est remuée par le vent. Cet exterminateur est un jouet. Le navire, les flots, les souffles, tout cela le tient ; de là sa vie affreuse. Que faire à cet engrenage ? Comment entraver ⁸³ ce mécanisme monstrueux du naufrage ? Comment prévoir ces allées et venues, ces retours, ces arrêts, ces chocs ? Chacun de ses coups au bordage peut défoncer le navire. Comment deviner ces affreux méandres ? On a affaire à ⁸⁴ un projectile qui se ravise, qui a l'air d'avoir des idées, et qui change à chaque instant de direction. Comment arrêter ce qu'il faut éviter ? L'horrible canon se démène, avance, recule, frappe à droite, frappe à gauche, fuit, passe, déconcerte l'attente, broie l'obstacle, écrase les hommes comme des mouches. Toute la terreur de la situation est dans la mobilité du plancher. ⁸⁵ Comment combattre un plan incliné qui a des caprices ? Le navire a, pour ainsi dire, dans le ventre la foudre prisonnière qui cherche à s'échapper ; quelque chose comme un tonnerre roulant sur un tremblement de terre.

En un instant tout l'équipage fut sur pied. La faute

était au chef de pièce qui avait négligé de serrer l'écrou de la chaîne d'amarrage et mal entravé les quatre roues de la caronade. Un paquet de mer étant venu frapper le sabord, la caronade mal amarrée avait reculé et brisé sa chaîne, et s'était mise à errer formidablement dans l'entre-pont.

Qu'on se figure, pour avoir une idée de ce glissement étrange, une goutte d'eau courant sur⁸⁶ une vitre.

Au moment où l'amarre cassa, les canonniers étaient dans la batterie. Les uns groupés, les autres épars, occupés aux ouvrages de mer que font les marins en prévoyance d'un branle-bas de combat.⁸⁷ La caronade, lancée par le tangage, fit une trouée dans ce tas d'hommes et en écrasa quatre du premier coup, puis, reprise et décochée par le roulis, elle coupa en deux un cinquième misérable, et alla heurter à la muraille de bâbord une pièce de la batterie qu'elle démonta. De là le cri de détresse qu'on venait d'entendre. Tous les hommes se pressèrent à l'escalier-échelle.⁸⁸ La batterie se vida en un clin d'œil,

L'énorme pièce avait été laissée seule. Elle était livrée à elle-même. Elle était sa maîtresse, et la maîtresse du navire. Elle pouvait en faire ce qu'elle voulait. Tout cet équipage d'hommes accoutumés à rire dans la bataille tremblait. Dire l'épouvante⁸⁹ est impossible.

Le capitaine Boisberthelot et le lieutenant La Vieuville, deux intrépides pourtant, s'étaient arrêtés au haut de l'escalier, et, muets, pâles, hésitants, regardaient dans l'entre-pont. Quelqu'un les écarta du coude et descendit.

C'était leur passager, le paysan, l'homme dont ils venaient de parler le moment d'auparavant.

Arrivé au bas de l'escalier-échelle, il s'arrêta.

Le canon allait et venait⁹⁰ dans l'entre-pont.

Il continuait l'exécution du navire. Il avait déjà fracassé quatre autres pièces et fait dans la muraille deux crevasses, heureusement au-dessus de la flottaison, mais par où l'eau entrerait, s'il survenait une bourrasque.⁹¹ Il se ruait frénétiquement sur la membrure; les porques très robustes résistaient, les bois courbes ont une solidité particulière; mais on entendait leurs craquements sous cette massue démesurée, frappant, avec une sorte d'ubiquité inouïe, de tous les côtés à la fois. Un grain de plomb secoué dans une bouteille n'a pas des percussions plus insensées et plus rapides. Les quatre roues passaient et repassaient sur les hommes tués, les coupaient, les dépeçaient et les déchiquetaient, et des cinq

cadavres avaient fait vingt tronçons qui roulaient à travers la batterie; les têtes mortes semblaient crier; des ruisseaux de sang se tordaient sur le plancher selon les balancements du roulis. Le vaigrage, avarié⁹² en plusieurs endroits, commençait à s'entr'ouvrir. Tout le navire était plein d'un bruit monstrueux.

Le capitaine avait promptement repris son sangfroid, et sur son ordre on avait jeté par le carré, dans l'entre-pont, tout ce qui pouvait amortir et entraver la course effrénée du canon, les matelas, les hamacs, les rechanges de voiles, les rouleaux de cordages, les sacs d'équipage.

Mais que pouvaient faire ces chiffons, personne n'osant descendre pour les disposer comme il eût fallu? En quelques minutes ce fut de la charpie.⁹³

Il y avait juste assez de mer pour que l'accident fût aussi complet que possible. Une tempête eût été désirable; elle eût peut-être culbuté le canon, et, une fois les quatre roues en l'air, on eût pu s'en rendre maître.

Cependant le ravage s'aggravait. Il y avait des écorchures et même des fractures aux mâts, qui, emboîtés dans la charpente de la quille, traversent les étages des navires et y font comme de gros piliers ronds. Sous les frappelements convulsifs du canon, le mât de misaine s'était lézardé, le grand mât lui-même était entamé. La batterie se disloquait.⁹⁴ Dix pièces sur trente étaient hors de combat; les brèches au bordage se multipliaient, et la corvette commençait à faire eau.

Le vieux passager descendu dans l'entre-pont semblait un homme de pierre au bas de l'escalier. Il jetait sur cette dévastation un œil sévère. Il ne bougeait point. Il paraissait impossible de faire un pas dans la batterie.

Chaque mouvement de la caronade en liberté ébauchait l'effondrement du navire.⁹⁵ Encore quelques instants, et le naufrage était inévitable.

Il fallait périr ou couper court au désastre; prendre un parti,⁹⁶ mais lequel?

Quelle combattante que cette caronade!

Il s'agissait d'arrêter cette épouvantable folle.

Il s'agissait de colleter⁹⁷ cet éclair.

Il s'agissait de terrasser cette foudre.

Boisberthelot dit à La Vieuville:

«Croyez-vous en Dieu, chevalier?»

La Vieuville répondit:

“ Oni.”

“ Dans la tempête ? ”

“ Oui. Et dans des moments comme celui-ci.”

“ Il n’y a en effet que Dieu qui puisse nous tirer de là,”⁹⁹ dit Boisberthelot.

Tous se taisaient, laissant la caronnde faire son fracas horrible.

Du dehors, le flot⁹⁹ battant le navire répondait aux chocs du canon par des coups de mer. On eût dit deux marteaux alternant.

Tout à coup, dans cette espèce de cirque inabordable où bondissait le canon échappé, on vit un homme apparaître, une barre de fer à la main. C’était l’auteur de la catastrophe, le chef de pièce coupable de négligence et cause de l’accident, le maître de la caronade. Ayant fait le mal, il voulait le réparer. Il avait empoigné une barre d’aspect d’une main, une drosse à nœud coulant¹⁰⁰ de l’autre main, et il avait sauté par le carré dans l’entre-pont.

Alors une chose farouche commença ; spectacle titanique ; le combat du canon contre le canonnier ; la bataille de la matière et de l’intelligence, le duel de la chose contre l’homme.

L’homme s’était posté dans un angle, et, sa barre et sa corde dans ses deux poings, adossé à une porque, affermi sur ses jarrets qui semblaient deux piliers d’acier, livide, calme, tragique, comme enraciné dans le plancher, il attendait.

Il attendait que le canon passât près de lui.

Le canonnier connaissait sa pièce, et il lui semblait qu’elle devait le connaître. Il vivait depuis longtemps avec elle. Que de fois il lui avait fourré la main dans la gueule ! C’était son monstre familier. Il se mit à lui parler comme à son chien. “ Viens,” disait-il. Il l’aimait peut-être.

Il paraissait souhaiter qu’elle vînt à lui.

Mais venir à lui, c’était venir sur lui. Et alors il était perdu. Comment éviter l’écrasement ?¹⁰¹ Là était la question. Tous regardaient, terrifiés. Pas une poitrine ne respirait librement, excepté peut-être celle du vieillard qui était seul dans l’entre-pont avec les deux combattants, témoin sinistre.

Il pouvait lui-même être broyé par la pièce. Il ne bougeait pas.

Sous eux le flot, avengle, dirigeait le combat.

Au moment où, acceptant ce corps-à-corps effroyable,¹⁰² le

canonnier vint provoquer le canon, un hasard ¹⁰⁸ des balances de la mer fit que la caronade demeura un moment immobile et comme stupéfaite. "Viens donc!" lui disait l'homme. Elle semblait écouter.

Subitement elle sauta sur lui. L'homme esquiva le choc.

La lutte s'engagea. Lutte inouïe. Le fragile se colletant avec l'invulnérable. Le belluaire de chair attaquant la bête d'airain. D'un côté une force, de l'autre une âme.

Tout cela se passait dans une pénombre. C'était comme la vision indistincte d'un prodige.

Une âme, chose étrange, on eût dit que le canon en avait une, lui aussi; mais une âme de haine et de rage. Cette cécité paraissait avoir des yeux. Le monstre avait l'air de guetter l'homme. Il y avait, on l'eût pu croire du moins, de la ruse dans cette masse. Elle aussi choisissait son moment. C'était on ne sait quel gigantesque insecte de fer ayant ou semblant avoir une volonté de démon. Par moments, cette sentinelle colossale cognait le plafond bas de la batterie, puis elle retombait sur ses quatre roues comme un tigre sur ses quatre griffes, et se remettait à courir sur l'homme. Lui, souple, agile, adroit, se tordait comme une couleuvre sous tous ces mouvements de foudre. Il évitait les rencontres, mais les coups auxquels il se dérobaient tombaient sur le navire et continuaient ¹⁰⁹ de le démolir.

Un bout de chaîne cassée était resté accroché à la caronade. Cette chaîne s'était enroulée on ne sait comment dans la vis du bouton de eulasse. ¹⁰⁵ Une extrémité de la chaîne était fixée à l'affût. L'autre, libre, tournoyait éperdument autour du canon dont elle exagérait tous les soubresauts. La vis la tenait comme une main fermée, et cette chaîne, multipliant les coups de bélier par des coups de lanière, faisait autour du canon un tourbillon terrible, fouet de fer dans un poing d'airain. Cette chaîne compliquait le combat.

Pourtant l'homme luttait. Même, par instants, c'était l'homme qui attaquait le canon; il rampait le long du bordage, sa barre et sa corde à la main; et le canon avait l'air de comprendre, et, comme s'il devinait un piège, fuyait. L'homme, formidable, le poursuivait.

De telles choses ne peuvent durer longtemps. Le canon sembla se dire tout à coup: "Allons! il faut en finir!" et il s'arrêta. On sentit l'approche du dénouement. Le canon, comme en suspens, semblait avoir ou avait, car pour tous c'était un être, une préméditation féroce. Brusquement, il

se précipita sur le canonnier. Le canonnier se rangea de côté, et le laissa passer. Le canon, comme furieux, tira une caronade à bâbord; puis, ressaisi par la fronde invisible qui le tenait, il s'élança à tribord sur l'homme, qui échappa. Trois caronades s'effondrèrent sous la poussée du canon. L'homme s'était réfugié au pied de l'escalier, à quelques pas du vieillard témoin. Le canonnier tenait sa barre d'aspect en arrêt. Le canon parut l'apercevoir, et, sans prendre la peine de se retourner, recula sur l'homme avec une promptitude de coup de hache. L'homme acculé au bordage¹⁰⁶ était perdu. Tout l'équipage poussa un cri.

Mais le vieux passager jusqu'alors immobile s'était élancé, lui-même plus rapide que toutes ces rapidités farouches. Il avait saisi un ballot, et, au risque d'être écrasé, il avait réussi à le jeter entre les roues de la caronade. Ce mouvement décisif et périlleux n'eût pas été exécuté avec plus de justesse et de précision par un homme rompu à tous les exercices décrits dans le livre de Duroscl sur la *Manœuvre du canon de mer*.

Le ballot fit l'effet d'un tampon.¹⁰⁷ Un caillou enraye un bloc, une branche d'arbre détourne une avalanche. La caronade trottacha. Le canonnier à son tour, saisissant ce joint redoutable, plongea sa barre de fer entre les rayons d'une des roues d'arrière. Le canon s'arrêta.

Il penchait. L'homme, d'un mouvement de levier imprimé à la barre, le fit basculer. La lourde masse se renversa, avec le bruit d'une cloche qui s'écroule, et l'homme se ruant à corps perdu,¹⁰⁸ ruisselant de sueur, passa le nœud coulant de la drosse au cou de bronze du monstre terrassé.

C'était fini. L'homme avait vaincu. La fourmi avait eu raison du¹⁰⁹ mastodonte; le pygmée avait fait le tonnerre prisonnier.

Les soldats et les marins battirent des mains.

Tout l'équipage se précipita avec des câbles et des chaînes, et en un instant le canon fut amarré.

Le canonnier salua le passager.

"Monsieur," lui dit-il, "vous m'avez sauvé la vie."

Le vieillard avait repris son attitude impassible, et ne répondit pas.

L'homme avait vaincu, mais on pouvait dire que le canon avait vaincu aussi. Le naufrage immédiat était évité, mais la corvette n'était point sauvée. Le détachement du navire paraissait irréparable. Le bordage avait cinq brèches, dont une fort grande à l'avant; vingt caronades sur trente gisaient

dans leur cadre. La caronade ^{à la main} ressassée et remise à la chaîne était elle-même hors de service ; la vis du bouton de classe ^{à la main} était ~~forcée~~ ^{forcée}, et par conséquent le pontage impos-ible. La batterie était réduite à neuf pièces. La cale faisait eau. Il fallait tout de suite ^{à la main} courir aux avaries et faire jouer les pompes.

L'entre-pont, maintenant qu'on le pouvait regarder, était effroyable à voir. Le dedans d'une cage d'éléphant furieux n'est pas plus démantelé.

Quelle que fût ^{à la main} pour la corvette la nécessité de ne pas être aperçue, il y avait une nécessité plus impérieuse encore, le sauvetage immédiat. Il avait fallu éclairer le pont par quelques falots plantés ça et là dans le bordage.

Cependant, tout le temps qu'avait duré cette diversion tragique, l'équipage étant absorbé par une question de vie ou de mort, on n'avait guère su ce qui se passait hors de la corvette. Le brouillard s'était épaissi ; le temps avait changé ; le vent avait fait ^{à la main} du navire ce qu'il avait voulu ; on était hors de route, à l'écart de Jersey et de Guernesey, plus au sud qu'on ne devait l'être ; on se trouvait en présence d'une mer démoniée. De grosses vagues venaient baiser les plaies béantes de la corvette. Le bercement de la mer était menaçant. La brise devenait bise. Une bouffée, une tempête peut-être, se dessinait. On ne voyait pas à quatre laines devant soi.

Pendant que les hommes d'équipage réparaient en hâte et sommairement les ravages de l'entre-pont, ^{à la main} événailaient les voies d'eau et remettaient en batterie les pièces échappées au désastre, le vieux passager était remonté sur le pont.

Il s'était adossé au grand mât.

Il n'avait point pris garde à ^{à la main} un mouvement qui avait eu lieu dans le navire. Le chevalier de la Vieuville avait fait mettre en bataille ^{à la main} des deux côtés du grand mât les soldats d'infanterie de marine, et, sur un coup de sifflet du maître d'équipage, les matelots occupés à la manœuvre ^{à la main} s'étaient rangés debout sur les vergues.

Le comte du Boisberthelot s'avança vers le passager.

Derrière le capitaine marchait un homme hagard, haletant, les habits en désordre, l'air satisfait pourtant.

C'était le canonnier qui venait de se montrer si à propos compteur de monstres, et qui avait eu raison du canon.

Le comte fit au vieillard vêtu en paysan le salut militaire, et lui dit :

"Mon général, voilà l'homme."

Le canonnier se tenait debout, les yeux baissés, dans l'attitude d'ordonnance.

Le comte du Boisberthelot reprit :

"Mon général, en présence de ce qu'a fait cet homme, ne pensez-vous pas qu'il y a pour ses ~~chefs~~ ^{services} quelque chose à faire?"

"Je le pense," dit le vieillard.

"Veuillez donner des ordres," repartit Boisberthelot.

"C'est à vous de les donner. Vous êtes le capitaine."

"Mais vous êtes le général," reprit Boisberthelot.

Le vieillard regarda le canonnier.

"Approche," dit-il.

Le canonnier fit un pas.

Le vieillard se tourna vers le comte du Boisberthelot, détacha la croix de Saint-Louis du capitaine, et la noua à la ceinture du canonnier.

"Hurrah!" crièrent les matelots.

Les soldats de marine présentèrent les armes.

Et le vieux passager, montrant du doigt le canonnier ébloui, ajouta :

"Maintenant, qu'on fusille cet homme."

La stupeur succéda à l'acclamation.

Alors, au milieu d'un silence de tombe, le vieillard éleva la voix. Il dit :

"Une négligence a compromis ce navire. À cette heure il est peut-être perdu. Être en mer, c'est être devant l'ennemi. Un navire qui fait une traversée est une armée qui livre une bataille. La tempête se cache, mais ne s'absente pas. Toute la mer est une embuscade. Peine de mort à toute faute commise en présence de l'ennemi. Le courage doit être récompensé, et la négligence doit être punie."

Ces paroles tombaient l'une après l'autre, lentement, gravement, avec une sorte de mesure inexorable, ¹¹⁸ comme des coups de cognée sur un chêne.

Et le vieillard, regardant les soldats, ajouta :

"Faites." ¹¹⁹

L'homme à la veste duquel brillait la croix de Saint-Louis courba la tête.

Sur un signe du comte du Boisberthelot, deux matelots descendirent dans l'entre-pont, puis revinrent apportant le hamac-staïre; l'aumônier du bord, qui depuis le départ était en prière dans le carré ¹⁰ des officiers, accompagnait les deux

matelots; un sergent détacha de la ligne de bataille douze soldats qu'il rangea sur deux rangs, six par six; le canonnier, sans dire un mot, se plaça entre les deux files. L'aumônier, le crucifix en main, s'avança et se mit près de lui. "Marche," dit le sergent. Le peloton se dirigea à pas lents vers l'avant; les deux matelots, portant le suaire, suivaient.

Un morne silence se fit sur la corvette. Un ouragan lointain soufflait.

Quelques instants, après, une détonation éclata dans les ténèbres, une fleur passa, puis tout se tut, et l'on entendit le bruit que fait un corps en tombant¹²¹ dans la mer.

Le vieux passager, toujours adossé au grand mât, avait croisé les bras, et songeait.

Boisberthelot, dirigeant vers lui l'index de sa main gauche, dit bas à La Vieuville :

"La Vendée a une tête."¹²²

Mais qu'allait devenir la corvette?

Les nuages, qui toute la nuit s'étaient mêlés aux vagues, avaient fini par s'abaisser tellement qu'il n'y avait plus d'horizon et que toute la mer était comme sous un manteau. Rien que le brouillard. Situation toujours périlleuse, même pour un navire bien portant.

A la brume s'ajoutait la houle.

On avait mis le temps à profit;¹²³ on avait allégé la corvette en jetant à la mer tout ce qu'on avait pu débayer du dégât fait par la caronade, les canons démontés, les affûts brisés, les membrures tordues ou déclouées, les pièces de bois ou de fer fracassées; on avait ouvert les sabords, et l'on avait fait glisser sur des planches dans les vagues les cadavres et les débris humains enveloppés dans des pieux.

La mer commençait à n'être plus tenable. Non que la tempête devint précisément imminente; il semblait au contraire qu'on entendît décroître l'ouragan qui bruissait derrière l'horizon, et la rafale s'en allait au nord;¹²⁴ mais les lames restaient très hautes, ce qui indiquait un mauvais fond de mer, et, malade comme était la corvette, elle était peu résistante aux secousses, et les grandes vagues pouvaient lui être funestes.

Gacquoil était à la barre, pensif.

Faire bonne mine à mauvais jeu,¹²⁵ c'est l'habitude des commandants de mer.

La Vieuville, qui était une nature d'homme gai dans les désastres, accosta Gacquoil.

“Eh bien, pilote,” dit-il, “l’ouragan rate.¹²⁶ Nous nous en tirerons.¹²⁷ Nous aurons du vent. Voilà tout.”

Gacquoil, sérieux, répondit :

“Qui a du vent a du flot.”

Ni riant, ni triste, tel est le marin. La réponse avait un sens inquiétant. Pour un navire qui fait eau, avoir du flot, c’est s’emplir vite. Gacquoil avait souligné ce pronostic d’un vague froncement de sourcil. L’eut-être, après la catastrophe du canon et du canonnier, La Vieuville avait-il dit, un peu trop tôt, des paroles presque joviales et légères. Il y a des choses qui portent malheur¹²⁸ quand on est au large. La mer est secrète ; on ne sait jamais ce qu’elle a.¹²⁹ Il faut prendre garde.

La Vieuville sentit le besoin de redevenir grave.

“Où sommes nous, pilote ?” demanda-t-il.

Le pilote répondit :

“Nous sommes dans la volonté de Dieu.”

Un pilote est un maître ; il faut toujours le laisser faire et il faut souvent le laisser dire. D’ailleurs cette espèce d’homme parle peu. La Vieuville s’éloigna.

La Vieuville avait fait une question au pilote, ce fut l’horizon qui répondit.

La mer se découvrit tout à coup.

Les brumes qui traînaient sur les vagues se déchirèrent, tout l’obscur bouleversement des flots s’étala à perte de vue dans un demi-jour crépusculaire, et voici ce qu’on vit.

Le ciel avait comme un couvercle de nuages ; mais les nuages ne touchaient plus la mer ; à l’est apparaissait une blancheur qui était le lever du jour, à l’ouest blémissait une autre blancheur qui était le coucher de la lune. Ces deux blancheurs faisaient sur l’horizon, vis-à-vis l’une de l’autre, deux bandes étroites de lueur pâle entre la mer sombre et le ciel ténébreux.

Sur ces deux clartés se de-sinaient, droites et immobiles, des silhouettes noires.

Au couchant, sur le ciel éclairé par la lune se découpaient trois hautes roches, debout comme des peulvens celtiques.

Au levant, sur l’horizon pâle du matin se dressaient huit voiles rangées en ordre et espacées d’une façon redoutable.

Les trois roches étaient un écueil ; les huit voiles étaient une escadre.

On avait derrière soi les Minquiers, un rocher qui avait mauvaise réputation, devant soi la croisière française. A

l'ouest l'abîme, à l'est le carnage ; on était entre un naufrage et un combat.

Pour faire face à l'écueil,¹³⁰ la corvette avait une coque trouée, un grément disloqué, une mâture ébranlée dans sa racine ; pour faire face à la bataille, elle avait une artillerie dont vingt et un canons sur trente étaient démontés, et dont les meilleurs canonniers étaient morts.

Le point du jour était très faible,¹³¹ et l'on avait un peu de nuit devant soi. Cette nuit pouvait même durer encore assez longtemps, étant surtout faite par les nuages, qui étaient hauts, épais et profonds, et avaient l'aspect solide d'une voûte.

Le vent qui avait fini par emporter les brumes d'en bas drossait¹³² la corvette sur les Minquiers.

Dans l'excès de fatigue et de délabrement où elle était, elle n'obéissait presque plus à la barre, elle roulait plutôt qu'elle ne voguait, et, soufflée par le flot, elle se laissait faire par lui.

Les Minquiers, écueil tragique, étaient plus âpres encore en ce temps-là qu'aujourd'hui. Plusieurs tours de cette citadelle de l'abîme ont été rasées par l'incessant dépècement que fait la mer ; la configuration des écueils change ; ce n'est pas en vain que les flots s'appellent les lames, chaque marée est un trait de scie. A cette époque, toucher les Minquiers, c'était périr.

Quant à la croisière, c'était cette escadre de Cancale, devenue depuis célèbre sous le commandement de ce capitaine Duchesne que Léquinio appelait "le Père Duchêne."^{132a}

La situation était critique. La corvette avait, sans le savoir, pendant le dechainement de la caronade, dévié et marché plutôt vers Granville que vers Saint-Malo. Quand même elle eût pu naviguer et faire voile, les Minquiers lui barraient le retour vers Jersey et la croisière lui barrait l'arrivée en France.

Du reste, de tempête point. Mais, comme l'avait dit le pilote, il y avait du flot.¹³³ La mer, roulant sous un vent rude et sur un fond déchirant,¹³⁴ était sauvage.

Toute la nuit la corvette *la Claymore* avait eu le brouillard et craint la tourmente ; la mer venait de se démentir, mais d'une façon farouche ; elle avait esquissé la tempête et réalisé l'écueil. C'était toujours, sous une autre forme, le naufrage.

Et à la perte sur les brisants s'ajoutait l'extermination par le combat. Un ennemi complétait l'autre.

La Vieuville s'écria à travers son vaillant rire :

"Naufrage ici, bataille là. Des deux côtés nous avons le quine." ¹⁸⁵

La corvette n'était presque plus qu'une épave. ¹⁸⁶

Dans la blême clarté épaisse, dans la noirceur des nuées, dans les mobilités confuses de l'horizon, dans les mystérieux froncements des vagues, il y avait une solennité sépulcrale. Excepté le vent soufflant d'un souffle hostile, tout se taisait. La catastrophe sortait du gouffre avec majesté. Elle ressemblait plutôt à une apparition qu'à une attaque. Rien ne bougeait dans les rochers, rien ne remuait dans les navires. C'était on ne sait quel colossal silence. On eût dit un rêve passant sur la mer. Les légendes ont de ces visions ; la corvette était en quelque sorte entre l'écueil démon et la flotte fantôme.

Le comte du Boisberthelot donna à demi-voix des ordres à La Vieuville qui descendit dans la batterie, puis le capitaine saisit sa longue-vue et vint se placer à l'arrière à côté du pilote.

Tout l'effort de Gacquoil était de maintenir la corvette debout au flot ; ¹⁸⁷ car, prise de côté par le vent et par la mer, elle eût inévitablement chaviré.

"Pilote," dit le capitaine, "où sommes-nous ?"

"Sur les Minquiers."

"De quel côté ?"

"Du mauvais."

"Quel fond ?"

"Roche criarde."

"Peut-on s'embossier ?" ¹⁸⁸

"On peut toujours mourir," dit le pilote.

Le capitaine dirigea sa lunette d'approche vers l'ouest et examina les Minquiers ; puis il la tourna vers l'est et considéra les voiles en vue.

Il y avait bien en effet huit navires correctement disposés et dressant sur l'eau leur profil de guerre. On apercevait au centre la haute stature d'un vaisseau à trois ponts.

Le capitaine questionna le pilote.

"Connaissez-vous ces voiles ?"

"Certes !" répondit Gacquoil.

"Qu'est-ce ?"

"C'est l'escadre de France."

Il y eut un silence. Le capitaine reprit :

"Toute la croisière est-elle là ?"

"Pas toute."

En effet, le 2 avril, Valazé avait annoncé à la Convention que dix frégates et six vaisseaux de ligne croisaient dans la Manche. Ce souvenir revint à l'esprit du capitaine.

"Au fait," dit-il, "l'escadre est de seize bâtiments. Il n'y en a ici que huit."

"Le reste," dit Gacquoil, "traîne par là-bas sur toute la côte, et espionne."

En ce moment, La Vieuville remontait sur le pont.

"Chevalier," lui cria le capitaine, "nous sommes en présence de trois cent quatrevingts pièces."

"Soit," dit La Vieuville.

"Vous revenez de l'inspection, La Vieuville : combien décidément avons-nous de pièces en état de faire feu ?"

"Neuf."

"Soit," dit à son tour Boisberthelot.

Il reprit la longue-vue des mains du pilote, et regarda l'horizon.

Les huit navires silencieux et noirs semblaient immobiles, mais ils grandissaient.

Il se rapprochaient insensiblement.

La Vieuville fit le salut militaire.

"Commandant," dit La Vieuville, "voici mon rapport. Je me défiais de cette corvette *Claymore*. C'est toujours ennuyeux d'être embarqué brusquement sur un navire qui ne vous connaît pas ou qui ne vous aime pas. La chienne de caronade l'a prouvé. J'ai fait la visite. Bonnes ancres. Les cigales¹³⁹ sont solides. Câbles excellents, faciles à débiter, ayant la longueur d'ordonnance, cent vingt brasses. Force munitions.¹⁴⁰ Six canonnières morts. Cent soixante-onze coups à tirer par pièce."

Boisberthelot braqua sa longue-vue sur l'horizon. La lente approche de l'escadre continuait.

Les caronades ont un avantage, trois hommes suffisent pour les manœuvrer ; mais elles ont un inconvénient, elles portent moins loin et tirent moins juste que les canons. Il fallait donc laisser arriver l'escadre à portée de caronade.

Le capitaine donna ses ordres à voix basse. Le silence se fit dans le navire. On ne sonna point le branle-bas,¹⁴¹ mais on l'exécuta. La corvette était aussi hors de combat contre les hommes que contre les flots. On tira tout le parti possible de ce reste d'un navire de guerre. Chaque homme prit son poste. Tout cela sans dire une parole et comme dans la chambre d'un mourant. Ce fut rapide et lugubre.

Puis on embossa la corvette. Elle avait six ancrs comme une frégate. On les mouilla toutes les six; l'ancre de veille¹⁴² à l'avant, l'ancre de toue à l'arrière, l'ancre de flot du côté du large, l'ancre de jusan du côté des brisants, l'ancre d'affourche à tribord, et la maîtres-e-ancre à bâbord.

Les neuf caronades qui restaient vivantes furent mises en batterie toutes les neuf d'un seul côté, du côté de l'ennemi.

L'escadre, non moins silencieuse, avait, elle aussi, complété sa manœuvre. Les huit bâtiments formaient maintenant un demi-cercle dont les Minquiers faisaient la corde. *La Claymore*, enfermée dans ce demi-cercle, et d'ailleurs garrottée par ses propres ancrs, était adossée à l'écueil, c'est-à-dire au naufrage.

C'était comme une meute autour d'un sanglier, ne donnant pas de voix,¹⁴³ mais montrant les dents.

Il semblait de part et d'autre qu'on s'attendait.

Les canonniers de *La Claymore* étaient à leurs pièces.

Boisberthelot dit à La Vieuville :

"Je tiendrais à commencer le feu."

"Plaisir de coquette," dit La Vieuville.

Le passager n'avait pas quitté le pont, il observait tout, impassible.

Boisberthelot s'approcha de lui.

"Monsieur," lui dit-il, "les préparatifs sont faits. Nous voilà maintenant cramponnés à notre tombeau, nous ne lâcherons pas prise. Nous sommes prisonniers de l'escadre ou de l'écueil. Nous rendre à l'ennemi ou sombrer dans les brisants, nous n'avons pas d'autre choix. Il nous reste une ressource, mourir. Combattre vaut mieux que naufrager. J'aime mieux être mitraillé que noyé; en fait de mort,¹⁴⁴ je préfère le feu à l'eau. Mais mourir, c'est notre affaire à nous autres, ce n'est pas la vôtre, à vous. Vous êtes l'homme choisi par les princes, vous avez une grande mission, diriger la guerre de Vendée. Vous de moins, c'est peut-être la monarchie perdue; vous devez donc vivre. Notre honneur à nous est de rester ici, le vôtre est d'en sortir. Vous allez, mon général, quitter le navire. Je vais vous donner un homme et un canot. Gagner la côte par un détour n'est pas impossible. Il n'est pas encore jour. Les lames sont hautes,¹⁴⁵ la mer est obscure, vous échapperez. Il y a des cas où fuir, c'est vaincre."

Le vieillard fit, de sa tête sévère, un grave signe d'acquiescement.

Le comte du Boisberthelot éleva la voix.

"Soldats et matelots!" cria-t-il.

Tous les mouvements s'arrêtèrent, et, de tous les points du navire, les visages se tournèrent vers le capitaine.

Il poursuivit :

"L'homme qui est parmi nous représente le roi. Il nous est confié, nous devons le conserver. Il est nécessaire au trône de France; à défaut d'un prince, il sera, c'est du moins notre attente, le chef de la Vendée. C'est un grand officier de guerre. Il devait aborder en France avec nous, il faut qu'il y aborde sans nous. Sauver la tête, c'est tout sauver."

"Oui! oui! oui!" crièrent toutes les voix de l'équipage.

Le capitaine continua :

"Il va courir, lui aussi, de sérieux dangers. Atteindre la côte n'est pas aisé. Il faudrait que le canot fût grand pour affronter la haute mer, et il faut qu'il soit petit pour échapper à la croisière. Il s'agit d'aller atterrir à un point quelconque, qui soit sûr, et plutôt du côté de Fougères que du côté de Contances. Il faut un matelot solide, bon rameur et bon nageur; qui soit du pays et qui connaisse les passes.¹⁴⁶ Il y a encore assez de nuit pour que le canot puisse s'éloigner de la corvette sans être aperçu. Et puis, il va y avoir de la fumée qui achèvera de le cacher. Sa petitesse l'aidera à se tirer des bas-fonds. Où la panthère est prise, la belette échappe. Il n'y a pas d'issue pour nous, il y en a pour lui. Le canot s'éloignera à force de rames, les navires ennemis ne le verront pas; et d'ailleurs, pendant ce temps-là, nous ici, nous allons les amuser. Est-ce dit?"¹⁴⁷

"Oui! oui! oui!" cria l'équipage.

"Il n'y a pas une minute à perdre," reprit le capitaine. "Y a-t-il un homme de bonne volonté?"

Un matelot dans l'obscurité sortit des rangs, et dit :

"Moi."

Quelques instants après, un de ces petits canots qu'on appelle you-yous et qui sont spécialement affectés au service¹⁴⁸ des capitaines s'éloignait du navire. Dans ce canot il y avait deux hommes, le vieux passager qui était à l'arrière, et le matelot "de bonne volonté" qui était à l'avant. La nuit était encore très obscure. Le matelot, conformément aux indications du capitaine, ramait vigoureusement dans la direction des Minquiers. Aucune autre issue n'était d'ailleurs possible.

On avait jeté au fond du canot quelques provisions, un sac de biscuit, une longe de bœuf fumé et un baril d'eau.

L'écart se fit vite et il y eut promptement bonne distance entre la corvette et le canot. Le vent et le flot étaient d'accord avec le rameur, et la petite barque fuyait rapidement, ondulant dans le crépuscule et cachée par les grands plis des vagues.

Il y avait sur la mer on ne sait quelle sombre attente.

Tout à coup, dans ce vaste et tumultueux silence de l'océan, il s'éleva une voix qui, grossie par le porte-voix comme par le masque d'airain de la tragédie antique, semblait presque surhumaine.

C'était le capitaine Boisberthelot qui prenait la parole.

"Marins du roi," cria-t-il, "clouez le pavillon blanc au grand mât. Nous allons voir se lever notre dernier soleil."

Et un coup de canon partit de la corvette.

"Vive le roi!" cria l'équipage.

Alors on entendit au fond de l'horizon un autre cri, immense, lointain, confus, distinct pourtant :

"Vive la République!"

Et un bruit pareil au bruit de trois cents foudres éclata dans les profondeurs de l'océan.

La lutte commençait.

La mer se couvrit de fumée et de feu.

Les jets d'écume que font les boulets en tombant dans l'eau piquèrent¹⁰ les vagues de tous les côtés.

La Claymore se mit à cracher de la flamme sur les huit navires. En même temps toute l'escadre groupée en demi-lune autour de *la Claymore* faisait feu de toutes ses batteries. L'horizon s'incendia.

On distinguait à la pointe du grand mât le pavillon fleurdelysé.

Les deux hommes qui étaient dans le canot se taisaient.

Le bas-fond triangulaire des Minquiers est plus vaste que l'île entière de Jersey; la mer le couvre; il a pour point culminant un plateau¹⁰ qui émerge des plus hautes marées et duquel se détachent au nord-est six puissants rochers rangés en droite ligne, qui font l'effet d'une grande muraille écroulée çà et là. Le détroit entre le plateau et les six écueils n'est praticable qu'aux barques d'un très faible tirant d'eau. Au delà de ce détroit on trouve le large.

Le matelot qui s'était chargé du sauvetage du canot engagea l'embarcation dans le détroit. De cette façon il

mettait les Minquiers entre la bataille et le canot. Il nagea avec adresse dans l'étroit chenal, évitant les récifs à bâbord comme à tribord ; les rochers maintenant masquaient la bataille. La lueur de l'horizon et le fracas furieux de la canonnade commençaient à décroître, à cause de la distance qui augmentait ; mais, à la ¹⁵¹ continuité des détonations, on pouvait comprendre que la corvette tenait bon et qu'elle voulait épuiser, jusqu'à la dernière, ses cent-quatrevingt-onze bordées.

Bientôt le canot se trouva dans une eau libre, ¹⁵² hors de l'écueil, hors de la bataille, hors de la portée des projectiles.

Le jour parut.

Le canot était hors de l'atteinte de l'ennemi ; mais le plus difficile restait à faire. Le canot était sauvé de la mitraille, mais non du naufrage. Il était en haute mer, coque imperceptible, sans pont, sans voile, sans mât, sans boussole, n'ayant de ressource que la rame, en présence de l'océan et de l'ouragan, atome à la merci des colosses.

Alors, dans cette immensité, dans cette solitude, levant sa face que blémissait le matin, l'homme qui était à l'avant du canot regarda fixement l'homme qui était à l'arrière, et lui dit :

“Je suis le frère de celui que vous avez fait fusiller.”

CHAPTER II.

HALMALO.

Le vieillard redressa lentement la tête.

L'homme qui lui parlait avait environ trente ans. Il avait sur le front le hâle de la mer;¹ ses yeux étaient étranges; c'était le regard sagace du matelot dans la prunelle candide du paysan. Il tenait puissamment les rames dans ses deux poings. Il avait l'air doux.

On voyait à sa ceinture un poignard, deux pistolets et un rosaire.

"Qui êtes-vous?" dit le vieillard.

"Je viens de vous le dire."

"Qu'est-ce que vous me voulez?"

L'homme quitta les avirons, croisa les bras et répondit:

"Vous tuer."

"Comme vous voudrez," dit le vieillard.

L'homme haussa la voix.

"Préparez-vous."

"À quoi?"

"À mourir."

"Pourquoi?" demanda le vieillard.

Il y eut un silence. L'homme sembla un moment comme interdit de la question. Il reprit:

"Je dis que je veux vous tuer."

"Et je vous demande pourquoi."

Un éclair passa dans les yeux du matelot.

"Parce que vous avez tué mon frère."

Le vieillard repartit avec calme:

"J'ai commencé par lui sauver la vie."

"C'est vrai. Vous l'avez sauvé d'abord et tué ensuite."

"Ce n'est pas moi qui l'ai tué."

"Qui donc l'a tué?"

"Sa faute."

Le matelot, béant, regarda le vieillard ; puis ses sourcils reprirent leur froncement farouche.

“ Comment vous appelez-vous ? ” dit le vieillard.

“ Je m'appelle Halmalo, mais vous n'avez pas besoin de savoir mon nom pour être tué par moi. ”

En ce moment le soleil se leva. Un rayon frappa le matelot en plein visage et éclaira vivement cette figure sauvage. Le vieillard le considérait attentivement.

Le canot, que ne maniait plus le rameur, allait à la dérive.

Le matelot saisit de sa main droite un des pistolets de sa ceinture et de sa main gauche son chapelet.

Le vieillard se dressa debout.

“ Tu crois en Dieu ? ” dit-il.

“ Notre Père qui est au ciel, ” répondit le matelot.

Et il fit le signe de la croix.

“ As-tu ta mère ? ”

“ Oui. ”

Il fit un deuxième signe de croix. Puis il reprit :

“ C'est dit. Je vous donne une minute, monseigneur. ”

Et il arma le pistolet.

“ Pourquoi m'appelles-tu monseigneur ? ”

“ Parce que vous êtes un seigneur. Cela se voit. ”

“ As-tu un seigneur, toi ? ”

“ Oui. Et un grand. Est-ce qu'on vit sans seigneur ? ”

“ Où est-il ? ”

“ Je ne sais pas. Il a quitté le pays. Il s'appelle monsieur le marquis de Lantenac, vicomte de Fontenay, prince en Bretagne ; il est le seigneur des Sept-Forêts. Je ne l'ai jamais vu, ce qui ne l'empêche pas d'être mon maître. ”

“ Et si tu le voyais, lui obéirais-tu ? ”

“ Certes. Je serais donc un païen, si je ne lui obéissais pas ! on doit obéissance à Dieu, et puis au roi qui est comme Dieu, et puis au seigneur qui est comme le roi. Mais ce n'est pas tout ça, vous avez tué mon frère, il faut que je vous tue. ”

Le vieillard répondit :

“ D'abord, j'ai tué ton frère, j'ai bien fait. ”

Le matelot crispa son poing sur son pistolet.

“ Allons, ” dit-il.

“ Soit, ” dit le vieillard.

Et, tranquille, il ajouta :

“ Où est le prêtre ? ”

Le matelot le regarda.

“ Le prêtre ? ”

“ Oui, le prêtre. J’ai donné un prêtre à ton frère. Tu me dois un prêtre. ”

“ Je n’en ai pas, ” dit le matelot.

Et il continua :

“ Est-ce qu’on a des prêtres en pleine mer ? ”

On entendait les détonations convulsives du combat de plus en plus lointain. .

“ Ceux qui meurent là-bas ont le leur, ” dit le vieillard.

“ C’est vrai, ” murmura le matelot.

Le vieillard poursuivit :

“ Tu perds mon âme, ce qui est grave. ”

Le matelot baissa la tête, pensif.

“ Et en perdant mon âme, ” reprit le vieillard, “ tu perds la tienne. Écoute. J’ai pitié de toi. Tu feras ce que tu voudras. Moi, j’ai fait mon devoir tout à l’heure, d’abord en sauvant la vie à ton frère et ensuite en la lui ôtant, et je fais mon devoir à présent en tâchant de sauver ton âme. Réfléchis. Cela te regarde.³ Entends-tu les coups de canon dans ce moment-ci ? Il y a là des hommes qui périssent, il y a là des désespérés qui agonisent, il y a là des maris qui ne reverront plus leur femme, des pères qui ne reverront plus leur enfant, des frères qui, comme toi, ne reverront plus leur frère. Et par la faute de qui ? par la faute de ton frère à toi. Tu crois en Dieu, n’est-ce pas ? Eh bien, tu sais que Dieu souffre en ce moment ; Dieu souffre dans son fils très chrétien le roi de France qui est en prison dans la tour du Temple ; Dieu souffre dans son église de Bretagne ; Dieu souffre dans ses cathédrales insultées, dans ses évangiles déchirés, dans ses maisons de prière violées ; Dieu souffre dans ses prêtres assassinés. Qu’est-ce que nous venions faire, nous, dans ce navire qui périt en ce moment ? Nous venions secourir Dieu. Si ton frère avait été un bon serviteur, s’il avait fidèlement fait son office d’homme sage et utile, le malheur de la caronade ne serait pas arrivé, la corvette n’eût pas été désarmée, elle n’eût pas manqué sa route,⁴ elle ne fût pas tombée dans cette flotte de perdition,⁵ et nous débarquerions à cette heure en France, tous, en vaillants hommes de guerre et de mer que nous sommes, sabre au poing, drapeau blanc déployé, nombreux, contents, joyeux, et nous viendrions aider les braves paysans de Vendée à sauver la France, à sauver le roi, à sauver Dieu. Voilà ce que nous venions faire, voilà ce que nous ferions. Voilà ce que, moi, le seul

qui reste, je viens faire. Mais tu t'y opposes. Dans cette lutte des impies contre les prêtres, dans cette lutte des régicides contre le roi, dans cette lutte de Satan contre Dieu, tu es pour⁸ Satan. Ton frère a été le premier auxiliaire du démon, tu es le second. Il a commencé, tu achèves. Tu es pour les régicides contre le trône, tu es pour les impies contre l'église. Tu ôtes à Dieu sa dernière ressource. Parce que je ne serai point là, moi qui représente le roi, les hameaux vont continuer de brûler, les familles de pleurer, les prêtres de saigner, la Bretagne de souffrir, et le roi d'être en prison, et Jésus-Christ d'être en détresse. Et qui aura fait cela ? Toi. Va, c'est ton affaire. Je comptais sur toi pour tout le contraire. Je me suis trompé. Ah oui, c'est vrai, tu as raison, j'ai tué ton frère. Ton frère avait été courageux, je l'ai récompensé ; il avait été coupable, je l'ai puni. Il avait manqué à son devoir, je n'ai pas manqué au mien. Ce que j'ai fait, je le ferais encore. Et, je le jure par la grande sainte Anne d'Auray qui nous regarde,⁷ en pareil cas, de même que j'ai fait fusiller ton frère, je ferais fusiller mon fils. Maintenant, tu es le maître. Oui, je te plains. Tu as menti à ton capitaine. Toi, chrétien, tu es sans foi ; toi, Breton, tu es sans honneur ; j'ai été confié à ta loyauté et accepté par ta trahison ; tu donnes ma mort à ceux à qui tu as promis ma vie. Sais-tu qui tu perds ici ?⁸ C'est toi. Tu prends ma vie au roi et tu donnes ton éternité au démon. Va, commets ton crime, c'est bien. Tu fais bon marché de ta part de paradis.⁹ Grâce à toi, le diable vaincra, grâce à toi, les églises tomberont, grâce à toi, les païens continueront de fondre les cloches et d'en faire des canons ; on mitraillera les hommes avec ce qui sauvait les âmes. En ce moment où je parle, la cloche qui a sonné ton baptême tue peut-être ta mère. Va, aide le démon. Ne t'arrête pas. Oui, j'ai condamné ton frère, mais, sache cela, je suis un instrument de Dieu. Ah ! tu juges les moyens de Dieu ! tu vas donc te mettre à juger la foudre qui est dans le ciel ? Malheureux, tu seras jugé par elle. Prends garde à ce que tu vas faire. Sais-tu seulement si je suis en état de grâce ? Non. Va tout de même. Fais ce que tu voudras.¹⁰ Tu es libre de me jeter en enfer et de t'y jeter avec moi. Nos deux damnations sont dans ta main. Le responsable devant Dieu, ce sera toi. Nous sommes seuls et face à face dans l'abîme. Continue, termine, achève. Je suis vieux et tu es jeune, je suis sans armes et tu es armé ; tue-moi."

Pendant que le vieillard, debout, d'une voix plus haute que ¹¹ le bruit de la mer, disait ces paroles, les ondulations de la vague le faisaient apparaître tantôt dans l'ombre, tantôt dans la lumière; le matelot était devenu livide; de grosses gouttes de sueur lui tombaient du front; il tremblait comme la feuille; par moments il baisait son rosaire; quand le vieillard eut fini, il jeta son pistolet et tomba à genoux.

"Grâce, monseigneur! pardonnez-moi!" cria-t-il; "vous parlez comme le bon Dieu. J'ai tort. Mon frère a eu tort. Je ferai tout pour réparer son crime. Disposez de moi.¹² Ordonnez. J'obéirai."

"Je te fais grâce," dit le vieillard.

Les provisions qui étaient dans le canot ne furent pas inutiles.

Les deux fugitifs, obligés à ¹³ de longs détours, mirent trente-six heures à atteindre la côte. Ils passèrent une nuit en mer; mais la nuit fut belle, avec trop de lune cependant pour des gens qui cherchaient à se dérober.

Ils durent d'abord s'éloigner de France et gagner le large ¹⁴ vers Jersey.

Ils entendirent la suprême canonnade de la corvette foudroyée, comme on entend le dernier rugissement du lion que les chasseurs tuent dans les bois. Puis le silence se fit sur la mer.

Cette corvette la *Claymore* mourut de la même façon que le *Vengeur*; ¹⁵ mais la gloire l'a ignoré. On n'est pas héros contre son pays.

Halmalo était un marin surprenant. Il fit des miracles de dextérité et d'intelligence; cette improvisation d'un itinéraire à travers les écueils, les vagues et le guet de l'ennemi fut un chef-d'œuvre. Le vent avait décré et la mer était devenue maniable.

Halmalo évita les Caux des Minquiers, contourna la Chaussée-aux-Bœufs, s'y abrita, afin de prendre quelques heures de repos dans la petite crique qui s'y fait ¹⁶ au nord à mer basse, et, redescendant au sud, trouva moyen de passer entre Granville et les îles Chausey sans être aperçu ni de la vigie de Chausey ni de la vigie de Granville. Il s'engagea dans la baie de Saint-Michel, ce qui était hardi à cause du voisinage de Cancale, lieu d'ancrage de la croisière.

Le soir du second jour, environ une heure avant le coucher du soleil, il laissa derrière lui le mont Saint-Michel, ¹⁷ et vint atterrir à une grève qui est toujours déserte, parce qu'elle est dangereuse; on s'y enlise.

Heureusement la marée était haute.

Halmalo poussa l'embarcation le plus avant qu'il put, tâta le sable, le trouva solide, y échoua le canot et sauta à terre.

Le vieillard après lui enjamba le bord et examina l'horizon.

"Monseigneur," dit Halmalo, "nous sommes ici à l'embouchure du Couesnon.¹⁸ Voilà Beauvoir à tribord et Huisnes à bâbord. Le clocher devant nous, c'est Ardevon."

Le vieillard se pencha dans le canot, y prit un biscuit qu'il mit dans sa poche, et dit à Halmalo.

"Prends le reste."

Halmalo mit dans le sac ce qui restait de viande avec ce qui restait de biscuit, et chargea le sac sur son épaule. Cela fait, il dit :

"Monseigneur, faut-il vous conduire ou vous suivre?"

"Ni l'un ni l'autre."

Halmalo stupéfait regarda le vieillard.

Le vieillard continua :

"Halmalo, nous allons nous séparer. Être deux ne vaut rien. Il faut être mille, ou seul."

Il s'interrompt et tira d'une de ses poches un nœud de soie verte, assez pareil à une cocarde, au centre duquel était brodée une fleur de lys en or. Il reprit :

"Sais-tu lire?"

"Non."

"C'est bien. Un homme qui lit, ça gêne.¹⁹ As-tu bonne mémoire?"

"Oui."

"C'est bien. Écoute, Halmalo. Tu vas prendre à droite et moi à gauche. J'irai du côté de Fougères,²⁰ toi du côté de Bazouges.²¹ Garde ton sac qui te donne l'air d'un paysan. Cache tes armes. Coupe-toi un bâton dans les haies. Rampe dans les seigles qui sont hauts. Glisse-toi derrière les clôtures. Enjambe les échalliers pour aller à travers champs.²² Laisse à distance les passants. Évite les chemins et les ponts. N'entre pas à Pontorson. Ah! tu auras à traverser le Couesnon. Comment le passeras-tu?"

"À la nage."

"C'est bien. Et puis il y a un gué. Sais-tu où il est?"

"Oui."

"C'est bien. Tu es vraiment du pays."

"Mais la nuit vient. Où monseigneur couchera-t-il?"

"Je me charge de moi. Et toi, où coucheras-tu?"

" Il y a des é mousses." Avant d'être matelot, j'ai été paysan."

" C'est bien. Maintenant, écoute. Tu connais les bois ? "

" Tous."

" De tout le pays ? "

" Je connais les bois, je connais les noms, je connais tout."

" Tu n'oublieras rien ? "

" Rien."

" C'est bien. A présent, attention. Combien peux-tu faire de lieues par jour ? "

" Dix, quinze, dix-huit. Vingt, s'il le faut."

" Il le faudra. Ne perds pas un mot de ce que je vais te dire. Tu iras au bois de Saint-Aubin."

" Oui. Tu t'arrêteras là. Tu ne verras personne."

" Ce qui n'empêche pas qu'il y aura quelqu'un. Je sais."

" Tu feras l'appel. Sais-tu faire l'appel ? "

Halmalo enfila ses joues, se tourna du côté de la mer, et l'on entendit le hou-hou de la chouette.²⁴

On eût dit que cela venait des profondeurs nocturnes. C'était ressemblant et sinistre.

" Bien," dit le vieillard. " Tu en es."

Il tendit à Halmalo le nœud de soie verte.

" Voici mon nœud de commandement. Prends-le. Il importe que personne encore ne sache mon nom. Mais ce nœud suffit. La fleur de lys a été brodée par Madame Royale * dans la prison du Temple."

Halmalo mit un genou en terre. Il reçut avec un tremblement le nœud fleurdelysé, et en approcha ses lèvres ; puis s'arrêtant comme effrayé de ce baiser :

" Le puis-je ? " demanda-t-il.

" Oui, puisque tu baises le crucifix."

Halmalo baisa la fleur de lys.

" Relève-toi," dit le vieillard.

Halmalo se releva et mit le nœud dans sa poitrine.

Le vieillard poursuivit :

" Écoute bien ceci. Voici l'ordre : *Insurgez-vous. Pas de quartier.* "

" Continuons. Connais-tu la Tourgue ? "

" Si je connais la Tourgue ? j'en suis." ²⁵

" Comment ? "

" Oui, puisque je suis de Parigné."

" En effet, la Tourgue est voisine de Parigné."

" Si je connais la Tourgue ! le gros château rond qui

le château de famille de mes seigneurs ! Il y a une grosse porte de fer qui sépare le bâtiment neuf du bâtiment vieux et qu'on n'enfoncerait pas avec du canon. Et la passe souterraine ! je la connais. Il n'y a peut-être plus que moi qui la connaisse."

"Quelle passe souterraine ? Je ne sais pas ce que tu veux dire."

"C'était pour autrefois, dans les temps, quand la Tourgue était assiégée. Les gens du dedans pouvaient se sauver dehors en passant par un passage sous terre qui va aboutir à la forêt."

"En effet, il y a un passage souterrain de ce genre au château de la Jupellière, et au château de la Hunaudaye, et à la tour de Campéou ; mais il n'y a rien de pareil à la Tourgue."

"Si fait, monseigneur. Je ne connais pas ces passages-là dont monseigneur parle. Je ne connais que celui de la Tourgue, parce que je suis du pays. Et encore, il n'y a guère que moi qui sache cette passe-là. On n'en parlait pas. C'était défendu, parce que ce passage avait servi du temps des guerres de M. de Rohan." Mon père savait le secret et il me l'a montré. Je connais le secret pour entrer et le secret pour sortir. Si je suis dans la forêt, je puis aller dans la tour, et si je suis dans la tour, je puis aller dans la forêt. Sans qu'on me voie. Et quand les ennemis entrent, il n'y a plus personne. Voilà ce que c'est que la Tourgue. Ah ! je la connais."

Le vieillard demeura un moment silencieux.

"Tu te trompes évidemment ; s'il y avait un tel secret, je le saurais."

"Monseigneur, j'en suis sûr. Il y a une pierre qui tourne."

"Ah bon ! Vous autres paysans, vous croyez aux pierres qui tournent, aux pierres qui chantent, aux pierres qui vont boire la nuit au ruisseau d'à côté. Tas de contes."*

"Mais puisque je l'ai fait tourner, la pierre. . ."

"Comme d'autres l'ont entendue chanter. Camarade, la Tourgue est une bastille sûre et forte, facile à défendre ; mais celui qui compterait sur une issue souterraine pour s'en tirer serait naïf."

"Mais, monseigneur. . ."

Le vieillard haussa les épaules.

"Ne perdons pas de temps. Parlons de nos affaires."

"J'oubliais l'argent."

Il prit dans sa poche et mit dans la main de Halmalo une bourse et un portefeuille.

“Voilà dans ce portefeuille trente mille francs en assignats,²⁹ quelque chose comme trois livres dix sous ; et voici dans cette bourse, attention, cent louis en or. Je te donne tout ce que j'ai. Je n'ai plus besoin de rien ici. D'ailleurs il vaut mieux qu'on ne puisse pas trouver d'argent sur moi. Je reprends.”

“Tu verras MM. d'Elbée, de Lescure, de La Rochejaquelein,³⁰ ceux des chefs qui vivront alors. Tu leur montreras mon nœud de commandement. Ils savent ce que c'est. Tu n'es qu'un matelot, mais Cathelineau n'est qu'un charretier.³¹ Tu leur diras de ma part ceci : Il est temps de faire les deux guerres ensemble ; la grande et la petite. La grande fait plus de tapage, la petite plus de besogne.³² La Vendée est bonne, la Chouannerie est pire ;³³ et en guerre civile, c'est la pire qui est la meilleure. La bonté d'une guerre se juge³⁴ à la quantité de mal qu'elle fait.”

Il s'interrompt.

“Halmalo, je te dis tout cela. Tu ne comprends pas les mots, mais tu comprends les choses. J'ai pris confiance en toi en te voyant manœuvrer le canot ; tu ne sais pas la géométrie et tu fais des mouvements de mer surprenants ; qui sait mener une barque peut piloter une insurrection ; à la façon dont tu as manié l'intrigue³⁵ de la mer, j'affirme que tu te tireras bien³⁶ de toutes mes commissions. Je reprends. Tu diras donc ceci aux chefs, à peu près, comme tu pourras, mais ce sera bien : J'aime mieux la guerre des forêts que la guerre des plaines, je ne tiens pas à³⁷ aligner cent mille paysans sous la mitraille des soldats bleus et sous l'artillerie de monsieur Carnot ;³⁸ avant un mois je veux avoir cinq cent mille tueurs, embusqués dans les bois. L'armée républicaine est mon gibier. Braconner, c'est guerroyer. Je suis le stratège des broussailles. Bon, voilà encore un mot que tu ne saisis pas ; c'est égal ; tu saisis ceci : ‘Pas de quartier ! et des embuscades partout !’ Je veux faire plus de chouannerie que de Vendée. Tu ajouteras que les Anglais sont avec nous. Prenons la république entre deux feux. L'Europe nous aide.³⁹ Finissons-en avec⁴⁰ la révolution. Les rois lui font la guerre des royaumes, faisons-lui la guerre des paroisses. Tu diras cela. As-tu compris ?”

“Oui. Il faut tout mettre à feu et à sang.”

“C'est ça.”

“ Pas de quartier.”

“ À personne. C'est ça.”

“ J'irai partout.”

“ Et prends garde. Car dans ce pays-ci on est facilement un homme mort.”

“ La mort, cela ne me regarde point.” Qui fait son premier pas use peut-être ses derniers souliers.”

“ Tu es un brave.”

“ Et si l'on me demande le nom de monseigneur ? ”

“ On ne doit pas le savoir encore. Tu diras que tu ne le sais pas, et ce sera la vérité.”

“ Où reverrai-je monseigneur ? ”

“ Où je serai.”

“ Comment le saurai-je ? ”

“ Parce que tout le monde le saura. Avant huit jours on parlera de moi, je ferai des exemples, je vengerai le roi et la religion, et tu reconnaîtras bien que c'est de moi qu'on parle.”

“ J'entends.”

“ N'oublie rien.”

“ Soyez tranquille.”

“ Pars maintenant. Que Dieu te conduise. Va.”

“ Je ferai tout ce que vous m'avez dit. J'irai. Je parlerai. J'obéirai. Je commanderai.”

“ Bien.”

“ Et si je réussis . . . ”

“ Je te ferai chevalier de Saint-Louis.”

“ Comme mon frère. Et si je ne réussis pas, vous me ferez fusiller.”

“ Comme ton frère.”

“ C'est dit, monseigneur.”

Le vieillard baissa la tête et sembla tomber dans une sévère rêverie. Quand il releva les yeux, il était seul. Halmalo n'était plus qu'un point noir s'enfonçant dans l'horizon.

Le soleil venait de se coucher.

Les goélands et les mouettes à capuchon rentraient ; la mer, c'est dehors.

On sentait dans l'espace cette espèce d'inquiétude qui précède la nuit ; les rainettes coassaient, les jaquets s'envolaient des flaques d'eau en sifflant, les mauves, les freux, les grolles, faisaient leur vacarme du soir ; les oiseaux de rivage s'appelaient ; mais pas un bruit humain. La solitude était

profonde. Pas une voile dans la baie, pas un paysan dans la campagne. A perte de vue⁴⁴ l'étendue déserte. Les grands chardons des sables frissonnaient. Le ciel blanc du crépuscule jetait sur la grève une vaste clarté livide. Au loin les étangs dans la plaine sombre ressemblaient à des plaques d'étain posées à plat sur le sol. Le vent soufflait du large.

CHAPTER III.

TEILMARCH.

Le vieillard laissa disparaître Halmalo, puis serra¹ son manteau de mer autour de lui, et se mit en marche. Il cheminait à pas lents, pensif.

Derrière lui se dressait, énorme triangle noir, avec sa tiare de cathédrale et sa cuirasse de forteresse, avec ses deux grosses tours du levant,² l'une ronde, l'autre carrée, qui aident la montagne à porter le poids de l'église et du village, le mont Saint-Michel, qui est à l'océan ce que Chéops est au désert.³

Les sables mouvants de la baie du mont Saint-Michel déplacent insensiblement leurs dunes. Il y avait à cette époque entre Huisnes et Ardevon une dune très haute, effacée aujourd'hui. Cette dune, qu'un coup d'équinoxe a nivelée, avait cette rareté d'être ancienne, et de porter à son sommet une pierre milliaire érigée au douzième siècle en commémoration du concile tenu à Avranches contre les assassins de saint Thomas de Cantorbéry. Du haut de cette dune on découvrait tout le pays, et l'on pouvait s'orienter.⁴

Le vieillard marcha vers cette dune et y monta.

Quand il fut sur le sommet, il s'adossa à la pierre milliaire, s'assit sur une des quatre bornes qui en marquaient les angles, et se mit à examiner l'espèce de carte de géographie qu'il avait sous les pieds. Il semblait chercher une route dans un pays d'ailleurs connu. Dans ce vaste paysage, trouble à cause du crépuscule, il n'y avait de précis que l'horizon, noir sur le ciel blanc.

On y apercevait les groupes de toits de onze bourgs et villages; on distinguait à plusieurs lieues de distance tous les clochers de la côte, qui sont très hauts, afin de servir au besoin de points de repère⁵ aux gens qui sont en mer.

Au bout de quelques instants, le vieillard sembla avoir

trouvé dans ce clair-obscur ce qu'il cherchait; son regard s'arrêta sur un enclos d'arbres, de murs et de toitures, à peu près visible au milieu de la plaine et des bois, et qui était une métairie; il eut ce hochement de tête satisfait d'un homme qui se dit mentalement: C'est là; et il se mit à tracer avec son doigt dans l'espace l'ébauche d'un itinéraire à travers les haies et les cultures. De temps en temps il examinait un objet informe et peu distinct, qui s'agitait au-dessus du toit principal de la métairie, et il semblait se demander: Qu'est-ce que c'est? cela était incolore et confus à cause de l'heure; ce n'était pas une girouette puisque cela flottait, et il n'y avait aucune raison pour que ce fût un drapeau.

Il était las, il restait volontiers assis sur cette borne où il était, et il se laissait aller à cette sorte de vague oubli que donne aux hommes fatigués la première minute de repos.

Il y a une heure du jour qu'on pourrait appeler l'absence de bruit, c'est l'heure seréne, l'heure du soir. On était dans cette heure-là. Il en jouissait; il regardait, il écoutait, tout la tranquillité. Les farouches eux-mêmes ont leur instant de mélancolie. Subitement, cette tranquillité fut, non troublée, mais accentuée par des voix qui passaient. C'étaient des voix de femmes et d'enfants. Il y a parfois dans l'ombre de ces carillons de joie inattendus. On ne voyait point, à cause des broussailles le groupe d'où sortaient les voix, mais ce groupe cheminait au pied de la dune et s'en allait vers la plaine et la forêt. Ces voix montaient claires et fraîches jusqu'au vieillard pensif; elles étaient si près qu'il n'en perdait rien.

Une voix de femme disait:

"Dépêchons-nous, la Flécharde. Est-ce par ici?"

"Non, c'est par là."

Et le dialogue continuait entre les deux voix, l'une haute, l'autre timide.

"Comment appelez-vous cette métairie que nous habitons en ce moment?"

"L'Herbe-en-Pail."

"En sommes-nous encore loin?"

"A un bon quart d'heure."

"Dépêchons-nous d'aller manger la soupe."

"C'est vrai que nous sommes en retard."

"Il faudrait courir. Mais vos montes¹⁰ sont fatigués. Nous ne sommes que deux femmes, nous ne pouvons pas porter

trois mioches.¹¹ Et puis, vous en portez déjà un, vous, la Flécharde. Un vrai plomb.¹²

"Ah! les bons soufiers que vous m'avez donnés là! On dirait qu'ils sont faits pour moi."

"Ça vaut mieux que d'aller nu-pattes."

"Dépêche-toi donc, René-Jean."

"C'est pourtant lui qui nous a retardés. Il faut qu'il parle à toutes les petites paysannes qu'on rencontre. Ça fait son homme."¹³

"Dame, il va sur cinq ans."¹⁴

Les voix s'éloignèrent. Tout bruit cessa.

Le vieillard restait immobile. Il ne pensait pas; à peine songeait-il. Autour de lui tout était sérénité, assoupissement, confiance, solitude. Il faisait grand jour encore sur la dune, mais presque nuit dans la plaine et tout à fait nuit dans les bois. La lune montait à l'orient. Quelques étoiles piquaient¹⁵ le bleu pâle du zénith. Cet homme, bien que plein de préoccupations violentes, s'abîmait dans l'inexprimable mansuétude de l'infini. Pour l'instant, il lui semblait qu'en sortant de cette mer qui venait d'être¹⁶ si inexorable, et en touchant la terre, tout danger s'était évanoui. Personne ne savait son nom, il était seul, perdu pour l'ennemi, sans trace derrière lui, car la surface de la mer ne garde rien, caché, ignoré, pas même soupçonné. Il sentait on ne sait quel apaisement suprême. Un peu plus il se serait endormi.

Ce qui, pour cet homme en proie, au dedans comme au dehors, à tant de tumultes, donnait un charme étranger à cette heure calme qu'il traversait, c'était, sur la terre comme au ciel, un profond silence.

On n'entendait que le vent qui venait de la mer; mais le vent est une basse continue, et cesse presque d'être un bruit, tant¹⁷ il devient une habitude.

Tout à coup il se dressa debout.

Son attention venait d'être brusquement réveillée; il considéra l'horizon. Quelque chose donnait à son regard une fixité particulière.

Ce qu'il regardait, c'était le clocher de Cormeray qu'il avait devant lui au fond de la plaine. On ne sait quoi d'extraordinaire se passait en effet dans ce clocher.

La silhouette¹⁸ de ce clocher se découpait nettement; on voyait la tour surmontée de sa pyramide, et, entre la tour et la pyramide, la cage de la cloche, carrée, à jour, sans abat-

vent, et ouverte aux regards des quatre côtés, ce qui est la mode des clochers bretons.¹⁷

Or cette cage apparaissait alternativement ouverte et fermée; à intervalles égaux, sa haute fenêtre se dessinait toute blanche, puis toute noire; on voyait le ciel à travers, puis on ne le voyait plus; il y avait clarté, puis occultation;¹⁸ et l'ouverture et la fermeture se succédaient d'une seconde à l'autre avec la régularité du marteau sur l'enclume.

Il regarda tous les clochers de l'horizon l'un après l'autre. La cage de tous ces clochers était alternativement noire et blanche.

Qu'est-ce que cela voulait dire?

Cela signifiait que toutes les cloches étaient en branle.¹⁹

Il fallait, pour apparaître et disparaître ainsi, qu'elles fussent furieusement secouées.

Qu'était-ce donc? Évidemment le tocsin.

On sonnait le tocsin, on le sonnait frénétiquement, on le sonnait partout, dans tous les clochers, dans toutes les paroisses, dans tous les villages. Et l'on n'entendait rien.

Cela tenait à la distance qui empêchait les sons d'arriver et au vent de mer qui soufflait du côté opposé et qui emportait tous les bruits de la terre hors de l'horizon.

Toutes ces cloches forcées appelant de toutes parts, et en même temps ce silence, rien de plus sinistre.

Le vieillard regardait et écoutait.

A qui en voulaient ces cloches?²⁰

Contre qui ce tocsin?

Certainement quelqu'un était traqué.

Qui?

Cet homme d'acier eut un frémissement.

Ce ne pouvait être lui. On n'avait pu deviner son arrivée. Il était impossible que les représentants en mission fussent déjà informés; il venait à peine de débarquer. La corvette avait évidemment sombré sans qu'un homme échappât. Et dans la corvette même, excepté Boisberthelot et La Vieuville, personne ne savait son nom.

Les clochers continuaient leur jeu farouche. Il les examinait et les comptait machinalement. Pourtant, après tout, ce tocsin pouvait s'expliquer de bien des façons, et il finissait par se rassurer en se répétant: En somme, personne ne sait mon arrivée²¹ et personne ne sait mon nom.

Depuis quelques instants il se faisait un léger bruit au-dessus de lui et derrière lui. Ce bruit ressemblait au froisse-

ment d'une feuille d'arbre agitée. Il n'y prit d'abord pas garde;²⁸ puis, comme le bruit persistait, on pourrait dire, insistait, il finit par se retourner. C'était une feuille en effet, mais une feuille de papier. Le vent était en train de²⁹ décoller au-dessus de sa tête une large affiche appliquée sur la pierre milliaire. Cette affiche était placardée depuis peu de temps, car elle était encore humide et offrait prise au vent³⁰ qui s'était mis à jouer avec elle et qui la détachait.

Le vieillard avait gravi la dune du côté opposé et n'avait pas vu cette affiche en arrivant.

Il monta sur la borne où il était assis, et posa sa main sur le coin du placard que le vent soulevait; le ciel était serein, les crépuscules sont longs en juin; le bas de la dune était ténébreux, mais le haut était éclairé; une partie de l'affiche était imprimée en grosses lettres, et il faisait encore assez de jour pour qu'on pût les lire. Il lut ceci :

“ RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, UNE ET INDIVISIBLE.

“ Nous, Prieur de la Marne, représentant du peuple en mission près de l'armée des Côtes-de-Cherbourg,—ordonnons : —Le ci-devant marquis de Lantenac,³¹ vicomte de Fontenay, soi-disant prince breton, furtivement débarqué sur la côte de Granville, est mis hors la loi.—Sa tête est mise à prix.—Il sera payé à qui le livrera, mort ou vivant, la somme de soixante mille livres.—Cette somme ne sera point payée en assignats, mais en or.—Un bataillon de l'armée des Côtes-de-Cherbourg sera immédiatement envoyé à la rencontre et à la recherche du ci-devant marquis de Lantenac.—Les communes sont requises de prêter main-forte.³²—Fait en la maison commune de Granville, le 2 juin 1793.—Signé :

“ PRIEUR DE LA MARNE.”

Au-dessous de ce nom il y avait une autre signature, qui était en beaucoup plus petit caractère, et qu'on ne pouvait lire à cause du peu de jour qui restait.

Le vieillard rabaissa son chapeau sur ses yeux, croisa sa cape de mer jusque sous son menton, et descendit rapidement la dune. Il était évidemment inutile de s'attarder sur ce sommet éclairé.

Il y avait été peut-être trop longtemps déjà; le haut de la dune était le seul point du paysage qui fût resté³³ visible.

Quand il fut en bas et dans l'obscurité, il ralentit le pas.

Il se dirigeait vers la métairie, ayant probablement des raisons de sécurité de ce côté-là.

Tout était désert. C'était l'heure où il n'y a plus de passants.

Derrière une broussaille, il s'arrêta, défit son manteau, retourna sa veste du côté velu, rattacha à son cou son manteau qui était une guenille nouée d'une corde, et se remit en route.

Il faisait clair de lune.

Il arriva à un embranchement de deux chemins où se dressait une vieille croix de pierre. Sur le piédestal de la croix on distinguait un carré blanc qui était vraisemblablement une affiche pareille à celle qu'il venait de lire. Il s'en approcha.

"Où allez-vous?" lui dit une voix.

Il se retourna.

Un homme était là dans les haies, de haute taille comme lui, vieux comme lui, comme lui en cheveux blancs, et plus en haillons encore que lui-même. Presque son pareil.²⁹

Cet homme s'appuyait sur un long bâton.

L'homme reprit :

"Je vous demande où vous allez."

"D'abord où suis-je?" dit-il avec un calme presque hautain.

"L'homme répondit :

"Vous êtes dans la seigneurie de Tanis, et j'en suis le seigneur, et vous en êtes le seigneur."

"Moi?"

"Oui, vous, monsieur le marquis de Lantenac."

Le marquis de Lantenac, nous le nommerons par son nom désormais, répondit gravement :

"Soit. Livrez-moi."

L'homme poursuivit :

"Nous sommes tous deux chez nous ici, vous dans le château, moi dans le buisson."

"Fini. Faites. Livrez-moi," dit le marquis.

L'homme continua :

"Vous alliez à la métairie d'Herbe-en-Pail, n'est-ce pas?"

"Oui."

"N'y allez point."

"Pourquoi?"

"Parce que les bleus y sont."

"Depuis quand?"

"Depuis trois jours."

"Les habitants de la ferme et du hameau ont-ils résisté?"

"Non. Ils ont ouvert toutes les portes."

"Ah !" dit le marquis.

L'homme montra du doigt le toit de la métairie qu'on apercevait à quelque distance par-dessus les arbres.

"Voyez-vous le toit, monsieur le marquis ?"

"Oui."

"Voyez-vous ce qu'il y a dessus ?"

"Qui flotte ?"

"Oui."

"C'est un drapeau."

"Tricolore," dit l'homme.

C'était l'objet qui avait déjà attiré l'attention du marquis quand il était au haut de la dune.

"Ne sonne-t-on pas le tocsin ?" demanda le marquis.

"Oui."

"A cause de quoi ?"

"Évidemment à cause de vous."

"Mais on ne l'entend pas ?"

"C'est le vent qui empêche."

L'homme continua :

"Vous avez vu votre affiche ?"

"Oui."

"On vous cherche."

Et, jetant un regard du côté de la métairie, il ajouta :

"Il y a là un demi-bataillon."

"De républicains ?"

"Parisiens."

"Eh bien," dit le marquis, "marchons."

Et il fit un pas vers la métairie.

L'homme lui saisit le bras.

"N'y allez pas."

"Et où voulez-vous que j'aille ?"

"Chez moi."

Le marquis regarda le mendiant.

"Écoutez, monsieur le marquis, ce n'est pas beau chez moi, mais c'est sûr. Une cabane plus basse qu'une cave. Pour plancher un lit de varech,⁸⁰ pour p^{er}fond un toit de branches et d'herbes. Venez. A la métairie vous seriez fusillé. Chez moi vous dormirez. Vous devez être las ; et demain matin les bleus se seront remis en marche, et vous irez où vous voudrez."

Le marquis considérait cet homme.

"De quel côté êtes-vous donc ?" demanda le marquis ;
 "êtes-vous républicain ? êtes-vous royaliste ?"

"Je suis un pauvre."

"Ni royaliste, ni républicain?"

"Je ne crois pas."

"Êtes-vous pour ou contre le roi?"

"Je n'ai pas le temps de ça."⁸¹

"Qu'est-ce que vous pensez de ce qui se passe?"

"Je n'ai pas de quoi ⁸² vivre."

"Pourtant vous venez à mon secours."

"J'ai vu que vous étiez hors la loi. Qu'est-ce que c'est que cela, la loi? On peut donc être dehors. Je ne comprends pas. Quant à moi, suis-je dans la loi? suis-je hors la loi? Je n'en sais rien. Mourir de faim, est-ce être dans la loi?"

"Depuis quand mourez-vous de faim?"

"Depuis toute ma vie."

"Et vous me sauvez?"

"Oui."

"Pourquoi?"

"Parce que j'ai dit: Voilà encore un plus pauvre que moi. J'ai le droit de respirer, lui, il ne l'a pas."

"C'est vrai. Et vous me sauvez!"

"Sans doute. Nous voilà frères, monseigneur. Je demande du pain, vous demandez la vie. Nous sommes deux mendiants."

"Mais savez-vous que ma tête est mise à prix?"

"Oui."

"Comment le savez-vous?"

"J'ai lu l'affiche."

"Vous savez lire?"

"Oui. Et écrire aussi. Pourquoi serais-je une brute?"⁸³

"Alors, puisque vous savez lire, et puisque vous avez lu l'affiche, vous savez qu'un homme qui me livrerait gagnerait soixante mille francs?"

"Je le sais."

"Pas en assignats."

"Oui, je sais, en or."

"Vous savez que soixante mille francs, c'est une fortune?"

"Oui."

"Et que quelqu'un qui me livrerait ferait sa fortune?"

"Eh bien, après?"

"Sa fortune!"

"C'est justement ce que j'ai pensé. En vous voyant, je me suis dit: Quand je pense que quelqu'un qui livrerait cet

homme-ci gagnerait soixante mille francs et ferait sa fortune! Dépêchons-nous de le cacher."

Le marquis suivit le pauvre.

Ils entrèrent dans un *fouiré*. La tanière du mendiant était là. C'était une sorte de chambre qu'un grand vieux chêne avait laissé prendre chez lui à cet homme; elle était creusée sous ses racines et couverte de ses branches. C'était obscur, bas, caché, invisible. Il y avait place pour deux.

"J'ai prévu que je pouvais avoir un hôte," dit le mendiant.

Cette espèce de logis sous terre, moins rare en Bretagne qu'on ne croit, s'appelle en langue paysanne *carnichot*. Ce nom s'applique aussi à des cachettes pratiquées dans l'épaisseur des murs.

C'est mêlé de quelques pots, d'un grabat de paille ou de goémon lavé et séché, d'une grosse couverture de créseau⁸⁵ et de quelques mèches de suif avec un briquet et ces tiges creusées pour allumettes.

Ils se couchèrent, rampèrent un peu, pénétrèrent dans la chambre où les grosses racines de l'arbre découpaient des compartiments bizarres, et s'assirent sur un tas de varech⁸⁶ séché qui était le lit. L'intervalle de deux racines par où l'on entrait et qui servait de porte donnait quelque clarté. La nuit était venue, mais le regard se proportionne à la lumière, et l'on finit par trouver toujours un peu de jour dans l'ombre. Un reflet du clair de lune blanchissait vaguement l'entrée. Il y avait dans un coin une cruche d'eau, une galette de sarrasin⁸⁷ et des châtaignes.

"Soupons," dit le pauvre.

Ils se partagèrent les châtaignes, le marquis donna son morceau de biscuit, ils mordirent à la même miche de blé noir et burent à la cruche l'un après l'autre.

Ils causèrent.

Le marquis se mit à⁸⁸ interroger cet homme.

"Ainsi, tout ce qui arrive ou rien, c'est pour vous la même chose?"

"A peu près. Vous êtes des seigneurs, vous autres. Ce sont vos affaires."

Il fût une gorgée à la cruche, et dit: "La bonne eau fraîche!"

Et il reprit:

"Comment trouvez-vous cette eau, monseigneur?"

"Comment vous appelez-vous?" dit le marquis.

"Je m'appelle Tellmarch, et l'on m'appelle le Caimand."

"Je sais. Caimand est un ^{local word} mot du pays."

"Qui veut dire mendiant. On me surnomme aussi le Vieux."

Il poursuivit :

"Voilà quarante ans qu'on m'appelle le Vieux."

"Quarante ans ! mais vous étiez jeune."

"Je n'ai jamais été jeune. Vous l'êtes toujours, vous, monsieur le marquis. Vous avez des jambes de vingt ans, vous escaladez la grande dune ; moi, je commence à ne plus marcher, au bout d'un quart de lieue je suis las. Nous sommes pourtant du même âge ; mais les riches, ça a sur nous un avantage, c'est que ça mange ^{vous} les jours. Manger conserve."

Le mendiant, après un silence, continua :

"Les pauvres, les riches, c'est une terrible affaire. C'est ce qui produit les catastrophes. Du moins, ça me fait cet effet-là." Les pauvres veulent être riches, les riches ne veulent pas être pauvres. Je crois que c'est un peu là le fond. Je ne m'en mêle pas. Les événements sont les événements. Je ne suis ni pour le créancier, ni pour le débiteur. Je sais qu'il y a une dette et qu'on la paye. Voilà tout. J'aurais mieux aimé qu'on ne tuât pas le roi, mais il me serait difficile de dire pourquoi. Après ça, on me répond : Mais, autrefois, comme on vous ^{approchait} les gens aux arbres pour rien du tout ! Tenez, moi, pour un méchant coup de fusil tiré à un chevreuil du roi, j'ai vu pendre un homme qui avait une femme et sept enfants. Il y a à dire des deux côtés."

Il se tut encore, puis ajouta :

"Vous comprenez, je ne sais pas au juste, on va, on vient, il se passe des choses, moi, je suis là sous les étoiles."

Puis il continua :

"Je suis un peu rebouteux, un peu médecin, je connais les herbes, je tire parti des plantes."

"Vous êtes du pays ?" dit le marquis.

"Je n'en suis jamais sorti."

"Vous me connaissez ?"

"Sans doute. La dernière fois que je vous ai vu, c'est à votre dernier passage, il y a deux ans. Vous êtes allé d'ici en Angleterre. Tout à l'heure j'ai aperçu un homme au haut de la dune. Un homme de grande taille. Les hommes grands sont rares ; c'est un pays d'hommes petits, la Bretagne. J'ai bien regardé, j'avais lu l'annonce. J'ai dit :

‘Tiens!’ Et quand vous êtes descendu, il y avait de la lune, je vous ai reconnu.

“Pourtant, moi, je ne vous connais pas.”

“Vous m’avez vu, mais vous ne m’avez pas vu.”

Et Tellmarch le Caimand ajouta :

“Je vous voyais, moi. De mendiant à passant, le regard n’est pas le même.”

“Est-ce que je vous avais rencontré autrefois?”

“Souvent, puisque je suis votre mendiant. J’étais le pauvre du bas du chemin de votre château. Vous m’avez dans l’occasion fait l’aumône, mais celui qui donne ne regarde pas, celui qui reçoit examine et observe. Qui dit mendiant, dit espion. Mais moi, quelque souvent triste, je tâche de ne pas être un mauvais espion. Je tendais la main, vous ne voyiez que la main, et vous y jetiez l’aumône dont j’avais besoin le matin pour ne pas mourir de faim le soir. On est des fois des vingt-quatre heures sans manger. Quelquefois un sou c’est la vie. Je vous dois la vie, je vous la rends.”

“C’est vrai, vous me sauvez.”

“Oui, je vous sauve, monseigneur.”

Et la voix de Tellmarch devint grave.

“A une condition.”

“Laquelle?”

“C’est que vous ne venez pas ici pour faire le mal.”

“Je viens ici pour faire le bien,” dit le marquis.

“Dormons,” dit le mendiant.

Ils se couchèrent côte à côte sur le lit de varech. Le mendiant fut tout de suite endormi. Le marquis, bien que très las, resta un moment réveur, puis, dans cette ombre, il regarda le pauvre, et se coucha. Se coucher sur ce lit, c’était se coucher sur le sol ; il en profita pour coller son oreille à terre, et il écouta. Il y avait sous la terre un sombre bourdonnement ; on sait que le son se propage dans les profondeurs du sol ; on entendait le bruit des cloches.

Le tocsin continuait.

Le marquis s’endormit.

Quand il se réveilla, il faisait jour.

Le mendiant était debout, non dans la tanière, car on ne pouvait s’y tenir droit, mais dehors et sur le seuil. Il était appuyé sur son bâton. Il y avait du soleil sur son visage.

“Monseigneur,” dit Tellmarch, “quatre heures du matin viennent de sonner au clocher de Tanis. J’ai entendu les

quatre coups : donc le vent a changé, c'est le vent de terre. Je n'entends aucun autre bruit ; donc le tocsin a cessé. Tout est tranquille dans la métairie et dans le hameau d'Herbe-en-Pail. Les bleus d'ormont ou sont partis. Le plus fort du danger est passé ; il est sage de nous séparer. C'est mon heure de m'en aller."

Il désigna un point de l'horizon.

"Je m'en vais par là."

Et il désigna le point opposé.

"Vous, allez-vous-en par ici."

Le mendiant fit au marquis un grave salut de la main.

Il ajouta en montrant ce qui restait du souper :

"Emportez des châtaignes, si vous avez faim."

Un moment après, il avait disparu sous les arbres.

Le marquis se leva, et s'en alla du côté que lui avait indiqué Tellmarch.

C'était l'heure charmante que la vieille langue paysanne normande appelle la "piperette du jour." On entendait jaser les moineaux de haie. Le marquis suivit le sentier par où ils étaient venus la veille. Il sortit du fourré et se retrouva à l'embranchement de routes marqué par la croix de pierre. L'affiche y était, blanche et comme gaie au soleil levant. Il se rappela qu'il y avait au bas de l'affiche quelque chose qu'il n'avait pu lire la veille à cause de la finesse des lettres et du peu de jour qu'il faisait. Il alla au piédestal de la croix. L'affiche se terminait en effet, au-dessous de la signature, PRIEUR DE LA MARNE, par ces deux lignes en petits caractères :

"L'identité du ci-devant marquis de Lantenac constatée, il sera immédiatement passé par les armes."—Signé : *Le chef de bataillon, commandant la colonne d'expédition, GAUVAIN.*"

"Gauvain !" dit le marquis.

Il s'arrêta profondément pensif, l'œil fixé sur l'affiche.

"Gauvain !" répéta-t-il.

Il se remit en marche, se retourna, regarda la croix, revint sur ses pas, et lut l'affiche encore une fois.

Puis, il s'éloigna à pas lents. Quelqu'un qui eût été près de lui l'eût entendu murmurer à demi-voix : "Gauvain !"

Du fond des chemins creux où il se glissait, on ne voyait pas les toits de la métairie qu'il avait laissée à sa gauche. Il côtoyait une éminence abrupte, toute couverte d'ajoncs en fleur. Cette éminence avait pour sommet une de ces pointes de terre qu'on appelle dans le pays une "hure." Au pied

de l'éminence, le regard se perdait tout de suite sous les arbres. Les feuillages étaient comme trempés de lumière. Toute la nature avait ⁴⁷ la joie profonde du matin.

Tout à coup ce paysage fut terrible.⁴⁸ Ce fut comme une embuscade qui éclate. On ne sait quelle trombe faite de cris sauvages et de coups de fusil s'abattit sur ces champs et ces bois pleins de rayons, et l'on vit s'élever, du côté où était la métairie, une grande fumée coupée de flammes claires, comme si le hameau et la ferme n'étaient plus qu'une botte de paille qui brûlait. Ce fut subit et lugubre, le passage brusque du calme à la furie, une explosion de l'enfer en pleine aurore, l'horreur sans transition. On se battait du côté d'Herbe-en-Pail. Le marquis s'arrêta.

Il n'est personne qui, en pareil cas, ne l'ait éprouvé, la curiosité est plus forte que le danger ; on veut savoir, dût-on périr.⁴⁹ Il monta sur l'éminence au bas de laquelle passait le chemin creux. De là on était vu, mais on voyait. Il fut sur la hure en quelques minutes. Il regarda.

En effet, il y avait une fusillade et un incendie. On entendait des clameurs, on voyait du feu. La métairie était comme le centre d'on ne sait quelle catastrophe. Qu'était-ce ? La métairie d'Herbe-en-Pail était-elle attaquée ? Mais par qui ? Était-ce un combat ? N'était-ce pas plutôt une exécution militaire ? Les bleus, et cela leur était ordonné par un décret révolutionnaire, punissaient très souvent, en y mettant le feu, les fermes et les villages réfractaires ; on brûlait, pour l'exemple, toute métairie et tout hameau qui n'avaient point fait les abatis d'arbres prescrits par la loi et qui n'avaient pas ouvert et taillé dans les fourrés des passages pour la cavalerie républicaine. Était-ce le châtiment ? Était-il arrivé un ordre à l'avant-garde qui occupait la métairie ? Cette avant-garde ne faisait-elle pas partie d'une de ces colonnes d'expédition surnommées *colonnes infernales* ?

Un fourré très hérissé et très fauve entourait de toutes parts l'éminence au sommet de laquelle le marquis s'était placé en observation. Ce fourré, qu'on appelait le bocage d'Herbe-en-Pail, mais qui avait les proportions d'un bois, s'étendait jusqu'à la métairie, et cachait, comme tous les halliers bretons, un réseau de ravins, de sentiers et de chemins creux, labyrinthes où les armées républicaines se perdaient.

L'exécution, si c'était une exécution, avait dû être féroce, car elle fut courte. Ce fut, comme toutes les choses brutales, tout de suite fait. L'atrocité des guerres civiles comporte

ces sauvageries.⁵⁰ Pendant que le marquis, multipliant les conjectures, hésitant à descendre, hésitant à rester, écoutait et épiait, ce fracas d'extermination cessa, ou pour mieux dire se dispersa. Un effrayant fourmillement se fit sous les arbres. De la métairie on se jetait dans le bois. Il y avait des tambours qui battaient la charge. On ne tirait plus de coups de fusil ; cela ressemblait maintenant à une battue ; on semblait fouiller, poursuivre, traquer ; il était évident qu'on cherchait quelqu'un ; le bruit était diffus et profond ; c'était une confusion de paroles de colère et de triomphe, une rumeur composée de clameurs ; on n'y distinguait rien. Brusquement, comme un linéament se dessine dans une fumée, quelque chose devint articulé et précis dans ce tumulte, c'était un nom, un nom répété par mille voix, et le marquis entendit nettement ce cri : "Lantenac ! Lantenac ! le marquis de Lantenac !"

C'était lui qu'on cherchait.

Et subitement, autour de lui, et de tous les côtés à la fois, le fourré se remplit de fusils, de bayonnettes et de sabres, un drapeau tricolore se dressa dans la pénombre, le cri "*Lantenac !*" éclata à son oreille, et, à ses pieds, à travers les ronces et les branches, des faces violentes apparurent.⁵¹

Le marquis était seul, debout sur un sommet, visible de tous les points du bois. Il voyait à peine ceux qui criaient son nom, mais il était vu de tous. S'il y avait mille fusils dans le bois, il était là comme une cible. Il ne distinguait rien dans le taillis que des prunelles ardentes fixées sur lui.

Il ôta son chapeau, en retroussa le bord, arracha une longue épine sèche à un ajonc, tira de sa poche une cocarde blanche, fixa avec l'épine le bord retroussé et la cocarde à la forme du chapeau, et, remettant sur la tête le chapeau dont le bord relevé laissait voir son front et sa cocarde, il dit d'une voix haute, parlant à toute la fois et à la fois :

"Je suis l'homme que vous cherchez. Je suis le marquis de Lantenac, vicomte de Fontenay, prince breton, lieutenant-général des armées du roi. Finissons-en. En joue ! Feu !" ⁵²

Et, écartant de ses deux mains sa veste de peau de chèvre, il montra sa poitrine nue.

Il baissa les yeux, cherchant du regard les fusils braqués, et se vit entouré d'hommes à genoux.

Un immense cri s'éleva : "Vive Lantenac ! Vive monseigneur ! Vive le général !"

En même temps des chapeaux sautaient en l'air, des sab-

tournoyaient joyeusement, et l'on voyait dans tout le taillis se dresser des bâtons au bout desquels s'agitaient des bonnets de laine brune

Ce qu'il avait autour de lui, c'était une bande vendéenne.

Cette bande s'était agenouillée en le voyant.

La légende raconte qu'il y avait dans les vieilles forêts thuringiennes des êtres étranges, race des géants, plus et moins qu'hommes, qui étaient considérés par les Romains comme des animaux horribles, et par les Germains comme des incarnations divines. et qui, selon la rencontre,⁴⁴ couraient la chance d'être exterminés ou adorés.

Le marquis éprouva quelque chose de pareil à ce que devait ressentir un de ces êtres quand, s'attendant à être traité comme un monstre, il était brusquement traité comme un dieu.

Tous ces yeux pleins d'éclairs redoutables se fixaient sur le marquis avec une sorte de sauvage amour.

Cette cohue était armée de fusils, de sabres, de faux, de pioches, de bâtons; tous avaient de grands feutres ou des bonnets bruns, avec des cocardes blanches, une profusion de rosaires et d'amulettes, de larges culottes ouvertes au genou, des casaques de poil, des guêtres de cuir, le jarret nu, les cheveux longs, quelques-uns l'air féroce, tous l'œil naïf.

Un homme, jeune et de belle mine, traversa ces gens agenouillés et monta à grands pas vers le marquis. Cet homme était, comme les paysans, coiffé d'un feutre à bord relevé et à cocarde blanche, et vêtu d'une casaque de poil, mais il avait les mains blanches et une chemise fine, et il portait par-dessus sa veste une écharpe de soie blanche à laquelle pendait une épée à poignée dorée.

Parvenu sur la hure, il jeta son chapeau, détacha son écharpe, mit un genou en terre, présenta au marquis l'écharpe et l'épée, et dit :

"Nous vous cherchions en effet, nous vous avons trouvé. Voici l'épée de commandement. Ces hommes sont maintenant à vous. J'étais leur commandant, je monte en grade.⁴⁵ Je suis votre soldat. Acceptez notre hommage, monseigneur. Donnez vos ordres, mon général."

Puis il fit un signe, et des hommes qui portaient un drapeau tricolore sortirent du bois. Ces hommes montèrent jusqu'au marquis et déposèrent le drapeau à ses pieds. C'était le drapeau qu'il venait d'entrevoir à travers les arbres.

"Mon général," dit le jeune homme qui lui avait présenté

l'épée et l'écharpe, "ceci est le drapeau que nous venons de prendre aux bleus qui étaient dans la ferme d'Herbe-en-Pail. Monseigneur, je m'appelle Gavard. J'ai été au marquis de La Rouarie."⁵⁶

"C'est bien," dit le marquis.

Et, calme et grave, il ceignit l'écharpe.

Puis il tira l'épée, et, l'agitant nue au-dessus de sa tête :

"Debout !" dit-il, "et vive le roi !"

Tous se levèrent.

Et l'on entendit dans les profondeurs du bois une clameur éperdue et triomphante : "*Vive le roi ! Vive notre marquis ! Vive Lantenac !*"

Le marquis se tourna vers Gavard.

"Combien donc êtes-vous ?"

"Sept mille."

Et tout en descendant de l'éminence, pendant que les paysans écartaient les ajoncs devant les pas du marquis de Lantenac, Gavard continua :

"Monseigneur, rien de plus simple. Tout cela s'explique d'un mot. L'affiche de la république, en révélant votre présence, a insurgé le pays pour le roi. Nous avions en outre été avertis sous main par le maire de Granville qui est un homme à nous. Cette nuit on a sonné le tocsin."⁵⁷

"Pour qui ?"

"Pour vous."

"Ah !" dit le marquis.

"Et nous voilà," reprit Gavard.

"Et vous êtes sept mille ?"

"Aujourd'hui. Nous serons quinze mille demain. Quand M. Henri de La Rochejaquelein⁵⁸ est parti pour l'armée catholique, on a sonné le tocsin, et en une nuit six paroisses, lui ont amené dix mille hommes. On n'avait pas de munitions, on a trouvé chez un maçon soixante livres de poudre de mine, et M. de La Rochejaquelein est parti avec cela. Nous pensions bien que vous deviez être quelque part dans cette forêt, et nous vous cherchions."

"Et vous avez attaqué les bleus dans la ferme d'Herbe-en-Pail ?"

"Le vent les avait empêchés d'entendre le tocsin. Ils ne se défiaient pas ; les gens du hameau, qui sont patauds,⁵⁹ les avaient bien reçus. Ce matin, nous avons investi la ferme. les bleus dormaient, et en un tour de main⁶⁰ la chose a été faite. J'ai un cheval. Daignez-vous l'accepter, mon général ?"

“Oui.”

Un paysan amena un cheval blanc militairement harnaché. Le marquis, sans user de l'aide que lui offrait Gavard, monta à cheval.

“Hurrah!” crièrent les paysans. Car les cris anglais sont fort usités sur la côte bretonne-normande, en commerce perpétuel avec les îles de la Manche.

Gavard fit le salut militaire et demanda :

“Quel sera votre quartier général, monseigneur?”

“D'abord la forêt de Fougères.”

“C'est une de vos sept forêts, monsieur le marquis.”

“Ne m'avez-vous pas dit que les gens d'Herbe-en-Pail avaient bien reçu les bleus?”

“Oui, mon général.”

“Vous avez brûlé la ferme?”

“Oui.”

“Avez-vous brûlé le hameau?”

“Non.”

“Brûlez-le.”

“Les bleus ont essayé de se défendre; mais ils étaient cent cinquante et nous étions sept mille.”

“Qu'est ce que c'est que ces bleus-là?”

“Des bleus de Santerre.”⁶¹

“Qui a commandé le roulement de tambours pendant qu'on coupait la tête au roi. Alors c'est un bataillon de Paris?”

“Un demi-bataillon.”

“Comment s'appelle ce bataillon?”

“Mon général, il y a sur le drapeau: ‘Bataillon du Bonnet-Rouge.’”

“Des bêtes féroces.”

“Que faut-il faire des blessés?”

“Achevez-les.”

“Que faut-il faire des prisonniers?”

“Fusillez-les.”

“Il y en a environ quatrevingts.”

“Fusillez tout.”

“Il y a deux femmes.”

“Aussi.”

“Il y a trois enfants.”

“Emmenez-les. On verra ce qu'on en fera.”

Et le marquis poussa son cheval.

Pendant que ceci se passait près de Tausis, le mendiant

s'en était allé vers Crollon. Il s'était enfoncé dans les ravins, sous les vastes feuillées sourdes,⁶² inattentif à tout et attentif à rien, comme il l'avait dit lui-même, rêveur plutôt que pensif, car le pensif a un but et le rêveur n'en a pas, errant, rôdant, s'arrêtant, mangeant ça et là une pousse d'oseille sauvage, buvant aux sources, dressant la tête par moments à des fracas lointains, puis rentrant dans l'éblouissante fascination de la nature, offrant ses haillons au soleil, entendant peut-être le bruit des hommes, mais écoutant le chant des oiseaux.

Il était vieux et lent ; il ne pouvait aller loin ; comme il l'avait dit au marquis de Lantenac, un quart de lieue le fatiguait ; il fit un court circuit vers la Croix-Avranchin, et le soir était venu quand il s'en retourna.

Un peu au delà de Macey, le sentier qu'il suivait le conduisit sur une sorte de point culminant dégagé d'arbres, d'où l'on voit de très loin et d'où l'on découvre tout l'horizon de l'ouest jusqu'à la mer.

Une fumée appela son attention.

Rien de plus doux qu'une fumée, rien de plus effrayant. Il y a les fumées paisibles⁶⁴ et il y a les fumées scélérates. Une fumée, l'épaisseur et la couleur d'une fumée, c'est toute la différence entre la paix et la guerre, entre la fraternité et la haine, entre l'hospitalité et le sépulcre, entre la vie et la mort. Une fumée qui monte dans les arbres peut signifier ce qu'il y a de plus charmant au monde, le foyer, ou ce qu'il y a de plus affreux, l'incendie ; et tout le bonheur comme tout le malheur de l'homme sont parfois dans cette chose éparse au vent.

La fumée que regardait Tellmarch était inquiétante.

Elle était noire avec des rougeurs subites,⁶⁵ comme si le brasier d'où elle sortait avait des intermittences et achevait de s'éteindre, et elle s'élevait au-dessus d'Herbe-en-Pail.

Tellmarch hâta le pas et se dirigea vers cette fumée. Il était bien las, mais il voulait savoir ce que c'était.

Il arriva au sommet d'un coteau auquel étaient adossés le hameau et la métairie.

Il n'y avait plus ni métairie ni hameau.

Un tas de masures brûlait, et c'était là Herbe-en-Pail.

Il y a quelque chose de plus poignant à voir brûler qu'un palais, c'est une chaumière. Une chaumière en feu est lamentable. La dévastation s'abaissant sur la misère,⁶⁶ le

vantour s'acharnant sur le ver de terre, il y a là on ne sait quel contre-sens qui serre le cœur.⁶⁷

Le spectacle que Tellmarch avait sous les yeux le fit immobile. Cette destruction s'accomplissait en silence. Pas un cri ne s'élevait; pas un soupir humain ne se mêlait à cette fumée; cette fournaise travaillait et achevait de dévorer ce village sans qu'on entendît d'autre bruit que le craquement des charpentes et le pétilllement des chaumes. Par moments la fumée se déchirait, les toits effondrés laissaient voir les chambres béantes, le brasier montrait tous ses rubis, des guenilles écarlates et de pauvres vieux meubles couleur de pourpre se dressaient dans des intérieurs vermeils, et Tellmarch avait⁶⁸ le sinistre éblouissement du désastre.

Quelques arbres d'une châtaigneraie contiguë aux maisons avaient pris feu et flambaient.

Il écoutait, tâchant d'entendre une voix, un appel, une clameur; rien ne remuait, excepté les flammes; tout se taisait, excepté l'incendie. Est-ce donc que tous avaient fui?

Où était ce groupe vivant et travaillant d'Herbe-en-Pail? Qu'était devenu tout ce petit peuple?

Tellmarch descendit du coteau.

Une énigme funèbre était devant lui. Il s'en approchait sans hâte et l'œil fixe. Il avançait vers cette ruine avec une lenteur d'ombre; il se sentait fantôme dans cette tombe.

Il arriva à ce qui avait été la porte de la métairie, et il regarda dans la cour qui, maintenant, n'avait plus de murailles et se confondait avec le hameau groupé autour d'elle.

Ce qu'il avait vu n'était rien. Il n'avait encore aperçu que le terrible, l'horrible lui apparut.

Au milieu de la cour il y avait un monceau noir, vaguement modelé d'un côté par la flamme, de l'autre par la lune; ce monceau était un tas d'hommes, ces hommes étaient morts.

Il y avait autour de ce tas une grande mare qui fumait un peu; l'incendie se reflétait dans cette mare, mais elle n'avait pas besoin du feu pour être rouge; c'était du sang.

Tellmarch s'approcha. Il se mit à examiner, l'un après l'autre, ces corps gisants; tous étaient des cadavres.

La lune éclairait, l'incendie aussi.

Ces cadavres étaient des soldats. Tous étaient pieds nus; on leur avait pris leurs souliers; on leur avait aussi pris

leurs armes; ils avaient encore leurs uniformes qui étaient bleus; çà et là on distinguait, dans l'amoncellement des membres et des têtes, des chapeaux troués avec des cocardes tricolores. C'étaient des républicains. C'étaient ces Parisiens qui, la veille encore, étaient là tous vivants, et tenaient garnison dans la ferme d'Herbe-en-Pail. Ces hommes avaient été suppliciés; ils avaient été foudroyés sur place, et avec soin. Ils étaient tous morts. Pas un râle ne sortait du tas.

Tellmarch passa cette revue des cadavres, sans en omettre un seul; tous étaient criblés de balles.

Ceux qui les avaient mitraillés, pressés probablement d'aller ailleurs, n'avaient pas pris le temps de les enterrer.

Comme il allait se retirer, ses yeux tombèrent sur un mur bas qui était dans la cour, et il vit quatre pieds qui passaient de derrière l'angle de ce mur.

Ces pieds avaient des souliers; ils étaient plus petits que les autres; Tellmarch approcha. C'étaient des pieds de femmes.

Deux femmes étaient gisantes côte à côte derrière le mur, fusillées aussi.

Tellmarch se pencha sur elles. L'une de ces femmes avait une sorte d'uniforme; à côté d'elle était un bidon brisé et vidé; c'était une vivandière. Elle avait quatre balles dans la tête. Elle était morte.

Tellmarch examina l'autre. C'était une paysanne. Elle était blême et béante. Ses yeux étaient fermés. Elle n'avait aucune plaie à la tête.

Il la toucha. Elle n'était pas froide.

Elle n'avait pas d'autre blessure que la clavicule cassée et la plaie à l'épaule.

Il posa la main sur le cœur et sentit un faible battement. Elle n'était pas morte.

Tellmarch se redressa debout et cria d'une voix terrible:

"Il n'y a donc personne ici?"

"C'est toi, le caimand!" répondit une voix, si basse qu'on l'entendait à peine.

Et en même temps une tête sortit d'un trou de ruine,

Puis une autre face apparut dans une autre mesure.

C'étaient deux paysans qui s'étaient cachés; les seuls qui survécussent.

La voix connue du caimand les avait rassurés et les avait fait sortir des recoins où ils se blottissaient.⁶⁹

Ils avancèrent vers Tellmarch, fort tremblants encore.

Tellmarch avait pu crier, mais ne pouvait parler; les émotions profondes sont ainsi.

Il leur montra du doigt la femme étendue à ses pieds.

"Est-ce qu'elle est encore en vie?" dit l'un des paysans.

Tellmarch fit de la tête signe que oui.⁷⁰

"L'autre femme est-elle vivante?" demanda l'autre paysan.

Tellmarch fit signe que non.

Le paysan qui s'était montré le premier reprit:

"Tous les autres sont morts, n'est-ce pas? J'ai vu cela. J'étais dans ma cave. Comme on remercie Dieu dans ces moments-là de n'avoir pas de famille! Ma maison brûlait. Seigneur Jésus! on a tout tué. Cette femme-ci avait des enfants. Trois enfants. Tout petits! Les enfants criaient: 'Mère!' La mère criait: 'Mes enfants!' On a tué la mère et on a emmené les enfants. J'ai vu cela, mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu! Ceux qui ont tout massacré sont partis. Ils étaient contents. Ils ont emmené les petits et tué la mère. Mais elle n'est pas morte, n'est-ce pas, elle n'est pas morte? Dis donc, le caimand, est-ce que tu crois que tu pourrais la sauver? Veux-tu que nous t'aidions à la porter dans ton carnichot?"⁷¹

Tellmarch fit signe que oui.

Le bois touchait à la ferme. Ils eurent vite fait un brancard avec des feuillages et des fougères. Ils placèrent sur le brancard la femme toujours immobile, et se mirent en marche dans le hallier, les deux paysans portant le brancard, l'un à la tête, l'autre aux pieds, Tellmarch soutenant le bras de la femme, et lui tâtant le pouls.

Tout en cheminant, les deux paysans causaient, et, par-dessus la femme sanglante dont la lune éclairait la face pâle, ils échangeaient des exclamations effarées.

"Tout tuer!"

"Tout brûler!"

"Ah! monseigneur Dieu! est-ce qu'on va être comme ça à présent?"⁷²

"C'est ce grand homme vieux qui l'a voulu."

"Oui, c'est lui qui commandait."

"Je ne l'ai pas vu quand on a fusillé. Est-ce qu'il était là?"

"Non. Il était parti. Mais c'est égal, tout s'est fait par son commandement."

"Alors, c'est lui qui a tout fait."

"Il avait dit: 'Tuez! brûlez! pas de quartier!'"

“ C'est un marquis.”

“ Oui, puisque c'est notre marquis.”

“ Comment s'appelle-t-il donc déjà ? ”

“ C'est monsieur de Lantenac.”

Tellmarch leva les yeux au ciel et murmura entre ses dents :

“ Si j'avais su ! ”

CHAPTER IV.

A PARIS—LE CITOYEN CIMOURDAIN.

IL y avait rue du Paon un cabaret qu'on appelait café. Ce café avait une arrière-chambre, aujourd'hui historique. C'était là que se rencontraient parfois, à peu près secrètement, des hommes tellement puissants et tellement surveillés qu'ils hésitaient à se parler en public.

Le 28 juin 1793, trois hommes étaient réunis autour d'une table dans cette arrière-chambre. Leurs chaises ne se touchaient pas; ils étaient assis chacun à un des côtés de la table, laissant vide le quatrième. Il était environ huit heures du soir; il faisait jour encore dans la rue, mais il faisait nuit dans l'arrière-chambre, et un quinquet¹ accroché au plafond, luxe d'alors, éclairait la table.

Le premier de ces trois hommes était pâle, jeune, grave, avec les lèvres minces et le regard froid. Il avait dans la joue un tic² nerveux qui devait le gêner pour sourire. Il était poudré, ganté, brosé, boutonné. Son habit bleu clair ne faisait pas un pli.³ Il avait une culotte de nankin, des bas blancs, une haute cravate, un jabot plissé, des souliers à boucles d'argent. Les deux autres hommes étaient, l'un une espèce de géant, l'autre une espèce de nain. Le grand, débraillé⁴ dans un vaste habit de drap écarlaté, le col nu dans une cravate dénouée tombant plus bas que le jabot, la veste ouverte avec des boutons arrachés, était botté de bottes à revers et avait les cheveux tout hérissés, quoiqu'on y vît⁵ un reste de coiffure et d'apprêt; il y avait de la crinière dans sa perruque. Il avait la petite vérole sur la face, une ride de colère entre les sourcils, le pli de la bonté au coin de la bouche, les lèvres épaisses, les dents grandes, un poing de portefaix, l'œil éclatant. Le petit était un homme jaune qui, assis, semblait difforme; il avait la tête renversée en arrière, les yeux injectés de sang, des plaques livides sur le visage, un mouchoir noué sur ses cheveux gras et plats, pas de front,

une bouche énorme et terrible. Il avait un pantalon à pied,⁹ de larges souliers, un gilet qui semblait avoir été de satin blanc, et par-dessus ce gilet une rouppe⁷ dans les plis de laquelle une ligne dure et droite laissait deviner⁸ un poignard.

Le premier de ces hommes s'appelait Robespierre, le second Danton, le troisième Marat.⁹

Ils étaient seuls dans cette salle.

Une carte de France était étalée au milieu de la table.

Robespierre posa la main sur les papiers éalés devant lui et dit :

"Je viens de vous lire les dépêches de Prieur de la Marne. Je viens de vous communiquer les renseignements donnés par Gélambre.¹⁰ Danton, écoutez, la guerre étrangère n'est rien, la guerre civile est tout. La guerre étrangère, c'est une écorchure qu'on a au coude ; la guerre civile, c'est l'ulcère qui vous mange le foie. De tout ce que je viens de vous lire, il résulte ceci : la Vendée, jusqu'à ce jour éparse entre plusieurs chefs, est au moment de se concentrer. Elle va désormais avoir un capitaine unique . . . "

"Un brigand central," murmura Danton.

"C'est," poursuivit Robespierre, "l'homme débarqué près de Pontorson le 2 juin. "Je continue de résumer les dépêches. La guerre de forêt s'organise sur une vaste échelle. En même temps une descente anglaise se prépare ; ¹¹ Vendéens et Anglais, c'est Bretagne avec Bretagne. Les hurons ¹² du Finistère parlent la même langue que les topinambous de Cornouailles. J'ai mis sous vos yeux une lettre interceptée de Puisaye où il est dit que 'vingt mille habits rouges distribués aux insurgés en feront lever cent mille.' Quand l'insurrection paysanne sera complète, la descente anglaise se fera. Voici le plan. Suivez-le sur la carte."

A ce moment un homme entra. C'était le citoyen Cimourdain.

"Oh ! le citoyen Cimourdain n'est pas de trop," dit Danton.

Et il tendit la main à Cimourdain.

Puis :

"Parbleu," dit-il, "expliquons la situation au citoyen Cimourdain. Il vient à propos."¹³

"Soit," dit Cimourdain, grave et simple. "De quoi s'agit-il ?"

"De la Vendée," répondit Robespierre.

"La Vendée !" dit Cimourdain.

Et il reprit :

"C'est la grande menace. Si la révolution meurt, elle mourra par la Vendée. Une Vendée est plus redoutable que dix Allemagnes. Pour que la France vive, il faut tuer la Vendée."

"Eh bien," demanda Cimourdain, "qu'y a-t-il ? qu'est-ce qu'elle fait, cette Vendée ?" ¹³

Robespierre répondit :

"Ceci. Elle a un chef. Elle va devenir épouvantable."

"Qui est ce chef, citoyen Robespierre ?"

"C'est un ci-devant marquis de Lanthenac, qui s'intitule prince breton."

Cimourdain fit un mouvement.

"Je le connais," dit-il.

"Eh bien, citoyen Cimourdain, cet homme-là est en Vendée."

"Depuis quand ?"

"Depuis trois semaines."

"Il faut le mettre hors la loi." ¹⁴

"C'est fait."

"Il faut mettre sa tête à prix."

"C'est fait."

"Il faut offrir, à qui le prendra, beaucoup d'argent."

"C'est fait."

"Pas en assignats."

"C'est fait."

"En or."

"C'est fait."

"Et il faut le guillotiner."

"Ce sera fait."

"Par qui ?"

"Par vous."

"Par moi ?"

"Oui, vous serez délégué du comité de salut public, avec pleins pouvoirs."

"J'accepte," dit Cimourdain.

Robespierre était rapide dans ses choix ; qualité d'homme d'état. Il prit dans le dossier qui était devant lui une feuille de papier blanc sur laquelle on lisait cet en tête ¹⁵ imprimé : "RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, UNE ET INDIVISIBLE. COMITÉ DE SALUT PUBLIC."

Cimourdain continua :

“Oui, j'accepte. Terrible contre terrible. Lantenac est féroce, je le serai. Guerre à mort avec cet homme. J'en délivrerai la république, s'il plaît à Dieu.”

“C'est bien dit, citoyen Cimourdain. Vous serez délégué près du commandant de la colonne expéditionnaire. Vous aurez affaire à un jeune homme. Vous aurez de l'ascendant sur lui, ayant le double de son âge. Il faut le diriger, mais le ménager. Il paraît qu'il a des talents militaires, tous les rapports sont unanimes là-dessus. Il fait partie d'un corps qu'on a détaché de l'armée du Rhin pour aller en Vendée. Il arrive de la frontière, où il a été admirable d'intelligence¹⁴ et de bravoure. Il mène supérieurement la colonne expéditionnaire. Depuis quinze jours, il tient en échec¹⁵ ce vieux marquis de Lantenac. Il le réprime et le chasse devant lui. Il finira par l'acculer¹⁷ à la mer et par l'y culbuter. Lantenac a la ruse d'un vieux général, et lui a l'audace d'un jeune capitaine. Ce jeune homme a déjà des ennemis et des envieux. L'adjudant-général Léchelle est jaloux de lui.”

“Ce jeune homme,” dit Cimourdain, “me semble avoir de grandes qualités.”

“Mais il a un défaut !”

L'interruption était de¹⁸ Marat.

“Lequel ?” demanda Cimourdain.

“La clémence,” dit Marat.

Et Marat poursuivit :

“C'est ferme au combat, et mou après. Ça donne dans¹⁹ l'indulgence, ça pardonne, ça fait grâce, ça sauve les femmes et les filles des aristocrates, ça relâche les prisonniers.”

“Grave faute,” murmura Cimourdain.

“Crime,” dit Marat.

“Quelquefois,” dit Danton.

“Souvent,” dit Robespierre.

“Presque toujours,” reprit Marat.

“Quand on a affaire aux²⁰ ennemis de la patrie, toujours,” dit Cimourdain.

“Comment s'appelle-t-il, ce commandant ?”

Robespierre répondit :

“C'est un ci-devant,²¹ un noble.”

Et il se mit à feuilleter le dossier.²²

“Voici le nom. Citoyen Cimourdain, le commandant sur qui vous aurez pleins pouvoirs est un ci-devant vicomte. Il s'appelle Gauvain.”

Cimourdain pâlit.

"Gauvain!" s'écria-t-il.

Marat vit la pâleur de Cimourdain,

"Le vicomte Gauvain!" répéta Cimourdain.

"Oui," dit Robespierre.

"Eh bien?" dit Marat, l'œil fixé sur Cimourdain.

Il y eut un temps d'arrêt. Marat reprit :

"Citoyen Cimourdain, aux ²³ conditions indiquées par vous-même, acceptez-vous la mission de commissaire délégué près le commandant Gauvain? Est-ce dit?"

"C'est dit," répondit Cimourdain.

Il était de plus en plus pâle.

Robespierre prit la plume qui était près de lui, écrivit de son écriture lente et correcte quatre lignes sur la feuille de papier portant en tête : "COMITÉ DE SALUT PUBLIC," signa, et passa la feuille et la plume à Danton; Danton signa, et Marat, qui ne quittait pas des yeux la face livide de Cimourdain, signa après Danton.

Robespierre, reprenant la feuille, la data, et la remit à Cimourdain, qui lut :

"AN II DE LA RÉPUBLIQUE.

"Plains pouvoirs sont donnés au citoyen Cimourdain, commissaire délégué du comité de salut public près le citoyen Gauvain, commandant la colonne expéditionnaire de l'armée des côtes.

"ROBESPIERRE.—DANTON.—MARAT."

Et au-dessous des signatures :

"28 juin 1793."

Robespierre reprit :

"Il n'y a pas un moment à perdre. Demain vous recevrez votre commission en règle, signée de tous les membres du comité de salut public. Vos pouvoirs sont illimités. Vous pouvez faire Gauvain général ou l'envoyer à l'échafaud. Vous aurez votre commission demain à trois heures. Quand partirez-vous?"

"A quatre heures," dit Cimourdain.

Et ils se séparèrent.

CHAPTER V.

LA VENDÉE.

IL y avait alors en Bretagne sept forêts horribles.

Les sept Forêts-Noires de Bretagne étaient la forêt de Fongères qui barre le passage entre Dol¹ et Avranches; la forêt de Princé qui a huit lieues de tour; la forêt de Paimpont, pleine de ravines et de ruisseaux, avec une retraite facile sur Concornet qui était un bourg royaliste; la forêt de Rennes² d'où l'on entendait le tocsin des paroisses républicaines, toujours nombreuses près des villes; la forêt de Machecoul qui avait Charette pour bête fauve; la forêt de la Garnache qui était aux La Trémouille, aux Gauvain et aux Rohan; la forêt de Brocéliande qui était aux fées.⁴

Un gentilhomme en Bretagne avait le titre de *seigneur des Sept-Forêts*. C'était le vicomte de Fontenay, prince breton.

Car le prince breton existait, distinct du prince français. Les Rohan étaient princes bretons.

L'histoire des forêts bretonnes, de 1792 à 1800, pourrait être faite à part, et elle se mêlerait à la vaste aventure de la Vendée comme une légende.

Cette Guerre des Ignorants, si stupide et si splendide, abominable et magnifique, a désolé et enorgueilli la France. La Vendée est une plaie qui est une gloire.

À de certaines heures la société humaine a ses énigmes, énigmes qui pour les sages se résolvent en lumière et pour les ignorants en obscurité, en violence et en barbarie. Le philosophe hésite à l'accuser. Il tient compte du trouble que produisent les problèmes.⁵ Les problèmes ne passent point⁶ sans jeter au-dessous d'eux une ombre comme les nuages.

Si l'on veut comprendre la Vendée, qu'on se figure cet antagonisme, d'un côté la révolution française, de l'autre le paysan breton. En face de ces événements incomparables, qu'on place ce sauvage grave et singulier, cet homme à l'œil clair et aux longs cheveux, vivant de lait et de châtaignes,

borné à son toit de chaume, à sa haie et à son fossé, distinguant chaque hameau du voisinage au son de la cloche, ne se servant de l'eau que pour boire, ayant sur le dos une veste de cuir avec des arabesques de soie, inculte et brodé, tatouant ses habits, comme ses ancêtres les Celtes avaient tatoué leurs visages, respectant son maître dans son bourreau, parlant une langue morte, piquant⁷ ses bœufs, aiguissant sa faux, sarclant son blé noir, pétrissant sa galette de sarrasin, vénérant sa charrue d'abord, sa grand'mère ensuite, croyant à la sainte Vierge et à la Dame blanche, dévot à l'autel et aussi à la haute pierre mystérieuse debout⁸ au milieu de la lande, laboureur dans la plaine, pêcheur sur la côte, braconnier dans le hallier, aimant ses rois, ses seigneurs, ses prêtres; pensif, immobile souvent des heures entières sur la grande grève déserte, sombre écouteur de la mer.

Et qu'on se demande si cet aveugle pouvait accepter cette clarté.

Le paysan a deux points d'appui :⁹ le champ qui le nourrit, le bois qui le cache.

Ce qu'étaient les forêts bretonnes, on se le figurerait difficilement; c'étaient des villes. Rien de plus sourd,¹⁰ de plus muet et de plus sauvage que ces inextricables enchevêtrements d'épines et de branchages; ces vastes broussailles étaient des gîtes d'immobilité et de silence; pas de solitude d'apparence plus morte et plus sépulcrale; si l'on eût pu, subitement et d'un seul coup pareil à l'éclair, couper les arbres, on eût brusquement vu dans cette ombre un fourmillement d'hommes.

Des puits ronds et étroits, masqués au dehors par des convercles de pierre et de branches, verticaux, puis horizontaux, s'élargissant sous terre en entonnoir,¹¹ et aboutissant à des chambres ténébreuses, voilà ce que Cambyse trouva en Égypte et ce que Westermann¹² trouva en Bretagne; là c'était dans le désert, ici c'était dans la forêt; dans les caves d'Égypte il y avait des morts, dans les caves de Bretagne il y avait des vivants. Une des plus sauvages clairières du bois de Misdon, toute perforée de galeries et de cellules où allait et venait un peuple mystérieux, s'appelait "la Grande ville." Une autre clairière, non moins déserte en dessus et non moins habitée en dessous, s'appelait "la Place royale."

Cette vie souterraine était immémoriale en Bretagne. De tout temps l'homme y avait été en fuite devant l'homme. De là les tanières de reptiles creusées sous les racines des arbres.

Cela datait des druides, et quelques-unes de ces cryptes étaient aussi anciennes que les dolmens. Les larves de la légende et les monstres de l'histoire, tout avait passé sur ce noir pays. Depuis deux mille ans, le despotisme sous toutes ses espèces, la conquête, la féodalité, le fanatisme, le fisco, traquait¹³ cette misérable Bretagne éperdue, sorte de battue inexorable qui ne cessait sous une forme que pour recommencer sous l'autre. Les hommes se terraient.¹⁴

L'épouvante, qui est une sorte de colère, était toute prête dans les âmes, et les tanières étaient toutes prêtes dans les bois, quand la république française éclata. La Bretagne se révolta, se trouvant opprimée par cette délivrance de force. Méprise habituelle aux esclaves.

Les tragiques forêts bretonnes reprirent leur vieux rôle et furent servantes et complices de cette rébellion, comme elles l'avaient été de toutes les autres.

Le sous-sol de telle forêt était une sorte de madrépore percé et traversé en tous sens par une voirie inconnue de sapes, de cellules et de galeries. Chacune de ces cellules aveugles abritait cinq ou six hommes. La difficulté était d'y respirer.

Ces belligérants souterrains étaient admirablement renseignés. Rien de plus rapide que leurs communications, rien de plus mystérieux. Ils avaient rompu tous les ponts, ils avaient démonté toutes les charrettes, et ils trouvaient moyen de tout se dire et de s'avertir de tout. Des relais d'émissaires étaient établis de forêt à forêt, de village à village, de ferme à ferme, de chaumière à chaumière, de buisson à buisson.

Tel paysan qui avait l'air stupide passait portant des dépêches dans son bâton, qui était creux.

Il semblait que ce quadrilatère fermé¹⁵ au sud par la ligne des Sables à Thouars, à l'est par la ligne de Thouars à Saumur et par la rivière de Thoué, au nord par la Loire et à l'ouest par l'Océan, eût un même appareil nerveux,¹⁶ et qu'un point de ce sol ne pût tressaillir sans que tout s'ébranlât. En un clin d'œil on était informé de Noirmoutier à Luçon, et le camp de la Loué savait ce que faisait le camp de la Croix-Morineau. On eût dit que les oiseaux s'en mêlaient.¹⁷ Hoche écrivait, 7 messidor, an III.¹⁸ *On croirait qu'ils ont des télégraphes.*

C'étaient des clans, comme en Écosse. Chaque paroisse avait son capitaine. Cette guerre, mon père l'a faite, et j'en puis parler.¹⁹

Beaucoup n'avaient que des piques. Les bonnes carabines de chasse abondaient. Pas de plus adroits tireurs que les braconniers du Bocage²⁰ et les contrebandiers du Loroux. C'étaient des combattants étranges, affreux et intrépides. Le décret de la levée²¹ de trois cent mille hommes avait fait sonner le tocsin dans six cents villages. Le pétilllement de l'incendie éclata sur tous les points à la fois.

La Vendée insurgée ne peut être évaluée à moins de cinq cent mille hommes, femmes et enfants. Un demi-million de combattants, c'est le chiffre donné par Tuffin de La Ronarie.²²

Il y a eu deux Vendées : la grande, qui faisait la guerre des forêts, la petite, qui faisait la guerre des buissons ; là est la nuance qui sépare Charette de Jean Chouan. La petite Vendée était naïve, la grande était corrompue ; la petite valait mieux. Charette fut fait marquis, lieutenant-général des armées du roi, et grand-croix de Saint-Louis ; Jean Chouan resta Jean Chouan.²³

Quant à ces chefs magnanimes, Bonchamps,²⁴ Lescure, La Rochejaquelein, ils se trompèrent. La grande armée catholique a été un effort insensé ; le désastre devait suivre.

La vraie Vendée, c'est la Vendée chez elle ; là elle est plus qu'invulnérable, elle est insaisissable. Le Vendéen chez lui est contrebandier, laboureur, soldat, pâtre, braconnier, franc-tireur, chevrier, sonneur de cloches, paysan, espion, assassin, sacristain, bête des bois.

La Rochejaquelein n'est qu'Achille, Jean Chouan est Protée.²⁵

La Bretagne est une vieille rebelle. Toutes les fois qu'elle s'était révoltée pendant deux mille ans, elle avait eu raison ; la dernière fois, elle a eu tort. C'était toujours la même guerre que la Bretagne faisait, la guerre de l'esprit local contre l'esprit central.

Ces antiques provinces étaient un étang ; courir répugnait à cette eau dormante ; le vent qui soufflait ne les vivifiait pas, il les irritait. Finistère, c'était là que finissait la France, que le champ donné à l'homme se terminait et que la marche des générations s'arrêtait. Halte ! criait l'océan à la terre et la barbarie à la civilisation. Toutes les fois que le centre, Paris, donne une impulsion, que cette impulsion vienne de la royauté ou de la république, qu'elle soit dans le sens du despotisme ou dans le sens de la liberté, c'est une nouveauté, et la Bretagne se hérise.²⁶ Laissez-nous tran-

quilles. Qu'est-ce qu'on nous veut? Le Marais²⁷ prend sa fourche, le Bocage prend sa carabine. Toutes nos tentatives, notre initiative en législation et en éducation, nos encyclopédies, nos philosophies, nos génies, nos gloires, viennent échouer devant le Houroux.²⁸

Surdité terrible.

L'insurrection vendéenne est un lugubre malentendu.

Echauffourée colossale, chicane de titans, rébellion démesurée, destinée à ne laisser à l'histoire qu'un mot, la Vendée, mot illustre et noir; se suicidant pour des absents, dévouée à l'égoïsme, passant son temps à faire à la lâcheté l'offre d'une immense bravoure; sans calcul, sans stratégie, sans tactique, sans plan, sans but, sans chef, sans responsabilité; montrant à quel point la volonté peut être l'impuissance; chevaleresque et sauvage; l'ignorance faisant à la vérité, à la justice, au droit, à la raison, à la délivrance, une longue résistance bête et superbe; l'épouvante de huit années, le ravage de quatorze départements, la dévastation des champs, l'écrasement des moissons, l'incendie des villages, la ruine des villes, le pillage des maisons, le massacre des femmes et des enfants, la torche dans les chaumes,²⁹ l'épée dans les cœurs; telle fut cette guerre, essai inconscient de parricide.

En somme, en démontrant la nécessité de trouer dans tous les sens la vieille ombre bretonne et de percer cette broussaille de toutes les flèches de la lumière à la fois, la Vendée a servi le progrès. Les catastrophes ont une sombre façon d'arranger les choses.

CHAPTER VI.

LES TROIS ENFANTS.

L'été de 1792 avait été très pluvieux ; l'été de 1793 fut très chaud. Par suite de la guerre civile, il n'y avait pour ainsi dire plus de chemins en Bretagne. On y voyageait pourtant, grâce à la beauté de l'été. La meilleure route est une terre sèche.¹

A la fin d'une sereine journée de juillet, une heure environ après le soleil couché, un homme à cheval, qui venait du côté d'Avranches, s'arrêta devant la petite auberge dite la Croix-Branchard, qui était à l'entrée de Pontorson,² et dont l'enseigne portait cette inscription qu'on y lisait encore il y a quelques années : "*Bon cidre à dépoteyer.*"³ Il avait fait chaud tout le jour, mais le vent commençait à souffler.

Ce voyageur était enveloppé d'un ample manteau qui couvrait la croupe de son cheval. Il portait un large chapeau avec cocarde tricolore, ce qui n'était point sans hardiesse⁴ dans ce pays de haies et de coups de fusil où une cocarde était une cible. Le manteau noué au cou s'écartait pour laisser les bras libres, et dessous on pouvait entrevoir une ceinture tricolore et deux pommeaux de pistolets sortant de la ceinture. Un sabre qui pendait dépassait le manteau.

Au bruit du cheval qui s'arrêtait, la porte de l'auberge s'ouvrit, et l'aubergiste parut, une lanterne à la main. C'était l'heure intermédiaire ;⁵ il faisait jour sur la route et nuit dans la maison.

L'hôte regarda la cocarde.

"Citoyen," dit-il, "vous arrêtez-vous ici ?"

"Non."

"Où donc allez-vous ?"

"A Dol."

"En ce cas, retournez à Avranches ou restez à Pontorson."

"Pourquoi ?"

"Parce qu'on se bat à Dol."

" Ah ! " dit le cavalier.

Et il reprit :

" Donnez l'avoine à mon cheval."

L'hôte apporta l'auge, y vida un sac d'avoine, et débrida le cheval qui se mit à souffler et à manger.

Le dialogue continua.

" Citoyen, est-ce un cheval de réquisition ? " *

" Non."

" Il est à vous ? "

" Oui. Je l'ai acheté et payé."

" D'où venez-vous ? "

" De Paris."

" Pas directement ? "

" Non."

" Je crois bien, les routes sont interceptées. Mais la poste marche encore."

" Jusqu'à Alençon. J'ai quitté la poste là."

" Ah ! il n'y aura bientôt plus de postes en France. Il n'y a plus de chevaux. Un cheval de trois cents francs se paye six cents francs, et les fourrages sont hors de prix. J'ai été maître de poste et me voilà gargotier. Sur treize cent treize maîtres de poste qu'il y avait, deux cents ont donné leur démission. Citoyen, vous avez voyagé d'après le nouveau tarif ? "

" Du premier mai. Oui."

" Vingt sous par poste dans la voiture, douze sous dans le cabriolet, cinq sous dans le fourgon. C'est à Alençon⁹ que vous avez acheté ce cheval ? "

" Oui."

" Vous avez marché aujourd'hui toute la journée ? "

" Depuis l'aube."

" Et hier ? "

" Et avant-hier."

" Je vois cela. Vous êtes venu par Domfront et Mortain."

" Et Avranches."

" Croyez-moi, reposez-vous, citoyen. Vous devez être fatigué, votre cheval l'est."

" Les chevaux ont droit à la fatigue, les hommes non."

Le regard de l'hôte se fixa de nouveau sur le voyageur. C'était une figure grave, calme et sévère, encadrée de cheveux gris.

L'hôtelier jeta un coup d'œil sur la route qui était déserte à perte de vue, et dit :

“ Et vous voyagez seul comme cela ? ”

“ J’ai une escorte. ”

“ Où ça ? ”

“ Mon sabre et mes pistolets. ”

L’aubergiste alla chercher un seau d’eau et fit boire le cheval, et, pendant que le cheval buvait, l’hôte considérait le voyageur.

Le cavalier reprit :

“ Vous dites qu’on se bat à Dol ? ”

“ Oui. Ça doit commencer dans ce moment-ci. ”

“ Qui est-ce qui se bat ? ”

“ Un ci-devant contre un ci-devant. ”¹⁰

“ Vous dites ? ”

“ Je dis qu’un ci-devant qui est pour la république se bat contre un ci-devant qui est pour le roi. ”

“ Mais il n’y a plus de roi. ”

“ Il y a le petit. ”¹¹ Et le curieux,¹² c’est que les deux ci-devant sont deux parents. ”

Le cavalier écoutait attentivement. L’aubergiste poursuivait :

“ L’un est jeune, l’autre est vieux. C’est le petit-neveu qui se bat contre le grand-oncle. L’oncle est royaliste, le neveu est patriote. L’oncle commande les blancs, le neveu commande les bleus. Ah ! ils ne se feront pas de quartier, allez. C’est une guerre à mort. ”

“ À mort ? ”

“ Oui, citoyen. Tenez, voulez-vous voir les politesses qu’ils se jettent à la tête ? Ceci est une affiche que le vieux trouve moyen de faire placarder partout, sur toutes les maisons et sur tous les arbres, et qu’il a fait coller jusque sur ma porte. ”

L’hôte approcha sa lanterne d’un carré de papier appliqué sur un des battants de sa porte, et, comme l’affiche était en très gros caractères, le cavalier, du haut de son cheval, put lire :

“ Le marquis de Lantenac a l’honneur d’informer son petit-neveu, monsieur le vicomte Gauvain, que, si monsieur le marquis a la bonne fortune de se saisir de sa personne, il fera bellement arquebuser¹³ monsieur le vicomte. ”

“ Et, ” poursuivit l’hôtelier, “ voici la réponse. ”

Il se retourna, et éclaira de sa lanterne une autre affiche placée en regard de la première sur l’autre battant de la porte. Le voyageur lut :

“Gauvain prévient Lantenac que s'il le prend il le fera fusiller.”

“Hier,” dit l'hôte, “le premier placard a été collé sur ma porte, et ce matin le second. La réplique ne s'est pas fait attendre.”¹⁴

Le voyageur, à demi-voix, et comme se parlant à lui-même, prononça ces quelques mots, que l'aubergiste entendit sans trop les comprendre :

“Oui, c'est plus que la guerre dans la patrie, c'est la guerre dans la famille. Il le faut, et c'est bien.”¹⁵ Les grands rajeunissements des peuples sont à ce prix.”

Et le voyageur portant la main à son chapeau, l'œil fixé sur la deuxième affiche, la salua.

L'hôte continua :

“Voyez-vous, citoyen, voici l'affaire. Dans les villes et dans les gros bourgs nous sommes pour la révolution, dans la campagne ils sont contre ; autant dire dans les villes on est français et dans les villages on est breton. C'est une guerre de bourgeois à paysans.”

Le cavalier continua :

“Et lequel des deux l'emporte ? ”

“Jusqu'à présent, le vicomte. Mais il a de la peine. Le vieux est rude. Ces gens-là, c'est la famille Gauvain, des nobles d'ici. C'est une famille à deux branches ; il y a la grande branche dont le chef s'appelle le marquis de Lantenac, et la petite branche dont le chef s'appelle le vicomte Gauvain. Aujourd'hui les deux branches se battent. Ce marquis de Lantenac est tout-puissant en Bretagne ; pour les paysans, c'est un prince. Le jour de son débarquement, il a eu tout de suite huit mille hommes ; en une semaine trois cents paroisses ont été soulevées. S'il avait pu prendre un coin de la côte, les Anglais débarquaient. Heureusement ce Gauvain s'est trouvé là, qui est son petit-neveu, drôle d'aventure. Il est commandant républicain, et il a rembarqué¹⁶ son grand-oncle. Et puis le bonheur a voulu¹⁷ que ce Lantenac, en arrivant et en massacrant une masse de prisonniers, ait fait fusiller deux femmes dont une avait trois enfants qui étaient adoptés par un bataillon de Paris. Alors cela a fait un bataillon terrible. Il s'appelle le bataillon du Bonnet-Rouge. Il n'en reste pas beaucoup de ces parisiens-là, mais ce sont de furieuses bayonnettes. Ils ont été incorporés dans la colonne du commandant Gauvain. Rien ne leur résiste. Ils veulent venger les femmes et ravoier les enfants. On ne

sait pas ce que le vieux en a fait, de ces petits. C'est ce qui enrage les grenadiers de Paris. Supposez que ces enfants n'y soient pas mêlés,¹⁸ cette guerre-là ne serait pas ce qu'elle est. Le vicomte est un bon et brave jeune homme. Mais le vieux est un effroyable marquis."

"Vous ne prenez rien, citoyen?"

"J'ai ma gourde et un morceau de pain. Mais combien de temps faut-il pour aller à Dol?"

"À une troupe qui a des charrois,¹⁹ au moins trois heures; mais ils y sont."²⁰

Le voyageur prêta l'oreille et dit :

"En effet, il me semble que j'entends le canon."

L'hôte écouta.

"Oui, citoyen. Et la fusillade. On déchire de la toile."²¹ Vous devriez passer la nuit ici. Il n'y a rien de bon à attraper par là."

"Je ne puis m'arrêter. Je dois continuer ma route."

"Vous avez tort, Je ne connais pas vos affaires, mais le risque est grand, et à moins qu'il ne s'agisse²² de ce que vous avez de plus cher au monde. . . ."

"C'est en effet de cela qu'il s'agit," répondit le cavalier.

"... De quelque chose comme votre fils. . . ."

"À peu près," dit le cavalier.

"Rebidez mon cheval. Combien vous dois-je?"

Et il paya.

L'hôte rangea l'auge et le seau le long de son mur, et revint vers le voyageur.

"Puisque vous êtes décidé à partir, écoutez mon conseil. Il est clair que vous allez à Saint-Malo. Eh bien, n'allez pas par Dol. Il y a deux chemins, le chemin par Dol, et le chemin le long de la mer. L'un n'est guère plus court que l'autre. Le chemin le long de la mer va par Saint-Georges de Brehaigne, Cherrueix, et Hirel-le-Vivier. Vous laissez Dol au sud et Cancale²³ au nord. Citoyen, au bout de la rue, vous allez trouver l'embranchement des deux routes; celle de Dol est à gauche, celle de Saint-Georges de Brehaigne est à droite. Écoutez-moi bien, si vous allez par Dol, vous tombez dans²⁴ le massacre. C'est pourquoi ne prenez pas à gauche, prenez à droite."

"Merci," dit le voyageur.

Et il piqua son cheval.

L'obscurité s'était faite, il s'enfonça dans la nuit.

L'aubergiste le perdit de vue.

Quand le voyageur fut au bout de la rue à l'embranchement des deux chemins, il entendit la voix de l'aubergiste qui lui criait de loin :

“ Prenez à droite ! ”

Il prit à gauche.

Dol, ville espagnole de France en Bretagne, ainsi la qualifient les cartulaires,⁴⁴ n'est pas une ville, c'est une rue. Grande vieille rue gothique, toute bordée à droite et à gauche de maisons à piliers, point alignées, qui font des caps et des coudes dans la rue, d'ailleurs très large. Le reste de la ville n'est qu'un réseau de ruelles se rattachant à cette grande rue diamétrale et y aboutissant ⁴⁵ comme des ruisseaux à une rivière. La ville, sans portes ni murailles, ouverte, dominée par le Mont-Dol, ne pourrait soutenir un siège ; mais la rue en peut soutenir un. Les promontoires de maisons, qu'on y voyait encore il y a cinquante ans, et les deux galeries sous piliers qui la bordent en faisaient un lieu de combat très solide et très résistant. Autant de maisons, autant de forteresses ; et il fallait enlever l'une après l'autre. La vieille halle était à peu près au milieu de la rue.

L'aubergiste de la Croix-Branchard avait dit vrai, une mêlée forcée emplissait Dol au moment où il parlait. Un duel nocturne entre les blancs arrivés le matin et les bleus survenus le soir avait brusquement éclaté dans la ville. Les forces étaient inégales, les blancs étaient six mille, les bleus étaient quinze cents, mais il y avait égalité d'acharnement. Chose remarquable, c'étaient les quinze cents qui avaient attaqué les six mille.

D'un côté une cohue, de l'autre une phalange ; et chacune des deux troupes ayant pour âme son chef, les royalistes un vieillard, les républicains un jeune homme. D'un côté Lantenac, de l'autre Gauvain.

Gauvain avait trente ans, une encolure d'hercule, l'œil sérieux d'un prophète et le rire d'un enfant. Il ne fumait pas, il ne buvait pas, il ne jurait pas. Il emportait à travers la guerre un nécessaire de toilette ; il avait grand soin de ses ongles, de ses dents, de ses cheveux qui étaient bruns et superbes ; et dans les haltes il secouait lui-même au vent son habit de capitaine qui était troué de balles et blanc de poussière. Toujours rué éperdument dans les mêlées,⁴⁶ il n'avait jamais été blessé. Sa voix très douce avait à propos⁴⁷ les éclats brusques du commandement. Il donnait l'exemple de coucher à terre, sous la bise, sous la pluie, dans la neige,

roulé dans son manteau, et sa tête charmante posée sur une pierre.²⁸ C'était une âme héroïque et innocente. Le sabre au poing le transfigurait. Il avait cet air efféminé qui dans la bataille est formidable.

Avec cela penseur et philosophe, un jeune sage; Alcibiade pour qui le voyait, Socrate pour qui l'entendait.

Dans cette immense improvisation²⁹ qui est la révolution française, ce jeune homme avait été tout de suite un chef de guerre.

Sa colonne, formée par lui, était, comme la légion romaine, une sorte de petite armée complète; elle se composait d'infanterie et de cavalerie; elle avait des éclaireurs, des pionniers, des sapeurs, des pontonniers; et, de même que la légion romaine avait des catapultes, elle avait des canons. Trois pièces attelées³⁰ faisaient la colonne forte en la laissant maniable.

Lantenac aussi était un chef de guerre, pire encore. Il était à la fois plus réfléchi et plus hardi. Les vrais vieux héros ont plus de froideur que les jeunes parce qu'ils sont loin de l'aurore, et plus d'audace parce qu'ils sont près de la mort. Qu'ont-ils à perdre? si peu de chose. De là les manœuvres téméraires, en même temps que savantes,³¹ de Lantenac. Mais en somme, et presque toujours, dans cet opiniâtre corps-à-corps du vieux et du jeune, Gauvain avait le dessus.³²

Lantenac était exaspéré contre Gauvain; d'abord parce que Gauvain le battait, ensuite parce que c'était son parent. Quelle idée a-t-il d'être jacobin?³³ ce Gauvain! ce polisson! son héritier, car le marquis n'avait pas d'enfants, un petit-neveu, presque un petit-fils! "*Ah!*" disait ce quasi grand-père. "*si je mets la main dessus, je le tue comme un chien!*"

Du reste, la république avait raison de s'inquiéter de ce marquis de Lantenac. À peine débarqué, il faisait trembler. Son nom avait couru dans l'insurrection vendéenne comme une trainée de poudre, et Lantenac était tout de suite devenu centre. Dans une révolte de cette nature où tous se jalourent et où chacun a son buisson ou son ravin, quelqu'un de haut³⁴ qui survient rallie les chefs épars égaux entre eux. Presque tous les capitaines des bois s'étaient joints à Lantenac, et, de près ou de loin, lui obéissaient.

Un seul l'avait quitté, c'était le premier qui s'était joint à lui, Gavard. Pourquoi? C'est que c'était un homme de confiance. Gavard avait eu tous les secrets et adopté tous les

plans de l'ancien système de guerre civile que Lantenac venait supplanter et remplacer. Gavard était allé rejoindre Bonchamp.

Lantenac, comme homme de guerre, était de l'école de Frédéric II; il entendait³⁵ combiner la grande guerre avec la petite. Il ne voulait ni d'une "masse confuse," comme la grosse armée catholique et royale, foule destinée à l'écrasement, ni d'un éparpillement dans les halliers et les taillis, bon pour harceler, impuissant pour terrasser. La guérilla ne conclut pas, ou conclut mal; on commence par attaquer une république et l'on finit par détrousser une diligence.³⁶ Lantenac ne comprenait cette guerre bretonne, ni toute en rase campagne comme La Rochejaquelein,³⁷ ni toute dans la forêt comme Jean Chouan; ni Vendée, ni Chouannerie; il voulait la vraie guerre; se servir du paysan, mais l'appuyer³⁸ sur le soldat. Il voulait des bandes pour la stratégie et des régiments pour la tactique. Il trouvait excellentes pour l'attaque, l'embuscade et la surprise, ces armées de village, tout de suite assemblées, tout de suite dispersées; mais il les sentait trop fluides;³⁹ elles étaient dans sa main comme de l'eau; il voulait dans cette guerre flottante et diffuse créer un point solide; il voulait ajouter à la sauvage armée des forêts une troupe régulière qui fût le pivot de manœuvre des paysans. Pensée profonde et affreuse; si elle eût réussi, la Vendée eût été inexpugnable.

Mais où trouver une troupe régulière? où trouver des soldats? où trouver des régiments? où trouver une armée toute faite? En Angleterre. De là l'idée fixe de Lantenac, faire débarquer les Anglais. C'est pourquoi, voyant Dol sans défense, il s'était jeté dessus, afin d'avoir par Dol le Mont-Dol, et par le Mont-Dol, la côte.

Le lieu était bien choisi. Le canon du Mont-Dol balayerait d'un côté le Fresnois, de l'autre Saint-Brelade, tiendrait à distance la croisière de Cancale et ferait toute la plage libre à une descente, du Raz-sur-Couesnon à Saint-Méloir-des-Ondes.

Pour faire réussir cette tentative décisive, Lantenac avait amené avec lui un peu plus de six mille hommes, ce qu'il avait de plus robuste dans les bandes dont il disposait, et toute son artillerie, dix couleuvrines⁴⁰ de seize, une batarde⁴¹ de huit et une pièce de régiment de quatre livres de balles. Il entendait établir une forte batterie sur le Mont-Dol, d'après ce principe que mille coups tirés avec dix canons font plus de besogne que quinze cents coups tirés avec cinq canons.

Le succès semblait certain. On était six mille hommes. On n'avait à craindre, vers Avranches, que Gauvain et ses quinze cents hommes, et vers Dinan que Léchelle. Léchelle, il est vrai, avait vingt-cinq mille hommes, mais il était à vingt lieues. Lantenac était donc rassuré, du côté de Léchelle, par la grande distance contre le grand nombre, et, du côté de Gauvain, par le petit nombre contre la petite distance. Ajoutons que Léchelle était imbécile, et que, plus tard, il fit écraser ses vingt-cinq mille hommes aux landes de la Croix-Bataille. échec qu'il paya de son suicide.

Lantenac avait donc une sécurité complète. Son entrée à Dol fut brusque et dure. Le marquis de Lantenac avait une rude renommée; on le savait sans miséricorde. Aucune résistance ne fut essayée. Les habitants terrifiés se barricadèrent dans leurs maisons. Les six mille Vendéens s'installèrent dans la ville avec la confusion campagnarde, presque en champ de foire, sans fourriers, sans logis marqués, bivouaquant au hasard, faisant la cuisine en plein vent, s'éparpillant dans les églises, quittant les fusils pour les rosaires. Lantenac alla en hâte avec quelques officiers d'artillerie reconnaître le Mont-Dol, laissant la lieutenance à Gouge-le-Bruant, qu'il avait nommé sergent de bataille et qui avait pour surnom *l'Imānus*.

Gouge-le-Bruant, homme plus guerrier que militaire, était plus propre à égorger un clan qu'à garder une ville. Pourtant il posa des grand'gardes.

Le soir venu, comme le marquis de Lantenac, après avoir reconnu l'emplacement de la batterie projetée, s'en retournait vers Dol, tout à coup, il entendit le canon. Il regarda. Une fumée rouge s'élevait de la grande rue. Il y avait surprise, irruption, assaut; on se battait dans la ville.

Bien que difficile à étonner, il fut stupéfait. Il ne s'attendait à rien de pareil. Qui cela pouvait-il être? Évidemment ce n'était pas Gauvain. On n'attaque pas à un contre quatre. Était-ce Léchelle? Mais alors quelle marche forcée! Léchelle était improbable, Gauvain impossible.

Lantenac poussa son cheval; chemin faisant il rencontra des habitants qui s'enfuyaient; il les questionna, ils étaient fous de peur. Ils criaient: "Les bleus! les bleus!" et quand il arriva, la situation était mauvaise.

Voici ce qui s'était passé.

En arrivant à Dol, les paysans, on vient de le voir,

s'étaient dispersés dans la ville, chacun faisant à sa guise, comme cela arrive quand "*on obéit d'amitié*,"⁴⁸ c'était le mot des Vendéens. Genre d'obéissance qui fait des héros, mais non des troupiers. Ils avaient garé⁴⁹ leur artillerie avec les bagages sous les voûtes de la vieille halle, et, las, buvant, mangeant, "*chapelettant*,"⁵⁰ ils s'étaient couchés pêle-mêle en travers de la grande rue, plutôt encombrée que gardée. Comme la nuit tombait, la plupart s'endormirent, la tête sur leurs sacs. C'était une douce nuit de juillet; les constellations resplendissaient dans le profond bleu noir du ciel. Tout ce bivouac, qui était plutôt une halte de caravane qu'un campement d'armée, se mit à sommeiller paisiblement. Tout à coup, à la lueur du crépuscule, ceux qui n'avaient pas encore fermé les yeux virent trois pièces de canon braquées à l'entrée de la grande rue.

C'était Gauvain. Il avait surpris les grand'gardes, il était dans la ville, et il tenait avec sa colonne la tête de la rue.

Un paysan se dressa, cria : "qui vive?"⁵¹ et lâcha son coup de fusil; un coup de canon répliqua. Puis une mousqueterie furieuse éclata. Toute la cohue assoupie se leva en sursaut. Rude secousse. S'endormir sous les étoiles et se réveiller sous la mitraille.

Le premier moment fut terrible. Rien de tragique comme le fourmillement d'une foule foudroyée.⁵² Ils se jetèrent sur leurs armes. On criait, on courait, beaucoup tombaient. Les gens, assaillis, ne savaient plus ce qu'ils faisaient et s'arquebusaient les uns les autres. Il y avait des gens ahuris qui sortaient des maisons, qui y rentraient, qui sortaient encore, et qui erraient dans la bagarre,⁵³ éperdus. Des familles s'appelaient. Combat lugubre, mêlé de femmes et d'enfants. Les balles sifflantes rayaient l'obscurité. La fusillade partait de tous les coins noirs. Tout était fumée et tumulte. L'enchevêtrement des fourgons et des charrois s'y ajoutait. Les chevaux ruaient. On marchait sur des blessés. On entendait à terre des hurlements. Horreur de ceux-ci, stupeur de ceux-là. Les soldats et les officiers se cherchaient.

Pourtant l'intrépide désordre des paysans finit par se mettre sur la défensive; ils se replièrent sous la halle, vaste redoute obscure, forêt de piliers de pierre. Là ils reprirent pied;⁵⁴ tout ce qui ressemblait à un bois leur donnait confiance. Ils criblaient de balles les bleus qui les canonnaient. Les paysans ripostaient par la mousqueterie à la mitraille.

C'étaient eux maintenant qui étaient abrités. Ils avaient entassé les haquets,⁵⁶ les tombereaux, les bagages, toutes les futailles de la vieille halle, et improvisé une haute barricade avec des claires-voies par où passaient leurs carabines. Par ces trous leur fusillade était meurtrière. Tout cela se fit vite. En un quart d'heure la halle eut⁵⁶ un front imprenable.

Ceci devenait grave pour Gauvain. Cette halle brusquement transformée en citadelle, c'était l'inattendu. Les paysans étaient là, massés et solides. Gauvain avait réussi la surprise et manqué la déroute.⁵⁷ Il avait mis pied à terre. Attentif, ayant son épée au poing sous ses bras croisés, debout dans la lueur d'une torche qui éclairait sa batterie, il regardait toute cette ombre.

Sa haute taille dans cette clarté le faisait visible⁵⁸ aux hommes de la barricade. Il était le point de mire, mais il n'y songeait pas.

Les volées de balles qu'envoyait la barricade s'abattaient autour de Gauvain, pensif.

Mais contre toutes ces carabines il avait du canon. Le boulet finit toujours par avoir raison. Qui a l'artillerie a la victoire.⁵⁹ Sa batterie, bien servie, lui assurait la supériorité.

Subitement, un éclair jaillit de la halle pleine de ténèbres, on entendit comme un coup de foudre, et un boulet vint trouer une maison au-dessus de la tête de Gauvain.

La barricade répondait au canon par le canon.

Que se passait-il? Il y avait du nouveau. L'artillerie maintenant n'était plus d'un seul côté.

Un second boulet suivit le premier et vint s'enfoncer dans le mur tout près de Gauvain. Un troisième boulet jeta à terre son chapeau.

Ces boulets étaient de gros calibre. C'était une pièce de seize qui tirait.

"On vous vise, commandant," crièrent les artilleurs.

Et ils éteignirent la torche. Gauvain, rêveur, ramassa son chapeau.

Quelqu'un en effet visait Gauvain, c'était Lantenac.

Le marquis venait d'arriver dans la barricade par le côté opposé.

L'Imânnus avait couru à lui.

"Monseigneur, nous sommes surpris."

"Par qui?"

"Je ne sais."

"La route de Dinan est-elle libre?"

“Je le crois.”

“Il faut commencer la retraite.”

“Elle commence. Beaucoup se sont déjà sauvés.”

“Il ne faut pas se sauver ; il faut se retirer.⁶⁰ Pourquoi ne vous servez-vous pas de l'artillerie ?”

“On a perdu la tête, et puis les officiers n'étaient pas là.”

“J'y vais.”

“Monseigneur, j'ai dirigé sur Fougères le plus que j'ai pu des bagages, les femmes, tout l'inutile. Que faut-il faire des trois petits prisonniers ?”

“Ah ! ces enfants ?”

“Oui.”

“Ils sont nos otages. Fais-les conduire à la Tourgue.”

Cela dit, le marquis alla à la barricade. Le chef venu, tout changea de face. La barricade était mal faite pour l'artillerie, il n'y avait place que pour deux canons ; le marquis mit en batterie deux pièces de seize, auxquelles on fit des embrasures. Comme il était penché sur un des canons, observant la batterie ennemie par l'embrasure, il aperçut Gauvain.

“C'est lui !” cria-t-il.

Alors il prit lui-même l'écouvillon et le fouloir,⁶¹ chargea la pièce, fixa le fronton de mire, et pointa.

Trois fois il ajusta Gauvain, et le manqua. Le troisième coup ne réussit qu'à le décoiffer.

“Maladroit !” murmura Lantenac. “Un peu plus bas, j'avais la tête.”

Brusquement la torche s'éteignit, et il n'eut plus devant lui que les ténèbres.

“Soit,” dit-il.

Et se tournant vers les canonniers paysans, il cria :

“A mitraille !”

Gauvain de son côté n'était pas moins sérieux. La situation s'aggravait. Une phase nouvelle du combat se dessinait.⁶² La barricade en était à le canonner. Qui sait si elle n'allait point passer de la défensive à l'offensive ? Il avait devant lui, en défilant les morts et les fuyards, au moins cinq mille combattants, et il ne lui restait à lui que douze cents hommes maniables. Que deviendraient les républicains si l'ennemi s'apercevait de leur petit nombre ? Les rôles seraient intervertis. On était assaillant, on serait assailli. Que⁶³ la barricade fît une sortie, tout pouvait être perdu.

Que faire ? Il ne fallait point songer à attaquer la barri-

cade de front; un coup de vive force était chimérique; douze cents hommes ne débusquent pas cinq mille hommes. Brusquer⁶⁴ était impossible, attendre était funeste. Il fallait en finir. Mais comment?

Gauvain était du pays, il connaissait la ville; il savait que la vieille halle, où les Vendéens s'étaient crénelés, était adossée à un dédale de ruelles étroites et tortueuses.

Il se tourna vers son lieutenant qui était ce vaillant capitaine Guéchamp, fameux plus tard pour avoir nettoyé la forêt de Concise où était né Jean Chouan.⁶⁵

"Guéchamp," dit-il, "je vous remets le commandement. Faites tout le feu que vous pourrez. Trouvez la barricade à coups de canon. Occupez-moi tous ces gars-là."

"C'est compris," dit Guéchamp.

"Massez toute la colonne, armes chargées, et tenez-la prête à l'attaque."

Il ajouta quelques mots à l'oreille de Guéchamp.

"C'est entendu," dit Guéchamp.

Gauvain reprit:

"Tous nos tambours sont-ils sur pied?"

"Oui."

"Nous en avons neuf. Gardez-en deux, donnez-m'en sept."

Les sept tambours vinrent en silence se ranger devant Gauvain.

Alors Gauvain cria:

"A moi le bataillon du Bonnet-Rouge!"

Douze hommes, dont un sergent, sortirent du gros de la troupe.

"Je demande tout le bataillon," dit Gauvain.

"Le voilà," répondit le sergent.

"Vous êtes douze!"

"Nous restons douze."

"C'est bien," dit Gauvain.

Ce sergent était le bon et rude troupier Radoub, qui avait adopté au nom du bataillon les trois enfants rencontrés dans le bois de la Saudraie.

Un demi-bataillon seulement, on s'en souvient, avait été exterminé à Herbe-en-Pail, et Radoub avait eu ce bon hasard de n'en point faire partie.

Un fourgon de fourrage était proche; Gauvain le montra du doigt au sergent.

"Sergent, faites faire à vos hommes des liens de paille, et

qu'on torde cette paille autour des fusils pour qu'on n'entende pas de bruit s'ils s'entre-choquent."

Une minute s'écoula, l'ordre fut exécuté, en silence et dans l'obscurité.

"C'est fait," dit le sergent.

"Soldats, ôtez vos souliers," reprit Gauvain.

"Nous n'en avons pas," dit le sergent.

Cela faisait, avec les sept tambours, dix-neuf hommes ; Gauvain était le vingtième.

Il cria :

"Sur une seule file. Suivez-moi. Les tambours derrière moi. Le bataillon ensuite. Sergent, vous commanderez le bataillon."

Il prit la tête de la colonne, et, pendant que la canonnade continuait des deux côtés, ces vingt hommes, glissant comme des ombres, s'enfoncèrent dans les ruelles désertes.

Ils marchèrent quelque temps de la sorte, serpentant le long des maisons. Tout semblait mort dans la ville ; les bourgeois s'étaient blottis dans les caves. Pas une porte qui ne fût barrée, pas un volet qui ne fût fermé. De lumière nulle part.

La grande rue faisait dans ce silence un fracas furieux ; le combat au canon continuait ; la batterie républicaine et la barricade royaliste se crachaient toute leur mitraille avec rage ?⁶⁶

Après vingt minutes de marche tortueuse, Gauvain, qui dans cette obscurité cheminait avec certitude, arriva à l'extrémité d'une ruelle d'où l'on rentrait dans la grande rue ; seulement on était de l'autre côté de la halle.

La position était tournée. De ce côté-ci il n'y avait pas de retranchement, ceci est l'éternelle imprudence des constructeurs de barricades, la halle était ouverte, et l'on pouvait entrer sous les piliers où étaient attelés quelques chariots de bagages prêts à partir. Gauvain et ses dix-neuf hommes avaient devant eux les cinq mille Vendéens, mais de dos et non de front.

Gauvain parla à voix basse au sergent ; on défit la paille nouée autour des fusils ; les douze grenadiers se postèrent en bataille derrière l'angle de la ruelle, et les sept tambours, la baguette haute, ⁶⁷ attendirent.

Les décharges d'artillerie étaient intermittentes. Tout à coup, dans un intervalle entre deux détonations, Gauvain leva son épée, et d'une voix qui, dans ce silence, sembla un éclat de claron, il cria :

“Deux cents hommes par la droite, deux cents hommes par la gauche, tout le reste sur le centre!”

Les douze coups de fusil partirent, et les sept tambours sonnèrent la charge.

Et Gauvain jeta le cri redoutable des bleus :

“A la bayonnette! Fonçons!”⁶⁸

L'effet fut inouï.

Toute cette masse paysanne se sentit prise à revers, et s'imagina avoir une nouvelle armée dans le dos. En même temps, entendant le tambour, la colonne qui tenait le haut de la grande rue et que commandait Guéchamp s'ébranla, battant la charge de son côté, et se jeta au pas de course sur la barricade; les paysans se virent entre deux feux; la panique est un grossissement,⁶⁹ dans la panique un coup de pistolet fait le bruit d'un coup de canon, toute clameur est fantôme, et l'aboïement d'un chien semble le rugissement d'un lion. Ajoutons que le paysan prend peur comme le chaume prend feu, et, aussi aisément qu'un feu de chaume devient incendie, une peur de paysan devient déroute. Ce fut une fuite inexprimable.

En quelques instants la halle fut vide, les gars terrifiés se désagrégèrent, rien à faire pour les officiers. L'Imānus tua inutilement deux ou trois fuyards, on n'entendait que ce cri : *Sauve qui peut!* et cette armée, à travers les rues de la ville comme à travers les trous d'un crible, se dispersa dans la campagne, avec une rapidité de nuée emportée par l'ouragan.

Les uns s'enfuirent vers Châteauneuf,⁷⁰ les autres vers Plerguer, les autres vers Antain.

Le marquis de Lantenac vit cette déroute. Il encloua de sa main les canons, puis il se retira, le dernier, lentement et froidement, et il dit : “Décidément les paysans ne tiennent pas.”⁷¹ Il nous faut les Anglais.”

La victoire était complète.

Gauvain se tourna vers les hommes du bataillon du Bonnet-Rouge, et leur dit :

“Vous êtes douze, mais vous en valez mille.”

Un mot⁷² du chef, c'était la croix d'honneur de ce temps-là.

Guéchamp, lancé par Gauvain hors de la ville, poursuivit les fuyards et en prit beaucoup.

On alluma des torches et l'on fouilla la ville.

Tout ce qui ne put s'évader se rendit. On illumina la grande rue avec des pots à feu. Elle était jonchée de morts et de blessés. La fin d'un combat s'arrache toujours,⁷³ quel-

ques groupes désespérés résistaient encore çà et là, on les cerna, et ils mirent bas les armes.

Gauvain avait remarqué dans le pêle-mêle effréné de la déroute un homme intrépide, espèce de faune agile et robuste, qui avait protégé la fuite des autres et ne s'était pas enfui. Ce paysan s'était magistralement servi de sa carabine, fusillant avec le canon, assommant avec la crosse, si bien qu'il l'avait cassée ; maintenant il avait un pistolet dans un poing et un sabre dans l'autre. On n'osait l'approcher. Tout à coup Gauvain le vit qui chancelait et qui s'adossait à un pilier de la grande rue. Cet homme venait d'être blessé. Mais il avait toujours aux poings son sabre et son pistolet. Gauvain mit son épée sous son bras et alla à lui.

"Rends-toi," dit-il.

L'homme le regarda fixement. Son sang coulait sous ses vêtements d'une blessure qu'il avait, et faisait une mare à ses pieds.

"Tu es mon prisonnier," reprit Gauvain.

L'homme resta muet.

"Comment t'appelles-tu ?"

L'homme dit :

"Je m'appelle Danse-à-l'Ombre."

"Tu es un vaillant," dit Gauvain.

Et il lui tendit la main.

L'homme répondit :

"Vive le roi !"

Et ramassant ce qui lui restait de force, levant les deux bras à la fois, il tira au cœur de Gauvain un coup de pistolet et lui asséna sur la tête un coup de sabre.

Il fit cela avec une promptitude de tigre ; mais quelqu'un fut plus prompt encore. Ce fut un homme à cheval¹⁴ qui venait d'arriver et qui était là depuis quelques instants, sans qu'on eût fait attention à lui. Cet homme, voyant le Vendéen lever le sabre et le pistolet, se jeta entre lui et Gauvain. Sans cet homme, Gauvain était mort. Le cheval reçut le coup de pistolet, l'homme reçut le coup de sabre, et tous deux tombèrent. Tout cela se fit le temps de¹⁵ jeter un cri.

Le Vendéen de son côté s'était affaissé sur le pavé.

Le coup de sabre avait frappé l'homme en plein visage ; il était à terre, évanoui. Le cheval était tué.

Gauvain s'approcha.

“ Qui est cet homme ? ” dit-il.

Il le considéra. Le sang de la balafre inondait le blessé et lui faisait un masque rouge. Il était impossible de distinguer sa figure. On lui voyait des cheveux gris.

“ Cet homme m’a sauvé la vie, ” poursuivit Gauvain.
“ Quelqu’un d’ici le connaît-il ? ”

“ Mon commandant, ” dit un soldat, “ cet homme est entré dans la ville tout à l’heure. Je l’ai vu arriver. Il venait par la route de Pontorson. ”

Le chirurgien-major de la colonne était accouru avec sa trousse. Le blessé était toujours sans connaissance. Le chirurgien l’examina et dit :

“ Une simple balafre. Ce n’est rien. Cela se recoud. Dans huit jours il sera sur pied. C’est un beau coup de sabre. ”

Le blessé avait un manteau, une ceinture tricolore, des pistolets, un sabre. On le coucha sur une civière. On le déshabilla. On apporta un seau d’eau fraîche, le chirurgien lava la plaie. Le visage commença à apparaître. Gauvain le regardait avec une attention profonde.

“ A-t-il des papiers sur lui ? ” demanda Gauvain.

Le chirurgien tâta la poche de côté et en tira un portefeuille, qu’il tendit à Gauvain.

Cependant le blessé, ranimé par l’eau froide, revenait à lui. Ses paupières remuaient vaguement.

Gauvain fouillait le portefeuille ; il y trouva une feuille de papier pliée en quatre, il la déplia, il lut :

“ Comité de salut public. Le citoyen Cimourdain. . . ”

Il jeta un cri :

“ Cimourdain ! ”

Ce cri fit ouvrir les yeux au blessé.

Gauvain était éperdu.

“ Cimourdain ! c’est vous ! ”

Cimourdain regardait Gauvain. Un ineffable éclair de joie illuminait sa face sanglante.

Gauvain tomba à genoux devant le blessé en criant :

“ Mon maître ! ”

“ Ton père, ” dit Cimourdain.

Ils ne s’étaient pas vus depuis beaucoup d’années, mais leurs cœurs ne s’étaient jamais quittés ; ils se reconnurent comme s’ils s’étaient séparés la veille.

On avait improvisé une ambulance à l’hôtel de ville de Dol. On porta Cimourdain sur un lit dans une petite

chambre contiguë à la grande salle commune aux blessés. Le chirurgien, qui avait recousu la balafre, mit fin aux épanchements entre ces deux hommes, et jugea qu'il fallait laisser dormir Cimourdain. Gauvain d'ailleurs était réclamé par ces mille soins qui sont les devoirs et les soucis de la victoire. Cimourdain resta seul ; mais il ne dormit pas ; il avait deux fièvres, la fièvre de sa blessure et la fièvre de sa joie.

Il ne dormit pas, et pourtant il ne lui semblait pas être éveillé. Était-ce possible ? son rêve était réalisé. Cimourdain était de ceux qui ne croient pas au quine,⁷⁶ et il l'avait. Il retrouvait Gauvain. Il l'avait quitté enfant, il le retrouvait homme ; il le retrouvait grand, redoutable, intrépide. Il le retrouvait triomphant, et triomphant pour le peuple. Gauvain était en Vendée le point d'appui de la révolution, et c'était lui, Cimourdain, qui avait fait⁷⁷ cette colonne à la république. Ce victorieux était son élève. Ce qu'il voyait rayonner à travers cette jeune figure réservée peut-être au panthéon républicain, c'était sa pensée, à lui Cimourdain ; son disciple, l'enfant de son esprit, était dès à présent un héros et serait avant peu une gloire ; il semblait à Cimourdain qu'il revoyait sa propre âme faite Génie. Il voulait de voir de ses yeux comment Gauvain faisait la guerre.

Tous les hasards de cette aventure, mêlés à l'insomnie de⁷⁸ sa blessure, emplissaient Cimourdain d'une sorte d'enivrement mystérieux. Une jeune destinée se levait, magnifique, et, ce qui ajoutait à sa joie profonde, il avait plein pouvoir sur cette destinée ; encore un succès comme celui qu'il venait de voir, et Cimourdain n'aurait qu'un mot à dire pour que la république confiât à Gauvain une armée. Rien n'éblouit comme l'étonnement de voir tout réussir. C'était le temps où chacun avait son rêve militaire. "Pourquoi pas Gauvain ?" se disait Cimourdain ; et il songeait. L'illimité était⁷⁹ devant lui ; il passait d'une hypothèse à l'autre ; tous les obstacles s'évanouissaient ; une fois qu'on a mis le pied sur cette échelle-là, on ne s'arrête plus, c'est la montée infinie, on part de l'homme et l'on arrive à l'étoile. Un grand général n'est qu'un chef d'armées ; un grand capitaine est en même temps un chef d'idées ; Cimourdain rêvait Gauvain grand capitaine. Il lui semblait, car la rêverie va vite, voir Gauvain sur l'Océan, chassant les Anglais ; sur le Rhin, châtiant les rois du Nord ; aux Pyrénées, repoussant l'Espagne ; aux Alpes, faisant signe à Rome de se lever. Il y avait en Cimourdain deux

hommes, un homme tendre et un homme sombre ; tous deux étaient contents ; car, l'inexorable étant son idéal, en même temps qu'il voyait Gauvain superbe, il le voyait terrible.

Au plus fort de cette rêverie qui était presque une extase, il entendit, par la porte entr'ouverte, qu'on parlait dans la grande salle de l'ambulance, voisine de sa chambre ; il reconnut la voix de Gauvain ; cette voix, malgré les années d'absence, avait toujours été dans son oreille, et la voix de l'enfant se retrouve dans la voix de l'homme. Il écouta. Il y avait un bruit de pas. Des soldats disaient :

" Mon commandant, cet homme-ci est celui qui a tiré sur vous. Pendant qu'on ne le voyait pas, il s'était traîné dans une cave. Nous l'avons trouvé. Le voilà."

Alors Cimourdain entendit ce dialogue entre Gauvain et l'homme :

" Tu es blessé ?"

" Je me porte assez bien pour être fusillé."

" Mettez cet homme dans un lit. Pansez-le, soignez-le, guérissez-le."

" Je veux mourir."

" Tu vivras. Tu as voulu me tuer au nom du roi ; je te fais grâce au nom de la république."

Une ombre passa sur le front de Cimourdain. Il eut comme un réveil en sursaut, et il murmura avec une sorte d'accablement sinistre :

" En effet, c'est un élément."

Une balafre se guérit vite ; mais il y avait quelque part quelqu'un de plus gravement blessé que Cimourdain. C'était la femme fusillée que le mendiant Tellmarch avait ramassée dans la grande mare de sang de la ferme d'Herbe-en-Pail.

Michelle Fléohard était plus en danger encore que Tellmarch ne l'avait cru ; mais, comme le poumon n'avait pas été touché, elle put guérir. Tellmarch était un " philosophe,"^{so} mot de paysans qui signifie un peu médecin, un peu chirurgien et un peu sorcier. Il soigna la blessée dans sa manière de bête sur son grabat de varech, avec ces choses mystérieuses qu'on appelle des " simples," et, grâce à lui, elle vécut.

La clavicule se ressouda, les trous de la poitrine et de l'épaule se fermèrent ; après quelques semaines, la blessée fut convalescente.

Un matin, elle put sortir de la hutte, appuyée sur Tellmarch ; elle alla s'asseoir sous les arbres au soleil. Tellmarch savait d'elle peu de chose, les plaies de poitrine exigent le

silence, et, pendant la quasi-agonie qui avait précédé sa guérison, elle avait à peine dit quelques paroles. Quand elle voulait parler, Tellmarch la faisait taire; mais elle avait une rêverie opiniâtre, et Tellmarch observait dans ses yeux une sombre allée et venue⁸¹ de pensées poignantes. Ce matin-là elle était forte, elle pouvait presque marcher seule; une cure, c'est une paternité, et Tellmarch la regardait, heureux. Ce bon vieux homme se mit à sourire. Il lui parla.

"Eh bien, nous sommes debout. Nous n'avons plus de plaie."

"Qu'au cœur," dit-elle.

Et elle reprit :

"Alors vous ne savez pas du tout où ils sont?"

"Qui ça?" demanda Tellmarch.

"Mes enfants."

Cet "alors" exprimait tout un monde de pensées; cela signifiait : "puisque vous ne m'en parlez pas, puisque depuis tant de jours vous êtes près de moi sans m'en ouvrir la bouche, puisque vous me faites taire chaque fois que je veux rompre le silence, puisque vous semblez craindre que je n'en parle, c'est que vous n'avez rien à m'en dire." Souvent dans la fièvre, dans l'égarément, dans le délire, elle avait appelé ses enfants, et elle avait bien vu, car le délire fait ses remarques,⁸² que le vieux homme ne lui répondait pas.

C'est qu'en effet Tellmarch ne savait que lui dire. Ce n'est pas aisé de parler à une mère de ses enfants perdus. Et puis, que savait-il? rien. Il savait qu'une mère avait été fusillée, que cette mère avait été trouvée à terre par lui, que lorsqu'il l'avait ramassée, c'était à peu près un cadavre, que ce cadavre avait trois enfants, et que le marquis de Lantenac, après avoir fait fusiller la mère, avait emmené les enfants. Toutes ses informations s'arrêtaient là. Qu'est-ce que ces enfants étaient devenus? Étaient-ils même encore vivants? Il savait, pour s'en être informé, qu'il y avait deux garçons et une petite fille. Rien de plus. Il se faisait sur ce groupe infortuné une foule de questions, mais il n'y pouvait répondre. Les gens du pays qu'il avait interrogés s'étaient bornés à hocher la tête.

Après ce mot, "*mes enfants*," Tellmarch avait cessé de sourire, et la mère s'était mise à penser. Que se passait-il dans cette âme? Elle était comme au fond d'un gouffre. Brusquement elle regarda Tellmarch, et cria de nouveau et presque avec un accent de colère :

“ Mes enfants ! ”

Tellmarch baissa la tête comme un coupable.

Il songeait à ce marquis de Lantenac qui certes ne pensait pas à lui, et qui, probablement, ne savait même plus qu’il existât.⁸³ Il s’en rendait compte, il se disait : “ Un seigneur, quand c’est dans le danger, ça vous connaît ; quand c’est dehors, ça ne vous connaît plus. ”

Et il se demandait : “ Mais alors pourquoi ai-je sauvé ce seigneur ? ”

Et il se répondait : “ Parce que c’est un homme. ”

Il fut là-dessus quelque temps pensif, et il reprit en lui-même :

“ En suis-je bien sûr ? ”

Et il se répéta son mot amer : “ Si j’avais su ! ”

Toute cette aventure l’accablait ; car dans ce qu’il avait fait il voyait une sorte d’énigme. Il méditait douloureusement. Une bonne action peut donc être une mauvaise action. Qui sauve le loup tue les brebis. Qui raccommode l’aile du vautour est responsable de sa griffe.

Il se sentait en effet coupable. La colère inconsciente de cette mère avait raison.

Pourtant, avoir sauvé cette mère le consolait d’avoir sauvé ce marquis.

Mais les enfants ?

La mère aussi songeait.

Son regard, au fond duquel était la nuit, se fixa de nouveau sur Tellmarch.

“ Ça ne peut pourtant pas se passer comme ça, ”⁸⁴ dit-elle.

“ Chut ! ” fit Tellmarch, et il mit le doigt sur sa bouche.

Elle poursuivit :

“ Vous avez eu tort de me sauver, et je vous en veux.⁸⁵ J’aimerais mieux être morte, parce que je suis sûre que je les verrais. Je saurais où ils sont. Ils ne me verraient pas, mais je serais près d’eux. ”

Il lui prit le bras et lui tâta le pouls.

“ Calmez-vous, vous vous redonnez la fièvre. ”

Elle lui demanda presque durement :

“ Quand pourrai-je m’en aller ? ”

“ Vous en aller ? ”

“ Oui. Marcher. ”

“ Jamais, si vous n’êtes pas raisonnable. Demain, si vous êtes sage. ”

“ Qu’appellez-vous être sage ? ”

“Avoir confiance en Dieu.”

“Dieu ! où m’a-t-il mis mes enfants ?”

Elle était comme égarée.

“Allons,” dit Tellmarch, “voilà que la fièvre vous reprend. Ne parlez plus.”

Elle le regarda, et se tut.

A partir de ce jour, elle ne parla plus.

Il chercha à l’occuper ; il lui apporta du fil, des aiguilles, un dé ; et en effet, ce qui fit plaisir au pauvre homme, elle se mit à coudre ; elle songeait, mais elle travaillait, signe de santé ; les forces lui revenaient peu à peu ; elle raccommoda son linge, ses vêtements, ses souliers ; mais sa prunelle restait vitreuse. Tout en cousant elle chantait à demi-voix des chansons obscures. Elle murmurait des noms, probablement des noms d’enfants, pas assez distinctement pour que Tellmarch les entendit. Elle s’interrompait et écoutait les oiseaux, comme s’ils avaient des nouvelles à lui donner. Elle regardait le temps qu’il faisait. Ses lèvres remuaient. Elle se parlait bas. Elle fit un sac, et elle le remplit de châtaignes. Un matin Tellmarch la vit qui se mettait en marche, l’œil fixé au hasard sur les profondeurs de la forêt.

“Où allez-vous ?” lui demanda-t-il.

Elle répondit :

“Je vais les chercher.”

Il n’essaya pas de la retenir.

Au bout de quelques semaines pleines de tous les va-et-vient⁶⁶ de la guerre civile, il n’était bruit dans le pays de Fougères que de deux hommes dont l’un était l’opposé de l’autre, et qui cependant faisaient la même œuvre, c’est-à-dire combattaient côte à côte le grand combat révolutionnaire.

Le sauvage duel vendéen continuait, mais la Vendée perdait du terrain. Dans l’Ille-et-Vilaine⁶⁷ en particulier, grâce au jeune commandant qui, à Dol, avait si à propos riposté à l’audace des six mille royalistes par l’audace des quinze cents patriotes, l’insurrection était, sinon éteinte, du moins très amoindrie et très circonscrite. Plusieurs coups heureux avaient suivi celui-là, et de ces succès multipliés était née une situation nouvelle.

Les choses avaient changé de face, mais une singulière complication était survenue.

Dans toute cette partie de la Vendée, la république avait le dessus, ceci était hors de doute ; mais quelle république ?

Dans le triomphe qui s'ébauchait, deux formes de la république étaient en présence, la république de la terreur et la république de la clémence, l'une voulant vaincre par la rigueur et l'autre par la douceur. Laquelle prévaudrait ? Ces deux formes, la forme conciliante et la forme implacable, étaient représentées par deux hommes ayant chacun son influence et son autorité, l'un commandant militaire, l'autre délégué civil ; lequel de ces deux hommes l'emporterait ? De ces deux hommes, l'un, le délégué, avait de redoutables points d'appui ; il était arrivé apportant la menaçante consigne de la commune de Paris aux bataillons de Santerre : *"Pas de grâce, pas de quartier !"* Il avait, pour tout soumettre à son autorité, le décret de la Convention portant "peine de mort contre quiconque mettrait en liberté et ferait évader un chef rebelle prisonnier," de pleins pouvoirs émanés du comité de salut public, et une injonction de lui obéir, à lui délégué, signée : ROBESPIERRE, DANTON, MARAT. L'autre, le soldat, n'avait pour lui que cette force, la pitié.

Il n'avait pour lui que son bras, qui battait les ennemis, et son cœur, qui leur faisait grâce. Vainqueur, il se croyait le droit d'épargner les vaincus.

De là un conflit latent, mais profond, entre ces deux hommes. Ils étaient tous les deux dans des nuages différents, tous les deux combattant la rébellion, et chacun ayant sa foudre à lui, l'un la victoire, l'autre la terreur.

Dans tout le Bocage⁸⁸ on ne parlait que d'eux ; et, ce qui ajoutait à l'anxiété des regards fixés sur eux de toutes parts, c'est que ces deux hommes, si absolument opposés, étaient en même temps étroitement unis. Ces deux antagonistes étaient deux amis. Jamais sympathie plus haute et plus profonde n'avait rapproché deux cœurs ; le farouche avait sauvé la vie au débonnaire, et il en avait la balafre au visage. Ces deux hommes incarnaient, l'un la mort, l'autre la vie ; l'un était le principe terrible, l'autre le principe pacifique, et ils s'aimaient. Problème étrange.

Ajoutons que celui des deux qu'on appelait "le féroce" était en même temps le plus fraternel des hommes ; il pansait les blessés, soignait les malades, passait ses jours et ses nuits dans les ambulances et les hôpitaux, s'attendrisait sur des enfants pieds nus, n'avait rien à lui, donnait tout aux pauvres. Quand on se bittait, il y allait ; il marchait à la tête des colonnes et au plus fort du combat, armé, car il avait à sa ceinture un sabre et deux pistolets, et désarmé, car jamais

on ne l'avait vu tirer son sabre et toucher à ses pistolets. Il affrontait les coups et n'en rendait pas.

L'un de ces hommes était Gauvain, l'autre était Cimourdain.

Un matin la bataille commença.

Cimourdain dit à Gauvain :

"Où en sommes-nous?"

Gauvain répondit :

"Vous le savez aussi bien que moi. J'ai dispersé les bandes de Lantenac. Il n'a plus avec lui que quelques hommes. Le voilà acculé à la forêt de l'ougères. Dans huit jours, il sera cerné."

"Et dans quinze jours?"

"Il sera pris."

"Et puis?"

"Vous avez lu mon affiche?"

"Oui. Eh bien?"

"Il sera fusillé."

"Encore de la clémence. Il faut qu'il soit guillotiné."

"Moi," dit Gauvain, "je suis pour la mort militaire."

"Et moi," répliqua Cimourdain, "pour la mort révolutionnaire."

Il regarda Gauvain en face et lui dit :

"Pourquoi as-tu fait mettre en liberté ces religieuses du couvent de Saint-Marc-le-Blanc?"

"Je ne fais pas la guerre aux femmes," répondit Gauvain.

"Ces femmes-là haïssent le peuple. Et pour la haine une femme vaut dix hommes. Pourquoi as-tu refusé d'envoyer au tribunal révolutionnaire ces vieux prêtres fanatiques pris à Louvigné?"

"Je ne fais pas la guerre aux vieillards."

"Pas de fausse pitié, Gauvain. Aie l'œil fixé sur la tour du Temple."⁸⁰

"La tour du Temple. J'en ferais sortir le dauphin. Je ne fais pas la guerre aux enfants."

L'œil de Cimourdain devint sévère.

"Mon maître, je ne suis pas un homme politique."

"Tâche de ne pas être un homme dangereux."

"Pourquoi, après ta victoire de Landéan, n'as-tu pas fait fusiller tes trois cents paysans prisonniers?"

"Parce que, Bonchamps⁸⁰ ayant fait grâce aux prisonniers républicains, j'ai voulu qu'il fût dit que la république faisait grâce aux prisonniers royalistes."

“ Mais alors, si tu prends Lantenac, tu lui feras grâce ? ”

“ Non. ”

“ Pourquoi ? Puisque tu as fait grâce aux trois cents paysans ? ”

“ Les paysans sont des ignorants ; Lantenac sait ce qu'il fait. ”

“ Mais Lantenac est ton parent. ”

“ La France est la grande parente. ”

“ Lantenac est un vieillard. ”

“ Lantenac est un étranger. Lantenac n'a pas d'âge. Lantenac appelle les Anglais. Lantenac, c'est l'invasion. Lantenac est l'ennemi de la patrie. Le duel entre lui et moi ne peut finir que par sa mort ou par la mienne. ”

“ Gauvain, souviens-toi de cette parole. ”

“ Elle est dite. ”

Il y eut un silence, et tous deux se regardèrent.

Et Gauvain reprit :

“ Ce sera une date sanglante que cette année 93 où nous sommes. ”

“ Prends garde ! ” s'écria Cimourdain. “ Les devoirs terribles existent. N'accuse pas qui n'est point accusable. Depuis quand la maladie est-elle la faute du médecin ? Oui, ce qui caractérise cette année énorme, c'est d'être sans pitié. Pourquoi ? parce qu'elle est la grande année révolutionnaire. Cette année où nous sommes incarné la révolution. La révolution a un ennemi, le vieux monde, et elle est sans pitié pour lui, de même que le chirurgien a un ennemi, la gangrène, et est sans pitié pour elle. ”

En entendant parler ces deux hommes, on eût cru entendre le dialogue de l'épée et de la hache.

Cependant la mère cherchait ses petits.

Elle allait devant elle. Comment vivait-elle ? Impossible de le dire. Elle ne le savait pas elle-même. Elle marcha des jours et des nuits ; elle mendia, elle mangea de l'herbe, elle coucha à terre, elle dormit en plein air, dans les broussailles, sous les étoiles, quelquefois sous la pluie et la bise.

Elle rôdait de village en village, de métairie en métairie, s'informant. Elle s'arrêtait aux seuils. Sa robe était en haillons. Quelquefois on l'accueillait, quelquefois on la chassait. Quand elle ne pouvait entrer dans les maisons, elle allait dans les bois.

Elle ne connaissait pas le pays, elle ignorait tout, excepté Siscoignard et la paroisse d'Azé, elle n'avait point d'itiné-

raire, elle revenait sur ses pas, recommençait une route déjà parcourue, faisait du chemin inutile. Elle suivait tantôt le pavé, tantôt l'ornière d'une charrette, tantôt les sentiers dans les taillis. A cette vie au hasard, elle avait usé ses misérables vêtements. Elle avait marché d'abord avec ses souliers, puis avec ses pieds nus, puis avec ses pieds sanglants.

Elle allait à travers la guerre, à travers les coups de fusil, sans rien entendre, sans rien voir, sans rien éviter, cherchant ses enfants. Tout étant en révolte, il n'y avait plus de gendarmes, plus de maires, plus d'autorités. Elle n'avait affaire qu'aux passants.

Elle leur parlait. Elle demandait :

"Avez-vous vu quelque part trois petits enfants?"

Les passants levaient la tête.

"Deux garçons et une fille," disait-elle.

Elle continuait :

"René-Jean, Gros-Alain, Georgette? Vous n'avez pas vu ça?"

Elle poursuivait :

"L'ainé a quatre ans et demi, la petite a vingt mois."

Elle ajoutait :

"Savez-vous où ils sont? on me les a pris."

On la regardait et c'était tout.

Voyant qu'on ne la comprenait pas, elle disait :

"C'est qu'ils sont à moi. Voilà pourquoi."

Les gens passaient leur chemin. Alors elle s'arrêtait et ne disait plus rien.

Un jour pourtant un paysan l'écouta. Le bonhomme se mit à réfléchir.

"Attendez donc," dit-il. "Trois enfants?"

"Oui."

"Deux garçons?..."

"Et une fille."

"C'est ça que vous cherchez?"

"Oui."

"J'ai ouï parler d'un seigneur qui avait pris trois petits enfants et qui les avait avec lui."

"Où est cet homme?" cria-t-elle. "Où sont-ils?"

Le paysan répondit :

"Allez à la Tourgue."

"Est-ce que c'est là que je trouverai mes enfants?"

"Peut-être bien que oui."

"Vous dites?..."

“ La Tourgue.”

“ Qu'est-ce que c'est que la Tourgue ? ”

“ C'est un endroit.”

“ Est-ce un village ? un château ? une métairie ? ”

“ Je n'y suis jamais allé.”

“ Est-ce loin ? ”

“ Ce n'est pas près.”

“ De quel côté ? ”

“ Du côté de Fougères.”

“ Par où y va-t-on ? ”

“ Vous êtes à Vantortes,” dit le paysan, “ vous laisserez Ernée à gauche et Coxelles à droite, vous passerez par Lorchamp et vous traverserez le Leroux.”

Et le paysan leva sa main vers l'occident.

“ Toujours droit devant vous en allant du côté où le soleil se couche.”

Avant que le paysan eût baissé son bras, elle était en marche.

Le paysan lui cria :

“ Mais prenez garde. On se bat par là.”

Elle ne se retourna point pour lui répondre, et continua d'aller en avant.

CHAPTER VII.

LA TOURGUE.

Le voyageur qui, il y a quarante ans, entré dans la forêt de Fougères du côté de Laignelet, en ressortait du côté de Parigné, faisait, sur la lisière de cette profonde futaie, une rencontre sinistre. En débouchant du hallier, il avait brusquement devant lui la Tourgue.

C'était la tradition du pays qu'aux étages supérieurs de cette tour il y avait des portes secrètes faites, comme les portes des tombeaux des rois de Juda, d'une grosse pierre tournant sur pivot, s'ouvrant, puis se refermant, et s'effaçant dans la muraille; mode architecturale rapportée des croisades avec l'ogive. Quand ces portes étaient closes, il était impossible de les retrouver, tant elles étaient bien mêlées aux autres pierres du mur. On voit encore aujourd'hui de ces portes-là dans les mystérieuses cités de l'Anti-Liban, échappées au tremblement des¹ douze villes sous Tibère.

La brèche par où l'on entrait dans la ruine était une trouée de mine.² Cette tour avait évidemment soutenu, à diverses époques, de vrais sièges en règle; elle était criblée de mitrailles; et ces mitrailles n'étaient pas toutes du même temps; chaque projectile a sa façon de marquer un rempart, et tous avaient laissé à ce donjon leur balafre, depuis les boulets de pierre du quatorzième siècle jusqu'aux boulets de fer du dix-huitième.

La brèche donnait entrée dans ce qui avait dû être le rez-de-chaussée. Vis-à-vis de la brèche, dans le mur de la tour, s'ouvrait le guichet d'une crypte taillée dans le roc et se prolongeant dans les fondations de la tour jusque sous la salle du rez-de-chaussée.

Cette crypte était l'oubliette. Tout donjon avait la sienne. Cette crypte, comme beaucoup de caves pénales des mêmes

époques, avait deux étages. Le premier étage, où l'on pénétrait par le guichet, était une chambre voûtée assez vaste, de plain-pied avec la salle du rez-de-chaussée.

Au-dessous de cette chambre il y en avait une autre. C'était l'oubliette véritable. On n'y entrait point par une porte, on y pénétrait par un trou. Le patient, nu, était descendu, au moyen d'une corde sous les aisselles, dans la chambre d'en bas par un soupirail pratiqué au milieu du dallage de la chambre d'en haut. S'il s'obstinait à vivre, on lui jetait sa nourriture par ce trou.

La Tourgue, qui il y a quarante ans était une ruine et qui aujourd'hui est une ombre, était en 1793 une forteresse. C'était la vieille bastille des Gauvain, gardant à l'occident l'entrée de la forêt de Fougères, forêt qui, elle-même, est à peine un bois maintenant.

On avait construit cette citadelle sur un de ces gros blocs de schiste qui abondent entre Mayenne et Dinan, et qui sont partout épars parmi les halliers et les bruyères, comme si les titans s'étaient jeté là des pavés à la tête.

La tour était toute la forteresse ; sous la tour le rocher, au pied du rocher un de ces cours d'eau que le mois de janvier change en torrents et que le mois de juin met à sec.

Simplifiée à ce point, cette forteresse était, au moyen âge, à peu près imprenable.

Dans ce mois d'août de l'année 1793 la Tourgue était assiégée.

Un soir, pendant le lever des étoiles, dans le calme d'un crépuscule caniculaire, pas une feuille ne remuant dans la forêt, pas une herbe ne frissonnant dans la plaine, à travers le silence de la nuit tombante, un son de trompe se fit entendre. Ce son de trompe venait du haut de la tour.

A ce son de trompe répondit un son de clairon qui venait d'en bas.

Au haut de la tour il y avait un homme armé ; en bas, dans l'ombre, il y avait un camp.

On distinguait confusément dans l'obscurité autour de la Tour-Gauvain un fourmillement de formes noires. Ce fourmillement était un bivouac. Quelques feux commençaient à s'y allumer sous les arbres de la forêt et parmi les bruyères du plateau, et piquaient çà et là de points lumineux les ténèbres, comme si la terre voulait s'étoiler en même temps que le ciel. Sombres étoiles que celles de la guerre ! Le bivouac du côté du plateau se prolongeait jusqu'aux plaines

et du côté de la forêt s'enfonçait dans le hallier. La Tourgue était bloquée.

L'étendue du bivouac des assiégeants indiquait une troupe nombreuse.

Le camp serrait la forteresse étroitement, et venait du côté de la tour jusqu'au rocher et du côté du pont jusqu'au ravin.

Il y eut un deuxième bruit de trompe que suivit un deuxième coup de clairon.

Le clairon ayant répondu au deuxième appel, l'homme qui était au haut de la tour parla, et l'on entendit ceci :

"Hommes qui êtes au bas de cette tour, écoutez.

"Nous avons en nos mains trois prisonniers, qui sont trois enfants. Ces enfants ont été adoptés par un de vos bataillons, et ils sont à vous. Nous vous offrons de vous rendre ces trois enfants.

"À une condition.

"C'est que nous aurons la sortie libre.

"Si vous refusez, écoutez bien, vous ne pouvez attaquer que de deux façons, par la brèche, du côté de la forêt, ou par le pont, du côté du plateau. Le bâtiment sur le pont a trois étages ; dans l'étage d'en bas, moi l'Imânus, moi qui vous parle, j'ai fait mettre six tonnes de goudron et cent fascines de bruyères sèches ; dans l'étage d'en haut, il y a de la paille ; dans l'étage du milieu, il y a des livres et des papiers ; la porte de fer qui communique du pont avec la tour est fermée, et monseigneur en a la clef sur lui ; moi, j'ai fait sous la porte un trou, et par ce trou passe une mèche soufrée dont un bout est dans une des tonnes de goudron et l'autre bout à la portée de ma main, dans l'intérieur de la tour ; j'y mettrai le feu quand bon me semblera. Si vous refusez de nous laisser sortir, les trois enfants seront placés dans le deuxième étage du pont, entre l'étage où aboutit la mèche soufrée et où est le goudron et l'étage où est la paille, et la porte de fer sera refermée sur eux. Si vous attaquez par le pont, ce sera vous qui incendierez le bâtiment ; si vous attaquez par la brèche, ce sera nous ; si vous attaquez à la fois par la brèche et par le pont, le feu sera mis à la fois par vous et par nous ; et, dans tous les cas, les trois enfants périront.

"À présent, acceptez ou refusez.

"Si vous acceptez, nous sortons.

"Si vous refusez, les enfants meurent.

"J'ai dit."

L'homme qui parlait du haut de la tour se tut.

Une voix d'en bas cria :

“ Nous refusons.”

Cette voix était brève et sévère. Une autre voix moins dure, ferme pourtant, ajouta :

“ Nous vous donnons vingt-quatre heures pour vous rendre à discrétion.”

Il y eut un silence, et la même voix continua :

“ Demain, à pareille heure, si vous n'êtes pas rendus, nous donnons l'assaut.”

Et la première voix reprit :

“ Et alors pas de quartier.”

La voix implacable en effet était la voix de Cimourdain ; la voix plus jeune et moins absolue était celle de Gauvain.

La Tourgue assiégée avait un répit.

Grâce à l'intervention de Gauvain, on vient de le voir, une sorte de trêve de vingt-quatre heures avait été convenue.

Le point faible de la forteresse était le pont ; mais dans la bibliothèque, qui était sur le pont, il y avait les archives de la famille ; si l'assaut était donné là, l'incendie du pont était inévitable ; il semblait à Gauvain que brûler les archives, c'était attaquer ses pères. La Tourgue était le manoir de famille des Gauvain ; c'est de cette tour que mouvaient tous leurs fiefs de Bretagne, de même que tous les fiefs de France mouvaient de la tour du Louvre ; les souvenirs domestiques des Gauvain étaient là ; lui-même, il y était né ; les fatalités tortueuses de la vie l'amenaient à attaquer, homme, cette muraille vénérable qui l'avait protégé enfant. Serait-il impie envers cette demeure jusqu'à la mettre en cendres ? Peut-être son propre berceau, à lui Gauvain, était-il dans quelque coin du grenier de la bibliothèque. Gauvain, en présence de l'antique maison de famille, se sentait ému. C'est pourquoi il avait épargné le pont. Il s'était borné à rendre toute sortie ou toute évasion impossible par cette issue et à tenir le pont en respect par une batterie, et il avait choisi pour l'attaque le côté opposé. De là, la mine et la sape au pied de la tour.

Cimourdain l'avait laissé faire ; il se le reprochait, car son âpreté fronçait le sourcil devant toutes ces vieilleries gothiques, et il ne voulait pas plus l'indulgence pour les édifices que pour les hommes. Ménager un château, c'était un commencement de clémence. Or la clémence était le côté faible de Gauvain ; Cimourdain, on le sait, le surveillait

et l'arrêtait sur cette pente, à ses yeux funeste. Pourtant lui-même, et en ne se l'avouant qu'avec une sorte de colère, il n'avait pas revu la Tourgue sans un secret tressaillement ; il se sentait attendri devant cette salle studieuse où étaient les premiers livres qu'il eût fait lire à Gauvain ; il avait, lui, Cimourdain, habité les combles^s du châtelet du pont ; c'est dans la bibliothèque qu'il tenait entre ses genoux le petit Gauvain épelant l'alphabet ; c'est entre ces vieux quatre murs-là qu'il avait vu son élève bien-aimé, le fils de son âme, grandir comme homme et croître comme esprit. Cette bibliothèque, ce châtelet, ces murs pleins de ses bénédictions sur l'enfant, allait-il les foudroyer et les brûler ? Il leur faisait grâce. Non sans remords.

Il avait laissé Gauvain entamer le siège sur le point opposé. La Tourgue avait son côté sauvage, la tour, et son côté civilisé, la bibliothèque. Cimourdain avait permis à Gauvain de ne battre en brèche que le côté sauvage.

Du reste, attaquée par un Gauvain, défendue par un Gauvain, cette vieille demeure revenait, en pleine révolution française, à ses habitudes féodales. Les guerres entre parents sont toute l'histoire du moyen âge ; les Étéocles et les Polynices sont gothiques aussi bien que grecs, et Hamlet fait dans Elsenour ce qu'Oreste a fait dans Argos.

Toute la nuit se passa de part et d'autre en préparatifs.

Sitôt le sombre pourparler qu'on vient d'entendre terminé, le premier soin de Gauvain fut d'appeler son lieutenant.

Guéchamp, qu'il faut un peu connaître, était un homme, honnête, intrépide, médiocre, meilleur soldat que chef, rigoureusement intelligent jusqu'au point où c'est le devoir de ne plus comprendre, jamais attendri, inaccessible à la corruption, quelle qu'elle fût, aussi bien à la vénalité qui corrompt la conscience qu'à la pitié qui corrompt la justice.

Du reste, homme sûr ; rigide dans le commandement, exact dans l'obéissance.

Gauvain adressa vivement la parole à Guéchamp.

“Guéchamp, une échelle.”

“Mon commandant, nous n'en avons pas.”

“Il faut en avoir une.”

“Pour escalade ?”

“Non. Pour sauvetage.”

Guéchamp réfléchit et répondit :

“Je comprends. Mais pour ce que vous voulez, il la faut très haute.”

“D’au moins trois étages.”

“Oui, mon commandant, c’est à peu près la hauteur.”

“Et il faut dépasser cette hauteur, car il faut être sûr de réussir.”

“Sans doute.”

“Comment se fait-il que vous n’avez pas d’échelle ?”

“Mon commandant, vous n’avez pas jugé à propos d’assiéger la Tourgue par le plateau, vous vous êtes contenté de la bloquer de ce côté-là ; vous avez voulu attaquer, non par le pont, mais par la tour. On ne s’est plus occupé que de la mine, et l’on a renoncé à l’escalade. C’est pourquoi nous n’avons pas d’échelles.”

“Faites-en faire une sur-le-champ.”

“Une échelle de trois étages ne s’improvise pas.”

“Faites ajouter bout à bout plusieurs échelles courtes.”

“Il faut en avoir.”

“Trouvez-en.”

“On n’en trouvera pas. Partout les paysans détruisent les échelles, de même qu’ils démontent les charrettes et qu’ils coupent les ponts.”

“Ils veulent que nous ne puissions ni traîner un charroi, ni passer une rivière, ni escalader un mur.”

“Il me faut une échelle, pourtant.”

“J’y songe, mon commandant, il y a à Javené, près de Fougères, une grande charpenterie. On peut en avoir une là.”

“Il n’y a pas une minute à perdre.”

“Quand voulez-vous avoir l’échelle ?”

“Demain, à pareille heure, au plus tard.”

“Je vais envoyer à Javené un exprès à franc-étrier.” Il portera l’ordre de réquisition. Il y a à Javené un poste de cavalerie qui fournira l’escorte. L’échelle pourra être ici demain avant le coucher du soleil.”

“C’est bien, cela suffira,” dit Gauvain, “faites vite. Allez.”

Dix minutes après, Guéchamp revint et dit à Gauvain :

“Mon commandant, l’exprès est parti pour Javené.”

Gauvain monta sur le plateau et demeura longtemps l’œil fixé sur le pont-châtelet qui était en travers du ravin.

Il prit toutes ses mesures pour qu’aucune fuite ne fût possible ; il compléta l’étroit blocus de la Tourgue ; il resserra les mailles de ses bataillons de façon que rien ne pût passer au travers. Gauvain et Cimourdain se partagèrent l’in-

vestissement de la forteresse; Gauvain se réserva le côté de la forêt et donna à Cimourdain le côté du plateau. Il fut convenu que, tandis que Gauvain, secondé par Guéchamp, conduirait l'assaut par la sape, Cimourdain, toutes les mèches de la batterie haute allumées, observerait le pont et le ravin.

Pendant qu'au dehors tout s'app préparait pour l'attaque, au dedans tout s'app préparait pour la résistance.

Le marquis dirigeait tout. Inspirateur, ordonnateur, guide et maître, âme terrible.

Lantenac était de cette race d'hommes de guerre du dix-huitième siècle qui, à quatre-vingts ans, sauvaient des villes. Il ressemblait à ce comte d'Alberg⁹ qui, presque centenaire, chassa de Riga le roi de Pologne.

"Courage, amis!" disait le marquis; "au commencement de ce siècle, en 1713, à Bender, Charles XII, enfermé dans une maison, à tenu tête, avec trois cents Suédois, à vingt mille Turcs."

On barricada les deux étages d'en bas, on fortifia les chambres, on crénela les alcôves, on contrebuta les portes avec des solives enfoncées à coups de maillet, qui faisaient comme des arcs-boutants; seulement on dut laisser libre l'escalier en spirale qui communiquait à tous les étages, car il fallait pouvoir y circuler, et l'entraver pour l'assiégeant, c'eût été l'entraver pour l'assiégé. La défense des places a toujours ainsi un côté faible.

Le marquis, infatigable, robuste comme un jeune homme, soulevant des poutres, portant des pierres, donnait l'exemple, mettait la main à la besogne,¹⁰ commandait, aidait, fraternisait, riait avec ce clan féroce, toujours le seigneur pourtant, haut, familier, élégant, farouche.

Il ne fallait pas lui répliquer. Il disait: "*Si une moitié de vous se révoltait, je la ferais fusiller par l'autre, et je défendrais la place avec le reste.*" Ces choses-là font qu'on adore un chef.

Pendant que le marquis s'occupait de la brèche et de la tour, l'Imâus s'occupait du pont. Dès le commencement du siège, l'échelle de sauvetage, suspendue transversalement en dehors et au-dessous des fenêtres du deuxième étage, avait été retirée par ordre du marquis, et placée par l'Imâus dans la salle de la bibliothèque. C'est peut-être à cette échelle-là que Gauvain voulait suppléer. Les fenêtres du premier étage entre-sol, dit salle des gardes, étaient défendues par une triple armature de barreaux de fer scellés dans la pierre, et l'on ne pouvait ni entrer ni sortir par là.

Il n'y avait point de barreaux aux fenêtres de la bibliothèque, mais elles étaient très hautes.

L'Imânus se fit accompagner de trois hommes, comme lui capables de tout et résolus à tout. Il prit une lanterne sourde, ouvrit la porte de fer, et visita minutieusement les trois étages du châtelet du pont.

L'Imânus examina l'étage d'en haut, regorgeant de foin et de paille, et l'étage d'en bas, dans lequel il fit apporter quelques pots à feu, qu'il ajouta aux tonnes de goudron ; il fit mettre le tas de fascines de bruyères en contact avec les tonnes de goudron, et il s'assura du bon état de la mèche soufrée dont une extrémité était dans le pont et l'autre dans la tour. Il répandit sur le plancher, sous les tonnes et sous les fascines, une mare de goudron où il immergea le bout de la mèche soufrée ; puis il fit placer dans la salle de la bibliothèque, entre le rez-de-chaussée où était le goudron et le grenier où était la paille, les trois berceaux où étaient René-Jean, Gros-Alain et Georgette, plongés dans un profond sommeil. On apporta les berceaux très doucement pour ne point réveiller les petits.

C'étaient de simples petites crèches de campagne, sortes de corbeilles d'osier très basses qu'on pose à terre, ce qui permet à l'enfant de sortir du berceau seul et sans aide. Près de chaque berceau, l'Imânus fit placer une écuelle de soupe avec une cuiller de bois. L'échelle de sauvetage décrochée de ses crampons avait été déposée sur le plancher, contre le mur ; l'Imânus fit ranger les trois berceaux bout à bout le long de l'autre mur en regard de l'échelle. Puis, pensant que les courants d'air pouvaient être utiles, il ouvrit toutes grandes les six fenêtres de la bibliothèque. C'était une nuit d'été, bleue et tiède.

Il envoya ouvrir les fenêtres de l'étage inférieur et de l'étage supérieur. Il avait remarqué, sur la façade orientale de l'édifice, un grand vieux lierre desséché, couleur d'amadou, qui couvrait tout un côté du pont du haut en bas et encadrait les fenêtres des trois étages. Il pensa que ce lierre ne nuirait pas. Puis il referma la lourde porte de fer à double tour, considéra attentivement la serrure énorme et terrible, et examina, avec un signe de tête satisfait, la mèche soufrée qui passait par le trou pratiqué par lui, et était désormais la seule communication entre la tour et le pont. Cette mèche partait de la chambre ronde, passait sous la porte de fer, entraînait sous la voussure,¹¹ descendait l'escalier du rez-de-

chaussée du pont, serpentait sur les degrés en spirale, rampait sur le plancher du couloir entre-sol, et allait aboutir à la mare de goudron sur le tas de fascines sèches. L'Imânus avait calculé qu'il fallait environ un quart d'heure pour que cette mèche, allumée dans l'intérieur de la tour, mit le feu à la mare de goudron sous la bibliothèque. Tous ces arrangements pris, et toutes ces inspections faites, il rapporta la clef de la porte de fer au marquis de Lantenac, qui la mit dans sa poche.

Il importait de surveiller tous les mouvements des assiégés. L'Imânus alla se poster en vedette, sa trompe de bouvier à la ceinture, dans la guérite¹² de la plate-forme, au haut de la tour. Tout en observant, un œil sur la forêt, un œil sur le plateau, il avait près de lui, dans l'embrasure de la lucarne de la guérite, une poire à poudre, un sac de toile plein de balles de calibre, et de vieux journaux qu'il déchirait, et il faisait des cartouches.

Quand le soleil parut, il éclaira dans la forêt huit bataillons, le sabre au côté, la giberne au dos, la bayonnette au fusil prêts à l'assaut ; sur le plateau, une batterie de canons, avec caissons, gargousses et boîtes à mitraille ; dans la forteresse, dix-neuf hommes chargeant des tromblons, des mousquets, des pistolets et des espingoles ; et dans les trois berceaux trois enfants endormis.

Les enfants se réveillèrent.

Ce fut d'abord la petite,

Un réveil d'enfants, c'est une ouverture de fleurs ; il semble qu'un parfum sorte de ces fraîches âmes.

Georgette, celle de vingt mois, la dernière née des trois, souleva sa petite tête, se dressa sur son séant, regarda ses pieds, et se mit à jaser.

Un rayon du matin était sur son berceau ; il eût été difficile de dire quel était le plus rose, du pied de Georgette ou de l'aurore.

Les deux autres dormaient encore ; c'est plus lourd, les hommes. Georgette, gaie et calme, jasait.

René-Jean était brun, Gros-Alain était châtain, Georgette était blonde. Ces nuances des cheveux, d'accord dans l'enfance, avec l'âge, peuvent changer plus tard.

Tous trois étaient en haillons ; les vêtements que leur avait donnés le bataillon du Bonnet-Rouge s'en étaient allés en loques ; ce qu'ils avaient sur eux n'était même pas une chemise ; les deux garçons étaient presque nus, Georgette

était affublée d'une guenille qui avait été une jupe et qui n'était plus guère qu'une brassière. Qui avait soin de ces enfants? on n'eût pu le dire. Pas de mère. Ces sauvages paysans combattants,¹³ qui les entraînaient avec eux de forêt en forêt, leur donnaient leur part de soupe. Voilà tout. Les petits s'en tiraient comme ils pouvaient.¹⁴ Ils avaient tout le monde pour maître et personne pour père. Mais les haillons des enfants, c'est plein de lumière. Ils étaient charmants.

Georgette jasait.

Ce qu'un oiseau chante, un enfant le jase. C'est le même hymne. Hymne indistinct, balbutié, profond. L'enfant a de plus que l'oiseau la sombre destinée humaine devant lui. De là la tristesse des hommes qui écoutent, mêlée à la joie du petit qui chante. Le cantique le plus sublime qu'on puisse entendre sur la terre, c'est le bégaiement de l'âme humaine sur les lèvres de l'enfance.

Le murmure de l'enfant, c'est plus et moins que la parole; ce ne sont pas des notes, et c'est un chant; ce ne sont pas des syllabes, et c'est un langage; ce murmure a eu son commencement dans le ciel et n'aura pas sa fin sur la terre; il est d'avant la naissance, et il continue; c'est une suite. Ce bégaiement se compose de ce que l'enfant disait quand il était ange et de ce qu'il dira quand il sera homme; le berceau a un Hier de même que la tombe a un Demain; ce demain et cet hier amalgament dans ce gazouillement obscur leur double inconnu;¹⁵ et rien ne prouve Dieu, l'éternité, la responsabilité, la dualité du destin, comme cette ombre formidable dans cette âme rose.

Ce que balbutiait Georgette ne l'attristait pas, car tout son doux visage était un sourire. Sa bouche souriait, ses yeux souriaient, les fossettes de ses joues souriaient. Il se dégageait de ce sourire une mystérieuse acceptation du matin. L'âme a foi dans le rayon. Le ciel était bleu, il faisait chaud, il fai-ait beau. La frêle créature, sans rien savoir, sans rien connaître, sans rien comprendre, mollement noyée dans la rêverie qui ne pense pas, se sentait en sûreté dans cette nature, dans ces arbres honnêtes, dans cette verdure sincère, dans cette campagne pure et paisible, dans ces bruits de nids, de sources, de mouches, de feuilles, au-dessus desquels resplendissait l'immense innocence du soleil.

Après Georgette, René-Jean, l'aîné, le grand, qui avait quatre ans passés, se réveilla. Il se leva debout, enjamba

virilement son berceau, aperçut son écuelle, trouva cela tout simple, s'assit par terre et commença à manger sa soupe.

La jaserie de Georgette n'avait pas éveillé Gros-Alain, mais au bruit de la cuiller dans l'écuelle il se retourna en sursaut, et ouvrit les yeux. Gros-Alain était celui de trois ans. Il vit son écuelle, il n'avait que le bras à étendre, il la prit, et, sans sortir de son lit, son écuelle sur ses genoux, sa cuiller au poing, il fit comme René-Jean, il se mit à manger.

Georgette ne les entendait pas, et les ondulations de sa voix semblaient moduler le berceement d'un rêve. Ses yeux grands ouverts regardaient en haut, et étaient divins; quel que soit le plafond ou la voûte qu'un enfant a au-dessus de sa tête, ce qui se reflète dans ses yeux, c'est le ciel.

Quand René-Jean eut fini, il gratta avec la cuiller le fond de l'écuelle, soupira, et dit avec dignité: "J'ai mangé ma soupe."

Ceci tira Georgette de sa rêverie.

"Poupoupe," dit-elle.

Et voyant que René-Jean avait mangé et que Gros-Alain mangeait, elle prit l'écuelle de soupe qui était à côté d'elle, et mangea, non sans porter sa cuiller beaucoup plus souvent à son oreille qu'à sa bouche.

De temps en temps elle renonçait à la civilisation et mangeait avec ses doigts.

Gros-Alain, après avoir, comme son frère, gratté le fond de l'écuelle, était allé le rejoindre et courait derrière lui.

Tout à coup on entendit au dehors, en bas, du côté de la forêt, un bruit de clairon, sorte de fanfare hautaine et sévère. A ce bruit de clairon répondit du haut de la tour un son de trompe.

Cette fois, c'était le clairon qui appelait et la trompe qui donnait la réplique.

Il y eut un deuxième coup de clairon que suivit un deuxième son de trompe.

Puis, de la lisière de la forêt, s'éleva une voix lointaine, mais précise, qui cria distinctement ceci:

"Brigands! sommation.¹⁶ Si vous n'êtes pas rendus à discrétion au coucher du soleil, nous attaquons."

Une voix, qui ressemblait à un grondement, répondit, de la plate-forme de la tour:

"Attaquez."

La voix d'en bas reprit :

“ Un coup de canon sera tiré, comme dernier avertissement, une demi-heure avant l'assaut.”

Et la voix d'en haut répéta :

“ Attaquez.”

Le bruit cessa. . . .

Cependant le soir venait, la chaleur augmentait, la sieste était dans l'air, les yeux de Georgette devenaient vagues, René-Jean alla à son berceau, en tira le sac de paille qui lui tenait lieu de matelas, le traîna jusqu'à la fenêtre, s'allongea dessus et dit : “ Couchons-nous.”

Gros-Alain mit sa tête sur René-Jean, Georgette mit sa tête sur Gros-Alain, et les trois s'endormirent.

Les souffles tièdes entraient par les fenêtres ouvertes ; des parfums de fleurs sauvages, envolés des ravins et des collines, erraient mêlés aux haleines du soir ; l'espace était calme et miséricordieux, tout rayonnait, tout s'apaisait, tout aimait tout ; le soleil donnait à la création cette caresse, la lumière ; on percevait¹⁷ par tous les pores l'harmonie qui se dégage de la douceur colossale des choses ; il y avait de la maternité dans l'infini ; il semblait que l'on sentit¹⁸ quelqu'un d'invisible prendre ces mystérieuses précautions qui dans le redoutable conflit des êtres protègent les chétifs contre les forts ; en même temps, c'était beau ; la splendeur égalait la mansuétude. Le paysage, ineffablement assoupi, avait cette moire magnifique que font sur les prairies et sur les rivières les déplacements de l'ombre et de la clarté ; les fumées montaient vers les nuages, comme des rêveries vers des visions ; des vols d'oiseaux tourbillonnaient au-dessus de la Tourgue ; les hirondelles regardaient par les croisées, et avaient l'air de venir voir si les enfants dormaient bien. Ils étaient gracieusement groupés l'un sur l'autre, immobiles, demi-nus, dans des poses d'amours ; ils étaient adorables et purs, à eux trois ils n'avaient pas neuf ans, ils faisaient des songes de paradis qui se reflétaient sur leurs bouches en vagues sourires. Dieu leur parlait peut-être à l'oreille, ils étaient ceux que toutes les langues humaines appellent les faibles et les bénis, ils étaient les innocents vénérables ; tout faisait silence comme si le souffle de leurs douces poitrines était l'affaire de l'univers et était écouté de la création entière, les feuilles ne bruissaient pas, les herbes ne frissonnaient pas ; il semblait que le vaste monde étoilé retint sa respiration pour ne point troubler ces trois humbles dormeurs

angéliques, et rien n'était sublime comme l'immense respect de la nature autour de cette petitesse.

Le soleil allait se coucher et touchait presque à l'horizon. Tout à coup, dans cette paix profonde, éclata un éclair qui sortit de la forêt, puis un bruit farouche. On venait de tirer un coup de canon. Les échos s'emparèrent de ce bruit et en firent un fracas. Le grondement prolongé de colline en colline fut monstrueux. Il réveilla Georgette.

Elle souleva un peu sa tête, dressa son petit doigt, écouta, et dit :

“ Poum ! ”

Le bruit cessa, et tout rentra dans le silence, Georgette remit sa tête sur Gros-Alain, et se rendormit.

CHAPTER VIII.

LA MÈRE.

Ce soir-là, la mère, qu'on a vue cheminant presque au hasard, avait marché toute la journée. C'était, du reste, son histoire de tous les jours ; aller devant elle et ne jamais s'arrêter. Car ses sommeils d'accablement¹ dans le premier coin venu n'étaient pas plus du repos que ce qu'elle mangeait çà et là, comme les oiseaux picorent, n'était de la nourriture. Elle mangeait et dormait juste autant qu'il fallait pour ne pas tomber morte.

C'était dans une grange abandonnée qu'elle avait passé la nuit précédente ; les guerres civiles font de ces masures-là ; elle avait trouvé dans un champ désert quatre murs, une porte ouverte, un peu de paille sous un reste de toit, et elle s'était couchée sur cette paille et sous ce toit, sentant à travers la paille le glissement des rats et voyant à travers le toit le lever des astres. Elle avait dormi quelques heures ; puis s'était réveillée au milieu de la nuit, et remise en route afin de faire le plus de chemin possible avant la grande chaleur du jour. Pour qui voyage à pied l'été, minuit est plus élément que midi.

Elle suivait de son mieux l'itinéraire sommaire que lui avait indiqué le paysan de Vantortes ; elle allait le plus possible au couchant.² Qui eût été près d'elle l'eût entendue dire sans cesse à demi-voix : "La Tourgue." Avec les noms de ses trois enfants, elle ne savait plus guère que ce mot-là.

Sa première rencontre, ce jour-là, avait été un village sur la route ; l'aube paraissait à peine ; tout était encore baigné du sombre de la nuit ; pourtant quelques portes étaient déjà entre-bâillées dans la grande rue du village, et des têtes curieuses sortaient des fenêtres. Les habitants avaient l'agitation d'une ruche inquiétée.³ Cela tenait à un bruit de roues et de ferrailles qu'on avait entendu.

Sur la place, devant l'église, un groupe ahuri, les yeux en l'air, regardait quelque chose descendre par la route vers le village du haut d'une colline. C'était un chariot à quatre roues traîné par cinq chevaux attelés de chaînes. Sur le chariot on distinguait un entassement qui ressemblait à un monceau de longues solives au milieu desquelles il y avait on ne sait quoi d'informe ;⁴ c'était recouvert d'une grande bâche, qui avait l'air d'un linceul. Dix hommes à cheval marchaient en avant du chariot et dix autres en arrière. Ces hommes avaient des chapeaux à trois cornes et l'on voyait se dresser au-dessus de leurs épaules des pointes qui paraissaient être des sabres nus. Tout ce cortège, avançant lentement, se découpait en vive noirceur⁵ sur l'horizon. Le chariot semblait noir, l'attelage semblait noir, les cavaliers semblaient noirs. Le matin blémissait derrière.

Cela entra dans le village et se dirigea vers la place.

Il s'était fait un peu de jour pendant la descente de ce chariot, et l'on put voir distinctement ce cortège qui paraissait une marche d'ombres, car il n'en sortait pas une parole.

Les cavaliers étaient des gendarmes. Ils avaient en effet le sabre nu. La bâche était noire.

La misérable mère errante entra de son côté dans le village et s'approcha de l'attroupement des paysans au moment où arrivaient sur la place cette voiture et ces gendarmes. Dans l'attroupement, des voix chuchotaient des questions et des réponses.

"Qu'est-ce que c'est que ça?"

"C'est la guillotine qui passe."

"D'où vient-elle?"

"De Fougères."

"Où va-t-elle?"

"Je ne sais pas. On dit qu'elle va à un château du côté de Parigné."

"À Parigné!"

"Qu'elle aille où elle voudra, pourvu qu'elle ne s'arrête pas ici!"

Cette grande charrette avec son chargement voilé d'une sorte de suaire, cet attelage, ces gendarmes, le bruit de ces chaînes, le silence de ces hommes, l'heure crépusculaire, tout cet ensemble était spectral.

Ce groupe traversa la place et sortit du village ; le village était dans un fond entre une montée et une descente ; au bout d'un quart d'heure, les paysans, restés là comme pétri-

fiés, virent reparaitre la lugubre procession au sommet de la colline qui était à l'occident. Les ornières cahotaient les grosses roues, les chaînes de l'attelage grelottaient au vent du matin, les sabres brillaient; le soleil se levait. La route tourna, tout disparut.

C'était le moment même où Georgette, dans la salle de la bibliothèque, se réveillait à côté de ses frères encore endormis, et disait bonjour à ses pieds roses.

La mère avait regardé cette chose obscure passer, mais n'avait pas compris ni cherché à comprendre. ayant devant les yeux une autre vision, ses enfants perdus dans les ténèbres.

Elle sortit du village, elle aussi, peu après le cortège qui venait de défilé, et suivit la même route, à quelque distance en arrière de la deuxième escouade de gendarmes. Subitement le mot "guillotine" lui revint; "guillotine," pensa-t-elle; cette sauvage, Michelle Fléchar, ne savait pas ce que c'était; mais l'instinct avertit; elle eut, sans pouvoir dire pourquoi, un frémissement, il lui sembla horrible de marcher derrière cela, et elle prit à gauche, quitta la route, et s'engagea sous des arbres qui étaient la forêt de Fougères.

Après avoir rôdé quelque temps, elle aperçut un clocher et des toits, c'était un des villages de la lisière du bois, elle y alla. Elle avait faim.

Ce village était un de ceux où les républicains avaient établi des postes militaires.

Elle pénétra jusqu'à la place de la mairie.

Dans ce village-là aussi il y avait émoi et anxiété. Un rassemblement se pressait devant un perron de quelques marches qui était l'entrée de la mairie. Sur ce perron on apercevait un homme escorté de soldats qui tenait à la main un grand placard déployé. Cet homme avait à sa droite un tambour et à sa gauche un afficheur portant un pot à colle et un pinceau.

Sur le balcon au-dessus de la porte le maire était debout, ayant son écharpe tricolore mêlée à ses habits de paysan.

L'homme au placard était un crieur public.

Il avait son baudrier de tournée auquel était suspendue une petite sacoche, ce qui indiquait qu'il allait de village en village, et qu'il avait quelque chose à crier dans tout le pays.

Au moment où Michelle Fléchar approcha, il venait de déployer le placard, et il en commençait la lecture. Il dit d'une voix haute:

“ République française une et indivisible.”

Le tambour fit un roulement. Il y eut dans le rassemblement une sorte d'ondulation. Quelques-uns ôtèrent leurs bonnets; d'autres renfoncèrent leurs chapeaux. Dans ce temps-là et dans ce pays-là, on pouvait presque reconnaître l'opinion à la coiffure; les chapeaux étaient royalistes, les bonnets étaient républicains. Les murmures de voix confuses cessèrent, on écouta, le crieur lut :

“ . . . En vertu des ordres à nous donnés et des pouvoirs à nous délégués par le comité de salut public . . . ”

Il y eut un deuxième roulement de tambour. Le crieur poursuivait :

“ . . . Et en exécution du décret de la Convention nationale qui met hors la loi les rebelles pris les armes à la main, et qui frappe de la peine capitale quiconque leur donnera asile ou les fera évader . . . ”

Un paysan demanda bas à son voisin :

“ Qu'est-ce que c'est que ça, la peine capitale ? ”

Le voisin répondit :

“ Je ne sais pas. ”

Le crieur agita le placard :

“ . . . Vu l'article 17 de la loi du 30 avril qui donne tout pouvoir aux délégués et aux subdélégués contre les rebelles.

“ Sont mis hors la loi . . . ”

Il fit une pause et reprit :

“ . . . Les individus désignés sous les noms et surnoms qui suivent . . . ”

Tout l'attroupement, prêta l'oreille.

La voix du crieur devint tonnante. Il dit :

“ . . . Lantenac, brigand. ”

“ C'est monseigneur, ” murmura un paysan.

Et l'on entendit dans la foule ce chuchotement : “ C'est monseigneur. ”

Le crieur reprit :

“ . . . Lantenac, ci-devant marquis, brigand. L'Imânus, brigand, ” etc.

“ . . . Défense est faite, en exécution de l'ordre ci-dessus, de porter aide et secours aux dix-neuf rebelles susnommés qui sont à cette heure investis et cernés dans la Tourgue. ”

“ Hein ? ” dit une voix.

C'était une voix de femme. C'était la voix de la mère.

Michelle Fléchard était mêlée à la foule. Elle n'avait rien

écouté, mais ce qu'on n'écoute pas, on l'entend. Elle avait entendu ce mot, la Tourgue. Elle dressait la tête.

"Hein?" répéta-t-elle, "la Tourgue?"

On la regarda. Elle avait l'air égaré. Elle était en haillons. Des voix murmurèrent: "Ça a l'air d'une brigande."

Une paysanne qui portait des galettes de sarrasin dans un panier s'approcha et lui dit tout bas:

"Taisez-vous."

Michelle Fléchard considéra cette femme avec stupeur. De nouveau elle ne comprenait plus. Ce nom, la Tourgue, avait passé comme un éclair, et la nuit se refaisait. Est-ce qu'elle n'avait pas le droit de s'informer? Qu'est-ce qu'on avait donc à l'la regarder ainsi?

Cependant le tambour avait battu un dernier ban, l'afficheur avait collé l'affiche, le maire était rentré dans la mairie, le crieur était parti pour quelque autre village, et l'attroupement se dispersait.

Un groupe était resté devant l'affiche. Michelle Fléchard alla à ce groupe.

On commentait les noms des hommes mis hors la loi.

"Qu'est-ce que c'est donc que ce Lantenac?" demanda un bourgeois.

Un bourgeois répondit:

"C'est un ci-devant."

Et un autre reprit:

"C'est un de ceux qui fusillent les femmes."

Michelle Fléchard entendit, et dit:

"C'est vrai."

On se retourna.

Et elle ajouta:

"Puisqu'on m'a fusillée."

Le mot était singulier; il fit l'effet d'une vivante qui se dit morte. On se mit à l'examiner, un peu de travers.

Elle était inquiétante à voir, en effet; tressaillant de tout, effarée, frissonnante, ayant une anxiété fauve, et, si effrayée, qu'elle était effrayante. Il y a dans le désespoir de la femme on ne sait quoi de faible qui est terrible." On croit voir un être suspendu à l'extrémité du sort. Mais les paysans prennent la chose plus en gros. L'un d'eux grommela: "Ça pourrait bien être une espionne."

"Taisez-vous donc, et allez-vous-en," lui dit tout bas la bonne femme qui lui avait déjà parlé.

Michelle Fléchard répondit :

“ Je ne fais pas de mal. Je cherche mes enfants.”

La bonne femme regarda ceux qui regardaient Michelle Fléchard, se toucha le front du doigt en clignant de l'œil, et dit :

“ C'est une innocente.”

Puis elle la prit à part, et lui donna une galette de sarrasin.

Michelle Fléchard, sans remercier, mordit avidement dans la galette.

“ Oui,” dirent les paysans, “ elle mange comme une bête. C'est une innocente.”

Et le reste du rassemblement se dissipa. Tous s'en allèrent l'un après l'autre.

Quand Michelle Fléchard eut mangé, elle dit à la paysanne :

“ C'est bon, j'ai mangé. Maintenant, la Tourgue ? ”

“ Voilà que ça la reprend ! ” s'écria la paysanne.

“ Il faut que j'aille à la Tourgue. Dites-moi le chemin de la Tourgue.”

“ Jamais ! ” dit la paysanne. “ Pour vous faire tuer, n'est-ce pas ? D'ailleurs, je ne sais pas. Ah ça, vous êtes donc vraiment folle. Écoutez, pauvre femme, vous avez l'air fatiguée. Voulez-vous vous reposer chez moi ? ”

“ Je ne me repose pas,” dit la mère.

“ Elle a les pieds tout écorchés,” murmura la paysanne.

Michelle Fléchard reprit :

“ Puisque je vous dis qu'on m'a volé mes enfants.” Une petite fille et deux petits garçons. Je viens du carnichot¹⁰ qui est dans la forêt. On peut parler de moi à Tellmarch-le-Caimand. Et puis à l'homme que j'ai rencontré dans le champ là-bas. C'est le caimand qui m'a guérie. Il paraît que j'avais quelque chose de cassé. Tout cela, ce sont des choses qui sont arrivées. Il y a encore le sergent Radoub. On peut lui parler. Il dira. Puisque c'est lui qui nous a rencontrés dans un bois. Trois. Je vous dis trois enfants. Même que l'aîné s'appelle René-Jean. Je puis prouver tout cela. L'autre s'appelle Gros-Alain, et l'autre s'appelle Georgette. Mon mari est mort. On l'a tué. Il était métayer à Siscoignard. Vous avez l'air d'une bonne femme. Enseignez-moi mon chemin. Je ne suis pas une folle, je suis une mère. J'ai perdu mes enfants. Je les cherche. Voilà tout. Je ne sais pas au juste d'où je viens. J'ai

dormi cette nuit ci sur de la paille dans une grange. La Tourgue, voilà où je vais. Je ne suis pas une voleuse. Vous voyez bien que je dis la vérité. On devrait m'aider à retrouver mes enfants. Je ne suis pas du pays. J'ai été fusillée, mais je ne sais pas où."

La paysanne hocha la tête et dit :

"Écoutez, la passante. Dans des temps de révolution, il ne faut pas dire des choses qu'on ne comprend pas. Ça peut vous faire arrêter."

"Mais la Tourgue !" cria la mère. "Madame, je vous en prie, madame, je vous en supplie, je vous en conjure, dites-moi par où l'on va pour aller à la Tourgue !"

La paysanne se mit en colère.

"Je ne le sais pas ! et je le saurais que je ne le dirais pas ! Ce sont là de mauvais endroits. On ne va pas là."

"J'y vais pourtant," dit la mère.

Et elle se mit en route.

La paysanne la regarda s'éloigner, et grommela :

"Il faut cependant qu'elle mange."

Elle courut après Michelle Fléchard et lui mit une galette de blé noir dans la main.

"Voilà pour votre souper."

Michelle Fléchard prit le pain de sarrasin, ne répondit pas, ne tourna pas la tête, et continua de marcher.

Elle sortit du village. Comme elle atteignait les dernières maisons elle rencontra trois petits enfants déguenillés et pieds nus, qui passaient. Elle s'approcha d'eux et dit :

"Ceux-ci, c'est deux filles et un garçon."

Et voyant qu'ils regardaient son pain, elle le leur donna.

Les enfants prirent le pain et eurent peur.

Elle s'enfonça dans la forêt.

Puisqu'on ne voulait pas lui montrer son chemin, il fallait bien qu'elle le trouvât toute seule. L'ar instants, elle s'asseyait, et elle se relevait, et elle s'asseyait encore. Elle avait cette fatigue lugubre qu'on a d'abord dans les muscles, puis qui passe dans les os ; fatigue d'esclave. Elle était esclave en effet. Esclave de ses enfants perdus. Il fallait les retrouver. Chaque minute écoulée pouvait être leur perte ;¹¹ qui a un tel devoir n'a plus de droit ; reprendre haleine lui était interdit. Mais elle était bien lasse. À ce degré¹² d'épuisement, un pas de plus est une question. Le pourra-t-on faire ? Elle marchait depuis le matin ; elle n'avait plus rencontré de village, ni même de maison. Elle prit d'abord

le sentier qu'il fallait, puis celui qu'il ne fallait pas, et elle finit par se perdre au milieu des branches pareilles les unes aux autres. Approchait-elle du but ? touchait-elle au terme de sa passion ? Elle était dans la voie douloureuse, et elle sentait l'accablement de la dernière station. Allait-elle tomber sur la route et expirer là ? À un certain moment, avancer encore lui sembla impossible, le soleil déclinait, la forêt était obscure, les sentiers s'étaient effacés sous l'herbe, et elle ne sut plus que devenir. Elle n'avait plus que Dieu. Elle se mit à appeler, personne ne répondit.

Elle regarda autour d'elle, elle vit une claire-voie dans les branches, elle se dirigea de ce côté-là, et brusquement se trouva hors du bois.

Elle avait devant elle un vallon étroit comme une tranchée, au fond duquel coulait dans les pierres un clair filet d'eau. Elle s'aperçut alors qu'elle avait une soif ardente. Elle alla à cette eau, s'agenouilla, et but.

Elle profita de ce qu'elle était à genoux pour faire sa prière.

En se relevant, elle chercha à s'orienter.¹⁸

Elle enjamba le ruisseau.

Au delà du petit vallon se prolongeait à perte de vue un vaste plateau couvert de broussailles courtes, qui, à partir du ruisseau, montait en plan incliné et emplissait tout l'horizon. La forêt était une solitude, ce plateau était un désert. Dans la forêt, derrière chaque buisson on pouvait rencontrer quelqu'un ; sur le plateau, aussi loin que le regard pouvait s'étendre, on ne voyait rien. Quelques oiseaux qui avaient l'air de fuir volaient dans les bruyères.

Alors, en présence de cet abandon immense, sentant fléchir ses genoux, et comme devenue insensée, la mère éperdue jeta à la solitude ce cri étrange : " Y a-t-il quelqu'un ici ? "

Et elle attendit la réponse.

On répondit.

Une voix sourde et profonde éclata ; cette voix venait du fond de l'horizon. elle se répercuta d'écho en écho ; cela ressemblait à un coup de tonnerre, à moins que ce ne fût un coup de canon, et il semblait que cette voix répliquait à la question de la mère et qu'elle disait : " Oui. "

Puis le silence se fit.

La mère se dressa, ranimée ; il y avait quelqu'un ; il lui paraissait qu'elle avait maintenant à qui parler ; elle venait de boire et de prier ; les forces lui revenaient, elle se mit à

gravir le plateau du côté où elle avait entendu l'énorme voix lointaine.

Tout à coup elle vit sortir de l'extrême horizon une haute tour. Cette tour était seule dans ce sauvage paysage ; un rayon du soleil couchant l'empourprait. Elle était à plus d'une lieue de distance. Derrière cette tour se perdait dans la brume une grande verdure diffuse qui était la forêt de Fougères.

Cette tour lui apparaissait sur le même point de l'horizon d'où était venu ce grondement qui lui avait semblé un appel. Était-ce cette tour qui avait fait ce bruit ?

Michelle Fléhard était arrivée sur le sommet du plateau ; elle n'avait plus devant elle que de la plaine.

Elle marcha vers la tour.

Le moment était venu.

L'inexorable tenait¹⁴ l'impitoyable.

Cimourdain avait Lantenac dans sa main.

Le vieux royaliste rebelle était pris au gîte ; évidemment il ne pouvait échapper ; et Cimourdain entendait que le marquis fût décapité chez lui, sur place, sur ses terres, et en quelque sorte dans sa maison, afin que la demeure féodale vît tomber la tête de l'homme féodal, et que l'exemple fût mémorable.¹⁵

C'est pourquoi il avait envoyé chercher à Fougères la guillotine. On vient de la voir en route.

Tuer Lantenac, c'était tuer la Vendée ; tuer la Vendée, c'était sauver la France. Cimourdain n'hésitait pas.

Le marquis semblait perdu ; de ce côté Cimourdain était tranquille, mais il était inquiet d'un autre côté. La lutte serait certainement affreuse ; Gauvain la dirigerait, et voudrait s'y mêler peut-être ; il y avait du¹⁶ soldat dans ce jeune chef ; il était homme à se jeter dans ce pugilat ; pourvu qu'il n'y fût pas tué ? Gauvain ! son enfant ! l'unique affection qu'il eût sur la terre ! Gauvain avait eu du bonheur in quella, mais le bonheur se lasse. Cimourdain tremblait. Sa destinée avait cela d'étrange qu'il était entre deux Gauvain, l'un¹⁷ dont il voulait la mort, l'autre dont il voulait la vie.

Le coup de canon qui avait secoué Georgette dans son berceau et appelé la mère du fond des solitudes n'avait pas fait que cela. Soit hasard, soit intention du pointeur, le boulet, qui n'était pourtant qu'un boulet d'avertissement, avait frappé, crevé et arraché à demi l'armature de barreaux

de fer qui masquait et fermait la grande meurtrière du premier étage de la tour. Les assiégés n'avaient pas eu le temps de réparer cette avarie.

Les assiégés s'étaient vantés; ils avaient très peu de munitions. Leur situation, insistons-y, était plus critique encore que les assiégeants ne le supposaient. S'ils avaient eu assez de poudre, ils auraient fait sauter la Tourgue, eux et l'ennemi dedans; c'était leur rêve; mais toutes leurs réserves étaient épuisées. À peine avaient-ils trente coups à tirer par homme. Ils avaient beaucoup de fusils, d'épingoles et de pistolets, et peu de cartouches. Ils avaient chargé toutes les armes afin de pouvoir faire un feu continu; mais combien de temps durerait ce feu? Il fallait à la fois le nourrir et le ménager. Là était la difficulté. Heureusement—bonheur sinistre—la lutte serait surtout d'homme à homme, et à l'arme blanche; ¹⁸ au sabre et au poignard. On se colleterait plus qu'on ne se fusillerait. On se hacherait; c'était là leur espérance.

L'intérieur de la tour semblait inexpugnable. Dans la salle basse où aboutissait le trou de bièche, était la retirade, cette barricade savamment construite par Lantenac, qui obstruait l'entrée. En arrière de la retirade, une longue table était couverte d'armes chargées, tromblons, carabines et mousquetons, et de sabres, de haches et de poignards. N'ayant pu utiliser, pour faire sauter la tour, le cachot-crypte des oubliettes qui communiquait avec la salle basse, le marquis avait fait fermer la porte de ce caveau. Au-dessus de la salle basse était la chambre ronde du premier étage à laquelle on n'arrivait que par une vis-de-Saint-Gilles ¹⁹ très étroite; cette chambre, meublée, comme la salle basse, d'une table couverte d'armes toutes prêtes et sur lesquelles on n'avait qu'à mettre la main, était éclairée par la grande meurtrière dont un boulet venait de défoncer le grillage; au-dessus de cette chambre, l'escalier en spirale montait à la chambre ronde du second étage où était la porte de fer donnant sur le pont-châtelet.

Cette chambre ronde du second étage était éclairée par des meurtrières; pourtant une torche y brûlait. Cette torche, plantée dans une torchère de fer pareille à celle de la salle basse, avait été allumée par l'Imânus, qui avait placé tout à côté l'extrémité de la mèche soufrée. Soins horribles.

Au fond de la salle basse, sur un long tréteau, il y avait

à manger, comme dans une caverne homérique. Buvait et mangeait qui voulait.

Le coup de canon les mit tous en arrêt.²⁰ On n'avait plus qu'une demi-heure devant soi.

L'Imânus, du haut de la tour, surveillait l'approche des assiégeants. Lantenac avait commandé de ne pas tirer et de les laisser arriver. Il avait dit :

“Ils sont quatre mille cinq cents. Tuer dehors est inutile. Ne tuez que dedans.”

Il était convenu que lorsque l'ennemi commencerait son mouvement, l'Imânus, avec sa trompe, avertirait.

Tous, en silence, postés derrière la retirade, ou sur les marches des escaliers, attendaient, une main sur leur mousquet, l'autre sur leur rosaire.

La situation se précisait,²¹ et était ceci :

Pour les assaillants, une brèche à gravir, une barricade à forcer, trois salles superposées à prendre de haute lutte l'une après l'autre, deux escaliers tournants à emporter marche par marche, sous une nuée de mitraille ; pour les assiégés, mourir.

Gauvain de son côté mettait en ordre l'attaque. Il donnait ses dernières instructions à Cimourdain, qui, on s'en souvient, devait, sans prendre part à l'action, garder le plateau, et à Guéchamp qui devait rester en observation avec le gros de l'armée dans le camp de la forêt. Il était entendu que ni la batterie basse du bois ni la batterie haute du plateau ne tireraient, à moins qu'il n'y eût sortie ou tentative d'évasion. Gauvain se réservait le commandement de la colonne de brèche. C'est là ce qui troublait Cimourdain.

Le soleil venait de se coucher.

Une tour en rase campagne ressemble à un navire en pleine mer. Elle doit être attaquée de la même façon. C'est plutôt un abordage qu'un assaut. Pas de canon. Rien d'inutile. À quoi bon²² canonner des murs de quinze pieds d'épaisseur ? Un trou dans le sabord, les uns qui le forcent, les autres qui le barrent, des haches, des couteaux, des pistolets, les poings et les dents. Telle est l'aventure.

Gauvain sentait qu'il n'y avait pas d'autre moyen d'enlever la Tourgue. Il connaissait le redoutable intérieur de la tour, y ayant été enfant.

Il songeait profondément.

Cependant, à quelques pas de lui, son lieutenant, Guéchamp, une longue-vue à la main, examinait l'horizon du côté de Parigné. Tout à coup Guéchamp s'écria :

“Ah ! enfin !”

Cette exclamation tira Gauvain de sa rêverie.

“Qu’y a-t-il, Guéchamp ?”

“Mon commandant, il y a que voici l’échelle.”

“L’échelle de sauvetage ?”

“Oui.”

“Comment ! nous ne l’avions pas encore ?”

“Non, commandant. Et j’étais inquiet. L’express que j’avais envoyé à Javené était revenu.”

“Je le sais.”

“Il avait annoncé qu’il avait trouvé à la charpenterie de Javené l’échelle de la dimension voulue, qu’il l’avait réquisitionnée, qu’il avait fait mettre l’échelle sur une charrette, qu’il avait requis une escorte de douze cavaliers, et qu’il avait vu partir pour Parigné la charrette, l’escorte et l’échelle. Sur quoi il était revenu à franc étrier.”

“Et nous avait fait ce rapport. Et il avait ajouté que la charrette, étant bien attelée et partie vers deux heures du matin, serait ici avant le coucher du soleil. Je sais tout cela. Eh bien ?”

“Eh bien, mon commandant, le soleil vient de se coucher et la charrette qui apporte l’échelle n’est pas encore arrivée.”

“Est-ce possible ? Mais il faut pourtant que nous attaquions. L’heure est venue. Si nous tardions, les assiégés croiraient que nous reculons.”

“Mon commandant, on peut attaquer.”

“Mais l’échelle de sauvetage est nécessaire.”

“Sans doute.”

“Mais nous ne l’avons pas.”

“Nous l’avons.”

“Comment ?”

“C’est ce qui m’a fait dire : Ah ! enfin ! La charrette n’arrivait pas ; j’ai pris ma longue-vue, et j’ai examiné la route de Parigné à la Tourgue, et, mon commandant, je suis content, la charrette est là-bas avec l’escorte. Elle descend une côte. Vous pouvez la voir.”

Gauvain prit la longue-vue et regarda.

“En effet. La voici. Il ne fait plus assez de jour pour tout distinguer. Mais on voit l’escorte, c’est bien cela. Seulement l’escorte me paraît plus nombreuse que vous ne disiez, Guéchamp.”

“Et à moi aussi.”

“Ils sont à environ un quart de lieue.”

“Mon commandant, l'échelle de sauvetage sera ici dans un quart d'heure.”

“On peut attaquer.”

C'était bien une charrette en effet qui arrivait, mais ce n'était pas celle qu'ils croyaient.

Gauvain, en se retournant, vit derrière lui le sergent Radoub, droit, les yeux baissés, dans l'attitude du salut militaire.

“Qu'est-ce, sergent Radoub?”

“Citoyen commandant, nous, les hommes du bataillon du Bonnet-Rouge, nous avons une grâce à vous demander.”

“Laquelle?”

“De nous faire tuer.”

“Ah!” dit Gauvain.

“Voulez-vous avoir cette bonté?”

“Mais . . . c'est selon,”²³ dit Gauvain.

“Voici, mon commandant. Depuis l'affaire de Dol, vous nous ménagez. Nous sommes encore douze.”

“Eh bien?”

“Ça nous humilie.”

“Vous êtes la réserve.”

“Nous aimons mieux être l'avant-garde.”

“Mais j'ai besoin de vous pour décider le succès à la fin d'une action. Je vous conserve.”

“Trop.”

“C'est égal. Vous êtes dans la colonne. Vous marchez.”

“Derrière. C'est le droit de Paris de marcher devant.”

“J'y penserai, sergent Radoub.”

“Pensez-y aujourd'hui, mon commandant. Voici une occasion. Il va y avoir un rude croc-en-jambe à donner ou à recevoir. Ce sera dru.²⁴ La Tourgue brûlera les doigts de ceux qui y toucheront. Nous demandons la faveur d'en être.”

Le sergent s'interrompit, se tordit la moustache, et reprit d'une voix altérée:

“Et puis, voyez-vous, mon commandant, dans cette tour, il y a nos mômes.²⁵ Nous avons là nos enfants, les enfants du bataillon, nos trois enfants. Quand tous les tremblements s'en mêleraient,²⁶ nous ne voulons pas qu'il leur arrive malheur. Entendez-vous ça, autorité? Nous ne le voulons pas. Tantôt, j'ai profité de ce qu'on ne se battait pas, et je suis monté sur le plateau, et je les ai regardés par une fenêtre; oui, ils sont vraiment là, on peut les voir du bord

du ravin, et je les ai vus, et je leur ai fait peur, à ces amours. Et voici ce que dit le bataillon : nous voulons que les mêmes soient sauvés, ou être tous tués. C'est notre droit, oui, tous tués. Et maintenant, salut et respect."

Gauvain tendit la main à Radoub, et dit :

"Vous êtes des braves. Vous serez de la colonne d'attaque. Je vous partage en deux. Je mets six de vous à l'avant-garde, afin qu'on avance, et j'en mets six à l'arrière-garde, afin qu'on ne recule pas."

"Est-ce toujours moi qui commande les douze ?"

"Certes."

"Alors, mon commandant, merci. Car je suis de l'avant-garde."

Radoub refit le salut militaire et regagna le rang.

Gauvain tira sa montre, dit quelques mots à l'oreille de Guéchamp, et la colonne d'attaque s'avança à l'assaut.

On eût dit que c'était la tour elle-même qui saignait et que la géante était blessée.

Chose suprenante, cela ne faisait presque pas de bruit dehors. La nuit était très noire, et dans la plaine et dans la forêt il y avait autour de la forteresse attaquée une sorte de paix funèbre. Dedans c'était l'enfer, dehors c'était le sépulcre. Ce choc d'hommes s'exterminant dans les ténèbres, ces mousqueteries, ces clameurs ces rages, tout ce tumulte expirait sous la masse des murs et des voûtes, l'air manquait au bruit, et au carnage s'ajoutait l'étouffement. Hors de la tour cela s'entendait à peine. Les petits enfants dormaient pendant ce temps-là.

L'acharnement augmentait. La retirade tenait bon. Si les assiégés avaient contre eux le nombre, ils avaient pour eux la position. La colonne d'attaque perdait beaucoup de monde. Alignée et allongée dehors au pied de la tour, elle s'enfonçait lentement dans l'ouverture de la brèche, et se raccourcissait, comme une couleuvre qui entre dans son trou.

Gauvain, qui avait des imprudences de jeune chef, était dans la salle basse au plus fort de la mêlée, avec toute la mitraille autour de lui. Ajoutons qu'il avait la confiance de l'homme qui n'a jamais été blessé.

Comme il se retournait pour donner un ordre, une lueur de mousqueterie éclaira un visage tout près de lui.

"Cimourdain !" s'écria-t-il, "qu'est-ce que vous venez faire ici ?"

C'était Cimourdain en effet. Cimourdain répondit :

"Je viens être près de toi."

"Mais vous allez vous faire tuer !"

"Hé bien, toi, qu'est-ce que tu fais donc ?"

"Mais je suis nécessaire ici. Vous pas."

"Puisque tu y es, il faut que j'y sois."

"Non, mon maître."

"Si, mon enfant !"

Et Cimourdain resta près de Gauvain.

Les morts s'entassaient sur les pavés de la salle basse.

Bien que la retirade ne fût pas forcée encore, le nombre évidemment devait finir par vaincre.⁶ Les assaillants étaient à découvert et les assaillis étaient à l'abri, dix assiégeants tombaient contre un assiégé ; mais les assiégeants se renouelaient. Les assiégeants croissaient et les assiégés décroissaient.

Les dix-neuf assiégés étaient tous derrière la retirade, l'at

taque étant là. Ils avaient des morts et des blessés. Quinze tout au plus combattaient encore.

En bas, la boucherie devant la retirade était de plus en plus horrible. Dans une intermittence, entre deux décharges, Cimmourdain éleva la voix :

“ Assiégés ! ” cria-t-il. “ Pourquoi faire couler le sang plus longtemps ? Vous êtes pris. Rendez-vous. Songez que nous sommes quatre mille cinq cents contre dix-neuf, c’est-à-dire plus de deux cents contre un. Rendez-vous.

Vingt balles ripostèrent à Cimmourdain.

La retirade ne montait pas jusqu’à la voûte ; cela permettait aux assiégés de tirer par-dessus, mais cela permettait aux assiégeants de l’escalader.

“ L’assaut à la retirade ! ” cria Gauvain. “ Y a-t-il quelqu’un de bonne volonté ? pour escalader la retirade ? ”

“ Moi, ” dit le sergent Radoub.

Ici les assaillants eurent une stupeur.⁸ Radoub était entré par le trou de brèche, à la tête de la colonne d’attaque, lui sixième, et, sur ces six hommes du bataillon parisien, quatre étaient déjà tombés. Après qu’il eut jeté ce cri : Moi ! on le vit, non avancer, mais reculer, et baissé, courbé, rampant presque entre les jambes des combattants, regagner l’ouverture de la brèche, et sortir. Était-ce une fuite ? Un tel homme fuir ? Qu’est-ce que cela voulait dire ?

Arrivé hors de la brèche, Radoub, encore aveuglé par la fumée, se frotta les yeux comme pour en ôter l’horreur et la nuit, à la lueur des étoiles, regarda la muraille de la tour. Il fit ce signe de tête satisfait qui veut dire : Je ne m’étais pas trompé.

Radoub avait remarqué que la lézarde profonde montait au-dessus de la brèche jusqu’à cette meurtrière du premier étage dont un boulet avait défoncé et disloqué l’armature de fer. Le réseau des barreaux rompus pendait à demi arraché, et un homme pouvait passer.

Un homme pouvait passer, mais un homme pouvait-il monter ? Par la lézarde, oui ; à la condition d’être un chat.

C’est ce qu’était Radoub. Il était de cette race que Pindare appelle “ les athlètes agiles. ” On peut être vieux soldat et homme jeune ; Radoub, qui avait été garde-française, n’avait pas quarante ans. C’était un Hercule lesté.

Radoub posa à terre son mousqueton, ôta sa buffleterie, quitta son habit et sa veste, et ne garda que ses deux

pistolets qu'il mit dans la ceinture de son pantalon et son sabre nu qu'il prit entre ses dents. La crosse des deux pistolets passait au-dessus de sa ceinture.

Ainsi allégé de l'inutile, et suivi des yeux dans l'obscurité par tous ceux de la colonne d'attaque qui n'étaient pas encore entrés dans la brèche, il se mit à gravir les pierres de la lézarde du mur comme les marches d'un escalier. N'avoir pas de souliers lui fut utile ; rien ne grimpe comme un pied nu ; il crispait ses orteils dans les trous des pierres. Il se hissait avec ses poings et s'affermissait avec ses genoux. La montée était rude. C'était quelque chose comme une ascension le long des dents d'une scie.—Heureusement, pensait-il, qu'il n'y a personne dans la chambre du premier étage, car on ne me laisserait pas escalader ainsi.

Il n'avait pas moins de quarante pieds à gravir de cette façon. A mesure qu'il montait, un peu gêné par les pommeaux saillants de ses pistolets, la lézarde allait se retrécissant, et l'ascension devenait de plus en plus difficile. Le risque de la chute augmentait en même temps que la profondeur du précipice.

Enfin il parvint au rebord de la meurtrière ; il écarta le grillage tordu et descellé, il avait largement de quoi passer ; il se releva d'un effort puissant, appuya son genou sur la corniche du rebord, saisit d'une main un tronçon de barreau à droite, de l'autre main un tronçon à gauche, et se dressa jusqu'à mi-corps devant l'embrasure de la meurtrière, le sabre aux dents, suspendu par ses deux poings sur l'abîme.

Il n'avait plus qu'une enjambée à faire pour sauter dans la salle du premier étage.

Mais une face apparut dans la meurtrière. C'était un blessé.

Deux mains sortirent de l'ombre et s'avancèrent vers Radoub ; l'une, d'une seule poignée, lui prit ses deux pistolets dans sa ceinture, l'autre lui ôta son sabre des dents.

Radoub était désarmé.

Un duel inouï commença. Le duel du désarmé et du blessé.

L'homme porta un coup de pointe à l'épaule de Radoub. Ce coup de sabre blessa Radoub et le sauva.

Radoub, sans armes, mais ayant toute sa force, dédaigna sa blessure qui d'ailleurs n'avait pas entamé l'os, fit un soubresaut en avant, lâcha les barreaux et bondit dans l'embrasure.

Là il se trouva face à face avec l'homme, qui avait jeté le

sabre derrière lui et qui tenait les deux pistolets dans ses deux poings.

Dressé sur ses genoux, il ajusta Radoub presque à bout portant, mais son bras tremblait, et il ne tira pas tout de suite.

Radoub profita de ce répit pour éclater de rire et sauter dans la salle du premier étage.

“On n’y voit goutte,” grommela-t-il.

Il avança dans la salle tâchant de voir et de s’orienter. Tout à coup, dans la pénombre, derrière le pilier du milieu, il aperçut une longue table, et sur cette table quelque chose qui brillait vaguement. Il tâta. C’étaient des tromblons, des pistolets, des carabines, une rangée d’armes à feu disposées en ordre et semblant n’attendre que des mains pour les saisir ; c’était la réserve de combat préparée par les assiégés pour la deuxième phase de l’assaut ; tout un arsenal.

Il se jeta de-sus, ébloui.

Alors il devint formidable.

La porte de l’escalier communiquant aux étages d’en haut et d’en bas était visible, toute grande ouverte, à côté de la table chargée d’armes. Radoub laissa tomber son sabre, prit dans ses deux mains deux pistolets à deux coups et les déchargea à la fois au hasard sous la porte dans la spirale de l’escalier, puis il saisit une espingole et la déchargea, puis il empoigna un tromblon gorgé de chevrotines et le déchargea. Le tromblon, vomissant quinze balles, sembla un coup de mitraille. Alors Radoub, reprenant haleine, cria d’une voix tonnante dans l’escalier : “Vive Paris !”

Et, s’emparant d’un deuxième tromblon plus gros que le premier, il le braqua sous la voûte tortueuse de la vis-de-Saint-Gilles, et attendit.

Le désarroi dans la salle basse fut indescriptible. Ces étonnements imprévus désagrégent⁹ la résistance.

Deux des balles de la triple décharge de Radoub avaient porté.¹⁰

“Ils sont en haut !” cria le marquis.

Ce cri déterminait l’abandon de la retraite, une volée d’oiseaux n’est pas plus vite en déroute, et ce fut à qui¹¹ se précipiterait dans l’escalier. Le marquis encourageait cette fuite.

“Faites vite,” disait-il. “Le courage est d’échapper. Montrons tous au deuxième étage ! Là nous recommencerons.”

Il quitta la retraite le dernier.

Cet'e bravoure le sauva.

Radoub, embusqué au haut du premier étage de l'escalier, le doigt sur la détente du tromblon, guettait la déroute. Les premiers qui apparurent au tournant de la spirale reçurent la décharge en pleine face, et tombèrent foudroyés. Si le marquis en eût été, il était mort.¹³ Avant que Radoub eût eu le temps de saisir une nouvelle arme, les autres passèrent, le marquis après tous, et plus lent que les autres. Ils croyaient la chambre du premier pleine d'assiégeants, ils ne s'y arrêtèrent pas, et gagnèrent la salle du second étage, la chambre des miroirs. C'est là qu'était la porte de fer, c'est là qu'était la mèche soufrée, c'est là qu'il fallait capituler ou mourir.

Gauvain, aussi surpris qu'eux-mêmes des détonations de l'escaier et ne s'expliquant pas le secours qui lui arrivait, en avait profité sans chercher à comprendre, avait sauté, lui et les siens, par-dessus la retirade, et avait poussé les assiégés l'épée aux reins¹³ jusqu'au premier étage.

Là il trouva Radoub.

Radoub commença par le salut militaire et dit :

"Une minute, mon commandant. C'est moi qui ai fait ça. Je me suis souvenu de Dol. J'ai fait comme vous. J'ai pris l'ennemi entre deux feux."

"Bon élève," dit Gauvain en souriant.

Quand on est un certain temps dans l'obscurité, les yeux finissent par se faire à l'ombre comme ceux des oiseaux de nuit ; Gauvain s'aperçut que Radoub était tout en sang.

"Mais tu es blessé, camarade !"

"Ne faites pas attention, mon commandant. Qu'est-ce que c'est que ça, une oreille de plus ou de moins ? J'ai aussi un coup de sabre, je m'en fiche."¹⁴ Quand on casse un carreau, on s'y coupe toujours un peu. D'ailleurs il n'y a pas que de mon sang."

On fit une sorte de halte dans la salle du premier étage, conquise par Radoub. On apporta une lanterne. Cimou-dain rejoignit Gauvain. Ils délibérèrent. Il y avait lieu à réfléchir en effet.¹⁵ Les assiégeants n'étaient pas dans le secret des assiégés ; ils ignoraient leur pénurie de munitions ; ils ne savaient pas que les déenseurs de la place étaient à court de poudre ; le deuxième étage était le dernier poste de résistance ; les assiégeants pouvaient croire l'escalier miné.

Ce qui était certain, c'est que¹⁶ l'ennemi ne pouvait

échapper. Ceux qui n'étaient pas morts étaient là comme sous clef. Lantenac était dans la souricière.

Avec cette certitude, on pouvait se donner un peu le temps de chercher le meilleur dénouement¹⁷ possible. On avait déjà bien des morts. Il fallait tâcher de ne pas perdre trop de monde dans ce dernier assaut.

Le risque de cette suprême attaque serait grand. Il y aurait probablement un rude premier feu à essuyer.

Le combat était interrompu. Les assiégeants, maîtres du rez-de-chaussée et du premier étage, attendaient, pour continuer, le commandement du chef. Gauvain et Cimourdain tenaient conseil. Radoub assistait en silence à leur délibération.

Il hasarda un nouveau salut militaire, timide.

"Mon commandant?"

"Qu'est-ce, Radoub?"

"Ai-je droit à une petite récompense?"

"Certes. Demande ce que tu voudras."

"Je demande à monter le premier."

On ne pouvait le lui refuser. D'ailleurs il l'eût fait sans permission.

Pendant qu'on délibérait au premier étage, on se barricadait au second. Le succès est une fureur, la défaite est une rage. Les deux étages allaient se heurter éperdument. Toucher à la victoire, c'est une ivresse.¹⁸ En bas il y avait l'espérance, qui serait la plus grande des forces humaines si le désespoir n'existait pas.

Le désespoir était en haut.

Un désespoir calme, froid, sinistre.

En arrivant à cette salle de refuge, au delà de laquelle il n'y avait rien pour eux, le premier soin des assiégés fut de barrer l'entrée. Fermer la porte était inutile, encombrer l'escalier valait mieux. En pareil cas, un obstacle à travers lequel on peut voir et combattre vaut mieux qu'une porte fermée.

La torche plantée dans la torchère du mur par l'Imânus près de la mèche soufrée les éclairait.

Il y avait dans cette salle du second un de ces gros et lourds coffres de chêne où l'on serrait¹⁹ les vêtements et le linge avant l'invention des meubles à tiroirs.

Ils traînèrent ce coffre et le dressèrent debout sous la porte de l'escalier. Il s'y emboîtait solidement et bouchait l'entrée. Il ne laissait d'ouvert, près de la voûte, qu'un espace étroit,

pouvant laisser passer un homme, excellent pour tuer les assaillants un à un. Il était douteux qu'on s'y risquât.²⁰

L'entrée obstruée leur donnait un répit.

Ils se comptèrent.

Les dix-neuf n'étaient plus que sept, dont l'Imânus. Excepté l'Imânus et le marquis, tous étaient blessés.

Tout le reste était mort.

Ils n'avaient plus de munitions. Les gibernes étaient épuisées. Ils comptèrent les cartouches. Combien, à eux sept, avaient-ils de coups à tirer? Quatre.

On était arrivé à ce moment où il n'y a plus qu'à tomber. On était acculé²¹ à l'escarpement, béant et terrible. Il était difficile d'être plus près du bord.

Cependant l'attaque venait de recommencer; mais lente et d'autant plus sûre. On entendait les coups de crosse des assiégeants sondant l'escalier marche à marche.

Nul moyen de fuir. Par la bibliothèque? Il y avait là sur le plateau six canons braqués, mèche allumée. Par les chambres d'en haut? À quoi bon? Elles aboutissaient à la plate-forme. Là on trouvait la ressource²² de se jeter du haut en bas de la tour.

Les sept survivants de cette bande épique se voyaient inexorablement enfermés et saisis par cette épaisse muraille qui les protégeait et qui les livrait. Ils n'étaient pas encore pris; mais ils étaient déjà prisonniers.

Le marquis éleva la voix:

"Mes amis, tout est fini."

Et les coups de crosse commençaient à ébranler le coffre qui barrait la porte.

En ce moment une voix vive et forte, éclatant brusquement derrière eux, cria:

"Je vous l'avais bien dit, monseigneur!"

Toutes les têtes se retournèrent, stupéfaites.

Un trou venait de s'ouvrir dans le mur.

Une pierre venait de pivoter sur elle-même à la façon des tourniquets, et en tournant avait ouvert la muraille. La pierre ayant évolué sur son axe, l'ouverture était double et offrait deux passages, l'un à droite, l'autre à gauche, étroits, mais suffisants pour laisser passer un homme. Au delà de cette porte inattendue on apercevait les premières marches d'un escalier en spirale. Une face d'homme apparaissait à l'ouverture.

Le marquis reconnut Halmalo.

“C’est toi, Halmalo !”

“Moi, monseigneur. Vous voyez que les pierres qui tournent, cela existe, et qu’on peut sortir d’ici. J’arrive à temps, mais faites vite. Dans dix minutes, vous serez en pleine forêt.”

“Sauvez-vous, monseigneur,” crièrent toutes les voix.

“Vous tous d’abord,” dit le marquis.

“Vous le premier, monseigneur.”

“Moi le dernier.”

Et le marquis reprit d’une voix sévère :

“Pas de combat de générosité. Nous n’avons pas le temps d’être magnanimes. Vous êtes blessés. Je vous ordonne de vivre et de fuir. Vite ! et profitez de cette issue. Merci, Halmalo.”

Cependant Halmalo, en pesant sur la pierre tournante, venait de s’apercevoir qu’elle ne bougeait plus. L’ouverture ne pouvait plus se clore.

“Monseigneur,” dit-il, “dépêchons-nous. La pierre résiste à présent. J’ai pu ouvrir le passage, mais je ne pourrai le fermer.”

La pierre, en effet, après une longue désuétude, était comme ankylosée dans sa charnière. Impossible désormais de lui imprimer un mouvement.

“Monseigneur,” reprit Halmalo, “j’espérais refermer le passage, et que les bleus, quand ils entreraient, ne trouveraient plus personne, et n’y comprendraient rien, et vous croiraient en allés en fumée. Mais voilà la pierre qui ne veut pas. L’ennemi verra la sortie ouverte et pourra poursuivre. Au moins ne perdons pas une minute. Vite, tous dans l’escalier.”

L’Imânus posa la main sur l’épaule de Halmalo.

“Camarade, combien de temps faut-il pour qu’on sorte par cette passe et qu’on soit en sûreté dans la forêt ?”

“Personne n’est blessé grièvement ?” demanda Halmalo.

Ils répondirent : “Personne.”

“En ce cas, un quart d’heure suffit.”

“Ainsi,” répartit l’Imânus, “si l’ennemi n’entrait ici que dans un quart d’heure ? . . .”

“Il pourrait nous poursuivre, il ne nous atteindrait pas.”

“Mais,” dit le marquis, “ils seront ici dans cinq minutes, ce vieux coffre n’est pas pour les gêner longtemps. Quelques coups de crosse en viendront à bout.” Un quart d’heure ! qui est-ce qui les arrêtera un quart d’heure ?”

“Moi,” dit l’Imânus.

“Toi.”

“Moi, monseigneur. Écoutez. Sur six, vous êtes cinq blessés. Moi, je n’ai pas une égratignure.”

“Ni moi,” dit le marquis.

“Vous êtes le chef, monseigneur. Je suis le soldat. Le chef et le soldat, c’est deux.”

“Je le sais, nous avons chacun un devoir différent.”

“Non, monseigneur, nous avons, vous et moi, le même devoir, qui est de vous sauver.”

L’Imânus se tourna vers ses camarades.

“Camarades, il s’agit de tenir en échec l’ennemi et de retarder la poursuite le plus possible. Écoutez. J’ai toute ma force, je n’ai pas perdu une goutte de sang ; n’étant pas blessé, je durerai plus longtemps qu’un autre. Partez tous. Laissez-moi vos armes. J’en ferai bon usage. Je me charge d’arrêter l’ennemi une bonne demi-heure. Combien y a-t-il de pistolets chargés ?”

“Quatre.”

“Mettez-les là, à terre.”

On fit ce qu’il voulait.

“C’est bien. Je reste. Ils trouveront à qui parler.”
Maintenant, vite, allez-vous-en.”

Les situations à pic suppriment les remerciements. À peine prit-on le temps de lui serrer la main.

“À bientôt,” lui dit le marquis.

“Non, monseigneur. J’espère que non. Pas à bientôt ; car je vais mourir.”

Tous s’engagèrent l’un après l’autre dans l’étroit escalier, les blessés d’abord. Pendant qu’ils descendaient, le marquis prit le crayon de son carnet de poche, et écrivit quelques mots sur la pierre qui ne pouvait plus tourner et qui laissait le passage béant.

“Venez, monseigneur, il n’y a plus que vous,” dit Halmalo.

Et Halmalo commença à descendre.

Le marquis le suivit.

L’Imânus resta seul.

Les quatre pistolets chargés avaient été posés sur les dalles, car cette salle n’avait pas de plancher. L’Imânus en prit deux, un dans chaque main.

Il s’avança obliquement vers l’entrée de l’escalier que le coffre obstruait et masquait.

Les assaillants craignaient évidemment quelque surprise,

une de ces explosions finales qui sont la catastrophe du vainqueur en même temps que celle du vaincu. Autant la première attaque avait été impétueuse, autant la dernière était lente et prudente. Ils n'avaient pas pu, ils n'avaient pas voulu peut-être enfoncer violemment le coffre; ils en avaient démoli le fond à coups de crosse, et troué le couvercle à coups de bayonnette, et par ces trous ils tâchaient de voir dans la salle avant de se risquer à y pénétrer.

La lueur des lanternes dont ils éclairaient l'escalier passait à travers ces trous.

L'Imânus aperçut à un de ces trous une de ces prunelles qui regardaient. Il ajusta brusquement à ce trou le canon d'un de ses pistolets et pressa la détente. Le coup partit, et l'Imânus, joyeux, entendit un cri horrible. La balle avait crevé l'œil et traversé la tête, et le soldat qui regardait venait de tomber dans l'escalier à la renverse.

Les assaillants avaient entamé assez largement le bas du couvercle en deux endroits, et y avaient pratiqué deux espèces de meurtrières; l'Imânus profita de l'une de ces entailles, y passa le bras, et lâcha au hasard dans le tas des assiégeants son deuxième coup de pistolet. La balle ricocha probablement, car on entendit plusieurs cris, comme si trois ou quatre étaient tués ou blessés, et il se fit dans l'escalier un grande tumulte d'hommes qui lâchent pied et qui reculent.

L'Imânus jeta les deux pistolets qu'il venait de décharger, et prit les deux qui restaient; puis, les deux pistolets à ses deux poings, il regarda par les trous du coffre.

Il constata le premier effet produit.

Les assaillants avaient redescendu l'escalier. Des mourants se tordaient sur les marches; le tournant de la spirale ne laissait voir que trois ou quatre degrés.

L'Imânus attendit.

"C'est du temps de gagné," pensait-il.

Cependant il vit un homme, à plat ventre, monter en rampant les marches de l'escalier, et en même temps, plus bas, une tête de soldat apparut derrière le pilier central de la spirale. L'Imânus visa cette tête et tira. Il y eut un cri, le soldat tomba, et l'Imânus fit passer de sa main gauche dans sa main droite le dernier pistolet chargé qui lui restait.

En ce moment-là il sentit une affreuse douleur, et ce fut lui qui, à son tour, jeta un hurlement. Un sabre lui fouilla les entrailles. Un poing, le poing de l'homme qui rampait, venait de passer à travers la deuxième meurtrière du bas du

coffre, et ce poing avait plongé un sabre dans le ventre de l'Imânus.

La blessure était effroyable. Le ventre était fendu de part en part.

L'Imânus ne tomba pas. Il grinça des dents, et dit :
"C'est bon !"

Puis, chancelant et se traînant, il recula jusqu'à la torche qui brûlait à côté de la porte de fer, il posa son pistolet à terre et empoigna la torche, et mit le feu à la mèche soufrée.

Le feu prit, la mèche flamba. L'Imânus lâcha la torche, qui continua de brûler à terre, ressaisit son pistolet, et, tombé sur la dalle, mais se soulevant encore, attisa la mèche du peu de souffle qui lui restait.

La flamme courut, passa sous la porte de fer et gagna le pont-châtelet.

Alors, voyant son exécrable réussite, plus satisfait peut-être de son crime que de sa vertu, cet homme qui venait d'être un héros et qui n'était plus qu'un assassin, et qui allait mourir, sourit.

"Ils se souviendront de moi," murmura-t-il.

En cet instant-là, un grand bruit se fit, le coffre violemment poussé s'effondra, et livra passage à un homme qui se rua dans la salle, le sabre à la main.

"C'est moi, Radoub. Qui en veut ?" Ça m'ennuie d'attendre. Je me risque. C'est égal, je viens toujours d'en éventrer un. Maintenant je vous attaque tous. Qu'on me suive ou qu'on ne me suive pas, me voilà. Combien êtes-vous ?"

C'était Radoub, en effet, et il était seul. Après le massacre que l'Imânus venait de faire dans l'escalier, Gauvain, redoutant quelque fougasse masquée, avait fait replier ses hommes et se concertait avec Cimourdain.

Radoub, le sabre à la main sur le seuil, dans cette obscurité où la torche presque éteinte jetait à peine une lueur, répéta sa question :

"Je suis un. Combien êtes-vous ?"

N'entendant rien, il avança.

Puis il se retourna, stupéfait de voir la salle vide.

"Il n'y a personne !" s'écria-t-il.

Il aperçut la pierre qui avait tourné, l'ouverture et l'escalier.

"Ah ! je comprends. Clef des champs. Venez donc tous ! camarades, venez ! ils s'en sont allés. Ils ont filé." Il n'y a plus personne !"

Un coup de pistolet partit, une balle lui effleura le coude et s'aplatit contre le mur.

"Mais si ! il y a quelqu'un. Qui est-ce qui a la bonté de me faire cette politesse ?"

"Moi," dit une voix.

Radoub avança la tête et distingua dans le clair-obscur quelque chose qui était l'Imânus.

"Ah !" cria-t-il. "J'en tiens un. Les autres se sont échappés, mais toi, tu n'échapperas pas."

"Crois-tu ?" répondit l'Imânus.

Radoub fit un pas et s'arrêta.

"Hé, l'homme qui es par terre, qui es-tu ?"

"Je suis celui qui est par terre et qui se moque de ceux qui sont debout."

"Qu'est-ce que tu as dans ta main droite ?"

"Un pistolet."

"Et dans ta main gauche ?"

"Mes boyaux."

"Je te fais prisonnier."

"Je t'en défie."

Et l'Imânus, se penchant sur la mèche en combustion, soufflant son dernier soupir sur l'incendie, expira.

Quelques instants après, Gauvain et Cimourdain, et tous, étaient dans la salle. Tous virent l'ouverture. On fouilla les recoins, on sonda l'escalier ; il aboutissait à une sortie dans le ravin. On constata l'évasion. On secoua l'Imânus, il était mort. Gauvain, une lanterne à la main, examina la pierre qui avait donné issue aux assiégés ; il avait entendu parler de cette pierre tournante, mais lui aussi tenait cette légende pour une fable. Tout en considérant la pierre, il aperçut quelque chose qui était écrit au crayon ; il approcha la lanterne et lui ceci :

"*Au revoir, monsieur le vicomte.*"

"LANTENAC."

Guéchamp avait rejoint Gauvain. La poursuite était évidemment inutile, la fuite était consommée et complète, les évadés avaient pour eux tout le pays, le buisson, le ravin, le taillis, l'habitant ;²⁷ ils étaient sans doute déjà bien loin ; nul moyen de les retrouver ; et la forêt de Fougères tout entière était une immense cachette. Que faire ? Tout était à recommencer. Gauvain et Guéchamp échangeaient leurs désappointements et leurs conjectures.

Cimourdain écoutait, grave, sans dire une parole.

“À propos, Guéchamp,” dit Gauvain, “et l'échelle?”

“Commandant, elle n'est pas arrivée.”

“Mais pourtant nous avons vu venir une voiture escortée par des gendarmes.”

Guéchamp répondit :

“Elle n'apportait pas l'échelle.”

“Qu'est-ce donc qu'elle apportait?”

“La guillotine,” dit Cimourdain.

Le marquis de Lantenac n'était pas si loin qu'ils le croyaient.

Il n'en était pas moins entièrement en sûreté et hors de leur atteinte.

Il avait suivi Halmalo.

L'escalier par où Halmalo et lui étaient descendus, à la suite des autres fugitifs, se terminait tout près du ravin et des arches du pont par un étroit couloir voûté. Ce couloir s'ouvrait sur une profonde fissure naturelle du sol qui d'un côté aboutissait au ravin, et de l'autre à la forêt. Cette fissure, absolument dérobée aux regards, serpentait sous des végétations impénétrables. Impossible de reprendre là un homme. Un évadé, une fois parvenu dans cette fissure, n'avait plus qu'à faire une fuite de couleuvre, et était introuvable. L'entrée du couloir secret de l'escalier était tellement obstruée de ronces que les constructeurs du passage souterrain avaient considéré comme inutile de la fermer autrement.

Le marquis n'avait plus maintenant qu'à s'en aller. Il n'avait pas à s'inquiéter d'un déguisement. Depuis son arrivée en Bretagne, il n'avait pas quitté ses habits de paysan, se jugeant plus grand seigneur ainsi.

Il s'était borné à ôter son épée, dont il avait débouclé et jeté le ceinturon.

Quand Halmalo et le marquis débouchèrent du couloir dans la fissure, les cinq autres, n'y étaient déjà plus.

“Ils n'ont pas été longtemps à prendre leur volée,” dit Halmalo.

“Fais comme eux,” dit le marquis.

“Monseigneur veut que je le quitte?”

“Sans doute. Je te l'ai dit déjà. On ne s'évade bien que seul. Où un passe, deux ne passent pas. Ensemble nous appellerions l'attention. Tu me ferais prendre et je te ferais prendre.”

“Monseigneur connaît le pays?”

“Oui.”

Halmalo s'interrompit.

"Ah! monseigneur, quand je pense que nous avons été en pleine mer, que nous étions seuls, que je voulais vous tuer, que vous étiez mon seigneur, que vous pouviez me le dire, et que vous ne me l'avez pas dit! Quel homme vous êtes!"

Le marquis reprit :

"L'Angleterre. Il n'y a plus d'autre ressource. Il faut que dans quinze jours les Anglais soient en France."

"J'aurai bien des comptes à rendre à monseigneur. J'ai fait ses commissions."

"Nous parlerons de tout cela demain."

"À demain, monseigneur."

"À propos, as-tu faim?"

"Peut-être, monseigneur. J'étais si pressé d'arriver que je ne sais pas si j'ai mangé aujourd'hui."

Le marquis tira de sa poche une tablette de chocolat, la cassa en deux, en donna une moitié à Halmalo et se mit à manger l'autre.

"Monseigneur," dit Halmalo, "à votre droite, c'est le ravin; à votre gauche, c'est la forêt."

"C'est bien. Laisse-moi. Va de ton côté."

Halmalo obéit. Il s'enfonça dans l'obscurité. On entendit un bruit de broussailles froissées, puis plus rien. Au bout de quelques secondes il eût été impossible de ressaisir sa trace. Cette terre du Bocage, hérissée et inextricable, était l'auxiliaire du fugitif. On ne disparaissait pas, on s'évanouissait. C'est cette facilité des dispersions rapides qui faisait hésiter nos armées devant cette Vendée toujours reculante, et devant ses combattants si formidablement fuyards.

Le marquis demeura immobile. Il était de ces hommes qui s'efforcent de ne rien éprouver; mais il ne put se soustraire à l'émotion de respirer l'air libre après avoir respiré tant de sang et de carnage. Se sentir complètement sauvé après avoir été complètement perdu; après la tombe vue de si près, prendre possession de la pleine sécurité; sortir de la mort et rentrer dans la vie, c'était là, même pour un homme comme Lantenac, une secousse; et, bien qu'il en eût déjà traversé de pareilles, il ne put soustraire son âme imperturbable à un ébranlement de quelques instants. Il s'avoua à lui-même qu'il était content. Il dompta vite ce mouvement qui ressemblait presque à de la joie.

Il tira sa montre, et la fit sonner. Quelle heure était-il?

À son grand étonnement, il n'était que dix heures. Quand on vient de subir une de ces péripéties de la vie humaine où tout a été mis en question,²⁸ on est toujours stupéfait que des minutes si pleines ne soient pas plus longues que les autres.

Le coup de canon d'avertissement avait été tiré un peu avant le coucher du soleil, et la Tourgue avait été abordée par la colonne d'attaque une demi-heure après, entre sept et huit heures, à la nuit tombante. Ainsi, ce colossal combat, commencé à huit heures, était fini à dix.

Pendant il était temps de s'en aller, Halmalo devait être loin, et le marquis jugea qu'il n'était pas nécessaire de rester là plus longtemps. Il remit sa montre dans sa veste; et il se disposa à gagner à son tour la forêt.

Comme il allait prendre à gauche, il lui sembla qu'une sorte de rayon vague pénétrait jusqu'à lui.

Il se retourna, et, à travers les broussailles nettement découpées sur un fond rouge et devenues tout à coup visibles dans leurs moindres détails, il aperçut une grande lueur dans le ravin. Il y marcha, puis se ravisa, trouvant inutile de s'exposer à cette clarté, quelle qu'elle fût; ce n'était pas son affaire après tout; il reprit la direction que lui avait montrée Halmalo et fit quelques pas vers la forêt.

Tout à coup, profondément enfoui et caché sous les ronces, il entendit sur sa tête un cri terrible; ce cri semblait partir du rebord même du plateau au-dessus du ravin. Le marquis leva les yeux et s'arrêta.

CHAPTER X.

LE SAUVETAGE.

Au moment où Michelle Flécharde avait aperçu la tour rougie par le soleil couchant, elle en était à plus d'une lieue. Elle qui pouvait à peine faire un pas, elle n'avait point hésité devant cette lieue à faire. Les femmes sont faibles, mais les mères sont fortes. Elle avait marché.

Le soleil s'était couché; le crépuscule était venu, puis l'obscurité profonde; elle avait entendu, marchant toujours, sonner au loin, à un clocher qu'on ne voyait pas, huit heures, puis neuf heures. Ce clocher était probablement celui de Parigné. De temps en temps elle s'arrêtait pour écouter des espèces de coups sourds qui étaient peut-être un des fracas vagues de la nuit.

Elle avançait droit devant elle, cassant les ajoncs et les landes¹ aiguës sous ses pieds sanglants. Elle était guidée par une faible clarté qui se dégageait du donjon lointain, le faisait saillir, et donnait dans l'ombre à cette tour un rayonnement mystérieux. Cette clarté devenait plus vive quand les coups devenaient plus distincts, puis elle s'effaçait.

Le vaste plateau où cheminait Michelle Flécharde n'était qu'herbe et bruyère, sans une maison ni un arbre; il s'élevait insensiblement, et, à perte de vue, appuyait sa longue ligne droite et dure sur le sombre horizon étoilé. Ce qui la soulevait dans cette montée, c'est qu'elle avait toujours la tour sous les yeux.

Elle la voyait grandir lentement.

Les détonations étouffées et les lueurs pâles qui sortaient de la tour avaient, nous venons de la dire, des intermittences; elles s'interrompaient, puis reprenaient, proposant on ne sait quelle poignante énigme à la misérable mère en détresse.

Brusquement elles cessèrent; tout s'éteignit, bruit et

clarté; il y eut un moment de plein silence, une sorte de paix lugubre se fit.

C'est en cet instant là que Michelle Fléchart arriva au bord du plateau.

Elle aperçut à ses pieds un ravin dont le fond se perdait dans une blême épaisseur de nuit; à quelque distance, sur le haut du plateau, un enchevêtrement de roues, de talus et d'embrasures qui était une batterie de canons; et, devant elle, confusément éclairé par les mèches allumées de la batterie, un énorme édifice qui semblait bâti avec des ténèbres plus noires que toutes les autres ténèbres qui l'entouraient.

Cet édifice se composait d'un pont dont les arches plongeaient dans le ravin, et d'une sorte de château qui s'élevait sur le pont, et le château et le pont s'appuyaient à une haute rondeur obscure, qui était la tour vers laquelle cette mère avait marché de si loin.

On voyait des clartés aller et venir aux lucarnes de la tour, et, à une rumeur qui en sortait, on la devinait pleine d'une foule d'hommes dont quelques silhouettes débordaient en haut jusque sur la plate-forme.

Il y avait près de la batterie un campement dont Michelle Fléchart distinguait les vedettes; mais, dans l'obscurité et dans les broussailles, elle n'en avait pas été aperçue.

Elle était parvenue au bord du plateau, si près du pont qu'il lui semblait presque qu'elle y pouvait toucher avec la main. La profondeur du ravin l'en séparait. Elle distinguait dans l'ombre les trois étages du château du pont.

Elle resta un temps quelconque, car les mesures du temps s'effaçaient dans son esprit, absorbée et muette devant ce ravin béant et cette lâtisse ténébreuse. Qu'était-ce que cela? Que se passait-il là? Était-ce la Tourgue? Elle se demandait pourquoi elle était là.

Elle regardait, elle écoutait.

Subitement elle ne vit plus rien.

Un voile de fumée venait de monter entre elle et ce qu'elle regardait. Une âcre cuisson lui fit fermer les yeux. À peine avait-elle clos les paupières qu'elles s'empourprèrent et devinrent lumineuses. Elle les rouvrit.

Ce n'était plus la nuit qu'elle avait devant elle, c'était le jour; mais une espèce de jour funeste, le jour qui sort du feu. Elle avait sous les yeux un commencement d'incendie.

La fumée de noire était devenue écarlate, et une grande

flamme était dedans ; cette flamme apparaissait, puis disparaissait, avec ces torsions farouches qu'ont les éclairs et les serpents.

Cette flamme sortait comme une langue de quelque chose qui ressemblait à une gueule et qui était une fenêtre pleine de feu. Cette fenêtre, grillée de barreaux de fer déjà rouges, était une des croisées de l'étage inférieur du château construit sur le pont. De tout l'édifice on n'apercevait que cette fenêtre. La fumée couvrait tout, même le plateau, et l'on ne distinguait que le bord du ravin, noir sur la flamme vermeille.

Michelle Fléchard, étonnée, regardait. La fumée est nuage, le nuage est rêve ; elle ne savait plus ce qu'elle voyait. Devait-elle fuir ? Devait-elle rester ? Elle se sentait presque hors du réel.

Un souffle de vent passa et fendit le rideau de fumée, et dans la déchirure la tragique bastille, soudainement démasquée, se dressa visible tout entière, donjon, pont, châtelet, éblouissante, horrible, avec la magnifique dorure de l'incendie, réverbéré sur elle de haut en bas. Michelle Fléchard put tout voir dans la netteté sinistre du feu.

L'étage inférieur du château bâti sur le pont brûlait.

Au-dessus on distinguait les deux autres étages encore intacts, mais comme portés par une corbeille de flammes. Du rebord du plateau, où était Michelle Fléchard, on en voyait vaguement l'intérieur à travers des interpositions de feu et de fumée. Toutes les fenêtres étaient ouvertes.

Par les fenêtres du second étage, qui étaient très grandes, Michelle Fléchard apercevait, le long des murs, des armoires qui lui semblaient pleines de livres, et, devant une des croisées, à terre, dans la pénombre, un petit groupe confus, quelque chose qui avait l'aspect indistinct et amoncelé d'un nid ou d'une couvée, et qui lui faisait l'effet de remuer par moments.

Elle regardait cela.

Qu'était-ce que ce petit groupe d'ombre ?

A de certains instants, il lui venait à l'esprit que cela ressemblait à des formes vivantes ; elle avait la fièvre, elle n'avait pas mangé depuis le matin, elle avait marché sans relâche, elle était exténuée, elle se sentait dans une sorte d'hallucination dont elle se défiait instinctivement ; pourtant ses yeux de plus en plus fixes ne pouvaient se détacher de cet obscur entassement d'objets quelconques, inanimés

probablement, et en apparence inertes, qui gisait là sur le parquet de cette salle superposée à l'incendie.

Tout à coup le feu, comme s'il avait une volonté, allongea d'en bas un de ses jets vers le grand lierre mort qui couvrait précisément cette façade que Michelle Fléhard regardait. On eût dit que la flamme venait de découvrir ce réseau de branches sèches; une étincelle s'en empara avidement, et se mit à monter le long des sarments avec l'agilité affreuse des trainées de poudre. En un clin d'œil la flamme atteignit le second étage. Alors, d'en haut, elle éclaira l'intérieur du premier. Une vive lueur mit subitement en relief trois petits êtres endormis.

C'était un tas charmant, bras et jambes mêlés, paupières fermées, blondes têtes souriantes.

La mère reconnut ses enfants.

Elle jeta un cri effrayant.

C'était ce cri que le marquis de Lantenac venait d'entendre.

On a vu qu'il s'était arrêté.

Le marquis était entre l'issue du passage par où Halmalo l'avait fait échapper, et le ravin. À travers les broussailles entre-croisées sur lui, il vit le pont en flammes, la Tourgue rouge de la réverbération, et, par l'écartement de deux branches, il aperçut au-dessus de sa tête, de l'autre côté, sur le rebord du plateau, vis-à-vis du château brûlant et dans le plein jour de l'incendie, une figure hagarde et lamentable, une femme penchée sur le ravin.

C'était de cette femme qu'était venu ce cri.

Le marquis écoutait. Cela tombait sur sa tête; il entendait on ne sait quoi d'inarticulé et de déchirant, plutôt des sanglots que des paroles.

"Ah! mon Dieu! mes enfants! ce sont mes enfants! Au secours! au feu! au feu! Mais vous êtes donc des bandits! Est-ce qu'il n'y a personne là? Mais mes enfants vont brûler! Ah! voilà une chose!" Georgette! mes enfants! Gros-Alain, René-Jean! Mais qu'est-ce que cela veut dire? Qui donc a mis mes enfants là? Ils dorment. Je suis folle! C'est une chose impossible. Au secours!"

Cependant un grand mouvement se faisait dans la Tourgue et sur le plateau. Tout le camp accourait autour du feu qui venait d'éclater. Les assiégeants, après avoir eu affaire à la mitraille, avaient affaire à l'incendie. Gauvain, Cimourdain, Guéchamp donnaient des ordres. Que faire? Il y avait à peine quelques seaux d'eau à puiser dans le maigre ruisseau

du ravin. L'angoisse allait croissant. Tout le rebord du plateau était couvert de visages effarés qui regardaient.

Ce qu'on voyait était effroyable.

On regardait, et l'on n'y pouvait rien.

La flamme, par le lierre qui avait pris feu, avait gagné l'étage d'en haut. Là elle avait trouvé le grenier plein de paille et elle s'y était précipitée. Tout le grenier brûlait maintenant. Le flamme dansait; la joie de la flamme, chose lugubre. Il semblait qu'un souffle scélérat attisait ce bûcher. On eût dit que l'épouvantable Imânus tout entier était là changé en tourbillon d'étincelles, vivant de la vie meurtrière du feu, et que cette âme monstre s'était faite incendie. L'étage de la bibliothèque n'était pas encore atteint, la hauteur de son plafond et l'épaisseur de ses murs retardaient l'instant où il prendrait feu, mais cette minute fatale approchait; il était léché par l'incendie du premier étage et caressé par celui du troisième. L'affreux baiser de la mort l'effleurait. En bas une cave de lave, en haut une voûte de braise; qu'un trou se fit au plancher, c'était l'écroulement dans la cendre rouge: qu'un trou se fit au plafond, c'était l'ensevelissement sous les charbons ardents. René-Jean, Gros-Alain et Georgette ne s'étaient pas encore réveillés, ils dormaient du sommeil profond et simple de l'enfance, et, à travers les plis de flamme et de fumée qui tour à tour couvraient et découvraient les fenêtres, on les apercevait dans cette grotte de feu, au fond d'une lucur de météore, paisibles, gracieux, immobiles, comme trois enfants-Jésus confiants endormis dans un enfer; et un tigre eût pleuré de voir ces roses dans cette fournaise et ces berceaux dans ce tombeau.

Pendant la mère se tordait les bras.

"Au feu! je crie au feu! on est donc des sourds qu'on ne vient pas! on me brûle mes enfants! arrivez donc, vous les hommes qui êtes là. Voilà des jours et des jours que je marche, et c'est comme ça que je les retrouve! Au feu! au secours! Des anges! dire que ce sont des anges! Qu'est-ce qu'ils ont fait, ces innocents-là? moi on m'a fusillée, eux on les brûle! qui est-ce donc qui fait ces choses-là? Au secours! sauvez mes enfants! est-ce que vous ne m'entendez pas? une chienne, on aurait pitié d'une chienne! Mes enfants! mes enfants! ils dorment! Dire que j'ai tant marché! Mes enfants que j'ai nourris de mon lait! moi qui me croyais malheureuse de ne pas les retrouver! Ayez pitié de moi! Je veux

mes enfants, il me faut mes enfants ! C'est pourtant vrai qu'ils sont là dans le feu ! Voyez mes pauvres pieds comme ils sont tout en sang. Au secours ! Ce n'est pas possible qu'il y ait des hommes sur la terre et qu'on laisse ces pauvres petits mourir comme cela ! au secours ! à l'assassin ! Des choses comme on n'en voit pas de pareilles ! Ah ! les brigands ! qu'est-ce que c'est que cette affreuse maison-là ? On me les a volés pour me les tuer ! je veux mes enfants. Oh ! je ne sais pas ce que je ferais ! Je ne veux pas qu'ils meurent ! au secours ! au secours ! au secours !

En même temps que la supplication terrible de la mère, des voix s'élevaient sur le plateau et dans le ravin :

"Une échelle !"

"On n'a pas d'échelle !"

"De l'eau !"

"On n'a pas d'eau !"

"Là-haut, dans la tour, au second étage, il y a une porte."

"Elle est en fer."

"Enfoncez-la."

"On ne peut pas !"

Et la mère redoublait ses appels désespérés :

"Au feu ; au secours ! Mais dépêchez-vous donc ! Alors, tuez-moi ! Mes enfants ! mes enfants ! Ah ! l'horrible feu ! qu'on les en ôte, ou qu'on m'y jette !"

Dans les intervalles de ces clameurs on entendait le pétilllement tranquille de l'incendie.

Le marquis tâta sa poche et y toucha la clef de la porte de fer. Alors, se courbant sous la voûte par laquelle il s'était évadé, il rentra dans le passage d'où il venait de sortir.

Toute une armée éperdue autour d'un sauvetage impossible, quatre mille hommes ne pouvant secourir trois enfants ; telle était la situation.

On n'avait pas d'échelle en effet ; l'échelle envoyée de Javené n'était pas arrivée ; l'embrasement s'élargissait comme un cratère qui s'ouvre ; essayer de l'éteindre avec le ruisseau du ravin presque à sec était dérisoire ; autant jeter un verre d'eau sur un volcan.

Cimourdain, Guéchamp et Radoub étaient descendus dans le ravin ; Gauvain était remonté dans la salle du deuxième étage de la Tourgue où étaient la pierre tournante, l'issue secrète, et la porte de fer de la bibliothèque. C'est là qu'avait été la mèche soufrée allumée par l'Imâus ; c'était de là que l'incendie était parti.

Gauvain avait amené avec lui vingt sapeurs. Enfoncer la porte de fer, il n'y avait plus que cette ressource. Elle était effroyablement bien fermée.

On commença par des coups de hache. Les haches cassèrent. Un sapeur dit :

“L'acier est du verre sur ce fer-là.”

La porte était en effet de fer battu, et faite de doubles lames boulonnées⁶ ayant chacune trois pouces d'épaisseur.

On prit des barres de fer et l'on essaya des pesées sous la porte. Les barres de fer cassèrent.

“Comme des allumettes,” dit le sapeur.

Gauvain, sombre, murmura :

“Il n'y a qu'un boulet qui ouvrirait cette porte. Il faudrait pouvoir monter ici une pièce de canon.”

“Et encore !” dit le sapeur.

Il y eut un moment d'accablement. Tous ces bras impuissants s'arrêtaient. Muets, vaincus, consternés, ces hommes considéraient l'horrible porte inébranlable. Une réverbération rouge passait par-dessous. Derrière, l'incendie croissait.

L'affreux cadavre de l'Imânus était là, sinistre, victorieux.

Encore quelques minutes peut-être, et tout allait s'effondrer.

Que faire ? Il n'y avait plus d'espérance.

Gauvain exaspéré s'écria, l'œil fixé sur la pierre tournante du mur et sur l'issue ouverte de l'évasion :

“C'est pourtant par là que le marquis de Lantenac s'en est allé !”

“Et qu'il revient,” dit une voix.

Et une tête blanche se dessina dans l'encadrement de pierre de l'issue secrète.

C'était le marquis.

Depuis bien des années Gauvain ne l'avait pas vu de si près. Il recula.

Tous ceux qui étaient là restèrent dans l'attitude où ils étaient, pétrifiés.

Le marquis avait une grosse clef à la main, il refoula d'un regard altier quelques-uns des sapeurs qui étaient devant lui, marcha droit à la porte de fer, se courba sous la voûte, et mit la clef dans la serrure. La serrure grinça, la porte s'ouvrit, on vit un gouffre de flamme. Le marquis y entra.

Il y entra d'un pied ferme, la tête haute.

Tous le suivaient des yeux, frissonnants.

À peine le marquis eut-il fait quelques pas dans la salle incendiée que le parquet miné par le feu et ébranlé par son

talon s'effondra derrière lui et mit entre lui et la porte un précipice. Le marquis ne tourna pas la tête et continua d'avancer. Il disparut dans la fumée.

On ne vit plus rien.

Avait-il pu aller plus loin ? Une nouvelle fondrière de feu s'était-elle ouverte sous lui ? N'avait-il réussi qu'à se perdre lui-même ? On ne pouvait rien dire. On n'avait devant soi qu'une muraille de fumée et de flamme. Le marquis était au delà, mort ou vivant.

Pendant les enfants avaient fini par ouvrir les yeux.

L'incendie, qui n'était pas encore entré dans la salle de la bibliothèque, jetait au plafond un reflet rose. Les enfants ne connaissaient pas cette espèce d'aurore-là. Ils la regardèrent. Georgette la contempla.

Toutes les splendeurs de l'incendie se déployaient : l'hydre noire et le dragon écarlate apparaissaient dans la fumée difforme, superbement sombre et vermeille. De longues flammèches s'envolaient au loin et rayaient l'ombre, et l'on eût dit des comètes combattantes, courant les unes après les autres. Il s'était fait au mur du troisième étage des crevasses par où la braise versait dans le ravin des cascades de pierres ; les tas de paille et d'avoine qui brûlaient dans le grenier commençaient à ruisseler par les fenêtres en avalanches de poudre d'or, et les avoines devenaient des améthystes, et les brins de paille devenaient des escarboucles.

"Joli !" dit Georgette.

Ils s'étaient dressés tous les trois

"Ah !" cria la mère, "ils se réveillent !"

René-Jean se leva, alors Gros-Alain se leva, alors Georgette se leva.

René-Jean étira ses bras, alla vers la croisée et dit : "J'ai chaud."

La mère les appela.

"Mes enfants ! René ! Alain ! Georgette !"

Les enfants regardaient autour d'eux. Ils cherchaient à comprendre. Où les hommes sont terrifiés, les enfants sont curieux. Qui s'étonne aisément s'effraye difficilement. Les enfants ont si peu droit à l'enfer que, s'ils le voyaient, ils l'admiraient

La mère répéta :

"René ! Alain ! Georgette !"

René-Jean tourna la tête ; cette voix le tira de sa distraction ; les enfants ont la mémoire courte, mais ils ont le souvenir

rapide; tout le passé est pour eux hier; René-Jean vit sa mère, trouva cela tout simple, et, entouré comme il l'était de choses étranges, sentant un vague besoin d'appui, il cria :

“ Maman ! ”

“ Maman ! ” dit Gros-Alain.

“ M'man ! ” dit Georgette.

Et elle tendit ses petits bras.

Et la mère hurla : “ Mes enfants ! ”

Tous les trois vinrent au bord de la fenêtre; par bonheur, l'embrasement n'était pas de ce côté-là.

“ J'ai trop chaud, ” dit René-Jean.

Il ajouta :

“ Ça brûle. ”

Et il chercha des yeux sa mère.

“ Viens donc, maman. ”

La mère échevelée, déchirée, saignante, s'était laissée rouler de broussaille en broussaille dans le ravin. Cimourdain y était avec Guéchamp, aussi impuissants en bas que Gauvain en haut. Les soldats, désespérés d'être inutiles, fourmillaient autour d'eux. La chaleur était insupportable, personne ne la sentait. On considérait l'escarpement du pont, la hauteur des arches, l'élévation des étages, les fenêtres inaccessibles, et la nécessité d'agir vite. Trois étages à franchir. Nul moyen d'arriver là. Radoub, blessé, un coup de sabre à l'épaule, une oreille arrachée, ruisselant de sueur et de sang, était accouru; il vit Michelle Fléchar. “ Tiens, ” dit-il, “ la fusillée, vous êtes donc res-uscitée ! ” “ Mes enfants ! ” dit la mère. “ C'est juste, ” répondit Radoub; “ nous n'avons pas le temps de nous occuper des revenants. ” Et il se mit à escalader le pont, essai inutile, il enfonça ses ongles dans la pierre, il grimpa quelques instants; mais les assises étaient lisses, pas une cassure, pas un relief, la muraille était aussi correctement rejointoyée qu'une muraille neuve, et Radoub retourna. L'incendie continuait, épouvantable; on apercevait, dans l'encadrement de la croisée toute rouge, les trois têtes blondes. La mère embrassait à genoux les piles du pont en criant : “ Grâce ! ”

De sourds craquements se mêlaient aux pétilllements du brasier. Les vitres des armoires de la bibliothèque se fêlaient, et tombaient avec bruit. Il était évident que la charpente cédait. Aucune force humaine n'y pouvait rien. Encore un moment et tout allait s'abîmer. On n'attendait plus que la

catastrophe. On entendait les petites voix répéter : "Maman ! maman !" On était au paroxysme de l'effroi.

Tout à coup, à la fenêtre voisine de celle où étaient les enfants, sur le fond pourpre du flamboiement, une haute figure apparut.

Toutes les têtes se levèrent, tous les yeux devinrent fixes. Un homme était là-haut, un homme était dans la salle de la bibliothèque, un homme était dans la fournaise. Cette figure se découpait en noir sur la flamme, mais elle avait des cheveux blancs. On reconnut le marquis de Lantenac.

Il disparut, puis il reparut.

L'effrayant vieillard se dressa à la fenêtre maniant une énorme échelle. C'était l'échelle de sauvetage, déposée dans la bibliothèque, qu'il était allé chercher le long du mur et qu'il avait traînée jusqu'à la fenêtre. Il la saisit par une extrémité, et avec l'agilité magistrale⁷ d'un athlète, il la fit glisser hors de la croisée sur le rebord de l'appui extérieur jusqu'au fond du ravin. Radoub, en bas, éperdu, tendit les mains, reçut l'échelle, la serra dans ses bras, et cria : "Vive la République !"

Le marquis répondit : "Vive le Roi !"

L'échelle était posée ; la communication était établie entre la salle incendiée et la terre ; vingt hommes accoururent, Radoub en tête, et en un clin d'œil ils s'étagèrent du haut en bas,⁸ adossés aux échelons comme les maçons qui montent et qui descendent des pierres. Cela fit sur l'échelle de bois une échelle humaine. Radoub, au faite de l'échelle, touchait à la fenêtre. Il était, lui, tourné vers l'incendie.

La petite armée, éparse dans les bruyères et sur les pentes, se pressait, bouleversée de toutes les émotions à la fois, sur le plateau, dans le ravin, sur la plate-forme de la tour.

Le marquis disparut encore, puis reparut, apportant un enfant.

Il y eut un immense battement de mains.

C'était le premier que le marquis avait saisi au hasard. C'était Gros-Alain.

Gros-Alain criait : "J'ai peur."

Le marquis donna Gros-Alain à Radoub, qui le passa derrière lui et au-dessous de lui à un soldat qui le passa à un autre, et pendant que Gros-Alain, très effrayé et criant, arrivait ainsi de bras en bras jusqu'au bas de l'échelle, le

marquis, un moment absent, revint à la fenêtre avec René-Jean qui résistait et pleurait, et qui battit Radoub au moment où le marquis le passa au sergent.

Le marquis reutra dans la salle pleine de flammes. Georgette était restée seule. Il alla à elle. Elle sourit. Cet homme de granit sentit quelque chose d'humide lui venir aux yeux. Il demanda : "Comment t'appelles-tu?"

"Orgette," dit-elle.

Il la prit dans ses bras, elle souriait toujours, et au moment où il la remettait à Radoub, le vieillard donna à l'enfant un baiser.

"C'est la petite même!" dirent les soldats; et Georgette, à son tour, descendit de bras en bras jusqu'à terre parmi des cris d'adoration. On battait des mains, on trépidait; les vieux grenadiers sanglotaient, et elle leur souriait.

La mère était au pied de l'échelle, haletante, insensée, ivre de tout cet inattendu, jetée sans transition de l'enfer dans le paradis. L'excès de joie meurtrit le cœur à sa façon. Elle tendait les bras, elle reçut d'abord Gros-Alain, ensuite René-Jean, ensuite Georgette, elle les couvrit pêle-mêle de baisers, puis elle éclata de rire et tomba évanouie.

Un grand cri s'éleva :

"Tous sont sauvés!"

Tous étaient sauvés en effet, excepté le vieillard.

Mais personne n'y songeait, pas même lui peut-être.

Il resta quelques instants rêveur au bord de la fenêtre, comme s'il voulait laisser au gouffre de flamme le temps de prendre un parti. Puis, sans se hâter, lentement, fièrement, il enjambla l'appui de la croisée, et, sans se retourner, droit, debout, adossé aux échelons, ayant derrière lui l'incendie, faisant face au précipice, il se mit à descendre l'échelle en silence avec une majesté de fantôme. Ceux qui étaient sur l'échelle se précipitèrent en bas, tous les assistants tressaillèrent, il se fit autour de cet homme qui arrivait d'en haut un recul d'horreur sacrée comme autour d'une vision. Lui, cependant s'enfonçait gravement dans l'ombre qu'il avait devant lui; pendant qu'ils reculaient, il s'approchait d'eux; sa pâleur de marbre n'avait pas un pli, son regard de spectre n'avait pas un éclair; à chaque pas qu'il faisait vers ces hommes dont les prunelles effarées se fixaient sur lui dans les ténèbres, il semblait plus grand, l'échelle tremblait et sonnait sous son pied lugubre, et l'on eût dit la statue du commandeur redescendant dans le sépulcre.

Quand le marquis fut en bas, quand il eut atteint le dernier échelon et posé son pied à terre, une main s'abattit sur son collet. Il se retourna.

"Je t'arrête," dit Cimourdain.

"Je t'approuve," dit Lantenac.

CHAPTER XL

LES DEUX AMIS.

"Lovely and beautiful in their lives, in their death they were not divided."

C'ÉTAIT dans le sépulcre en effet que le marquis était redescendu.

On l'emmena.

La crypte-oubliette du rez-de-chaussée de la Tourgue fut immédiatement rouverte sous l'œil sévère de Cimourdain ; on y mit une lampe, une cruche d'eau et un pain de soldat, on y jeta une botte de paille, et, moins d'un quart d'heure après la minute où la main de Cimourdain avait saisi le marquis, la porte du cachot se refermait sur Lantenac.

Cela fait, Cimourdain alla trouver Gauvain ; en ce moment-là l'église lointaine de Parigné sonnait onze heures du soir ; Cimourdain dit à Gauvain :

"Je vais convoquer la cour martiale. Tu n'en seras pas. Tu es Gauvain et Lantenac est Gauvain. Tu es trop proche parent pour être juge. La cour martiale sera composée de trois juges, un officier, le capitaine Guéchamp, un sous-officier, le sergent Radoub, et moi, qui présiderai. Rien de tout cela ne te regarde plus.¹ Nous nous conformerons au décret de la Convention ; nous nous bornerons à constater l'identité du ci-devant marquis de Lantenac. Demain la cour martiale, après-demain la guillotine. La Vendée est morte."

Gauvain ne répliqua pas une parole.

Un vent froid soufflait de la forêt. Gauvain, laissant Guéchamp donner les ordres nécessaires, alla à sa tente qui était dans le pré de la lisière du bois, au pied de la Tourgue, et y prit son manteau à capuchon, dont il s'enveloppa. Ce manteau était bordé de ce simple galon qui, selon la mode répu-

blicaine, sobre² d'ornements, désignait le commandant en chef. Il se mit à marcher dans ce pré sanglant où l'assaut avait commencé. Il était là seul. L'incendie continuait, désormais dédaigné ; Radoub était près des enfants et de la mère, presque aussi maternel qu'elle ; le châtelet du pont achevait de brûler, les sapeurs faisaient la part du feu,³ on creusait des fosses, on enterrait les morts, on pansait les blessés, on avait démolì la retirade, on désencombraìt de cadavres les chambres et les escaliers, on nettoyait le lieu du carnage, on balayait le tas d'ordures terrible de la victoire, les soldats faisaient, avec la rapidité militaire, ce qu'on pourrait appeler le ménage de la bataille finie. Gauvain ne voyait rien de tout cela.

À peine jetait-il un regard, à travers sa rêverie, au poste de la brèche doublé sur l'ordre de Cimourdain.

Cette brèche, il la distinguait dans l'obscurité, à environ deux cents pas du coin de prairie où il s'était comme réfugié. Il voyait cette ouverture noire. C'était par là que l'attaque avait commencé il y avait trois heures de cela ; c'était par là que lui Gauvain avait pénétré dans la tour ; c'était là le rez-de-chaussée où était la retirade ; c'était dans ce rez-de-chaussée que s'ouvrait la porte du cachot où était le marquis. Ce poste de la brèche gardait ce cachot.

En même temps que son regard apercevait vaguement cette brèche, son oreille entendait confusément revenir, comme un glas qui tinte, ces paroles : " Demain la cour martiale, après-demain la guillotine."

L'incendie qu'on avait isolé et sur lequel les sapeurs lançaient toute l'eau qu'on avait pu se procurer, ne s'éteignait pas sans résistance et jetait des flammes intermittentes ; on entendait par instants craquer les plafonds et se précipiter l'un sur l'autre les étages croulants ; alors des tourbillons d'étincelles s'envolaient comme d'une torche secouée, une clarté d'éclair faisait visible l'extrême horizon, et l'ombre de la Tourgue subitement gigantesque, s'allongeait jusqu'à la forêt.

Gauvain allait et venait à pas lents dans cette ombre et devant la brèche de l'assaut. Par moments il croisait ses deux mains derrière sa tête recouverte de son capuchon de guerre. Il songeait.

Sa rêverie était insondable.

Un changement à vue inouï venait de se faire.⁴

Le marquis de Lantenac s'était transfiguré.

Gauvain avait été témoin de cette transfiguration.

Jamais il n'aurait cru que de telles choses pussent résulter d'une complication d'incidents, quels qu'ils fussent. Jamais il n'aurait, même en rêve, imaginé qu'il pût arriver rien de pareil. L'imprévu avait saisi Gauvain et le tenait. Gauvain avait devant lui l'impossible devenu réel, visible, palpable, inévitable, inexorable.

Que pensait-il de cela, lui, Gauvain ?

Il ne s'agissait pas de tergiver ; il fallait conclure.

Une question lui était posée ; il ne pouvait prendre la fuite devant elle.⁵

Posée par qui ?

Par les événements.

Et pas seulement par les événements.

Car lorsque les événements, qui sont variables, nous font une question, la justice, qui est immuable, nous somme⁶ de répondre.

Derrière le nuage, qui nous jette son ombre, il y a l'étoile, qui nous jette sa clarté.

Nous ne pouvons pas plus nous soustraire à la clarté qu'à l'ombre.

Gauvain subissait un interrogatoire.

Il comparaisait devant quelqu'un.

Devant quelqu'un de redoutable.

Sa conscience.⁷

Gauvain sentait tout vaciller en lui. Ses résolutions les plus solides, ses promesses les plus fermement faites, ses décisions les plus irrévocables, tout cela chancelait dans les profondeurs de sa volonté.

Il y a des tremblements d'âme.

Plus il réfléchissait à ce qu'il venait de voir, plus il était bouleversé.

Ce qui se passait ne pouvait être éludé ; le fait était grave : Gauvain faisait partie de ce fait ; il en était,⁸ il ne pouvait s'en retirer ; et, bien que Cimourdain lui eût dit : " Cela ne te regarde plus," il sentait en lui quelque chose comme ce qu'éprouve l'arbre au moment où on l'arrache de sa racine.

Tout homme a une base ; un ébranlement à cette base cause un trouble profond ; Gauvain sentait ce trouble.

Il pressait sa tête dans ses deux mains, comme pour en faire jaillir la vérité. Préciser une telle situation n'était pas facile ; simplifier le complexe, rien de plus malaisé ; il avait devant lui de redoutables chiffres dont il fallait faire

le total ; faire l'addition de la destinée, quel vertige ! il l'essayait ; il tâchait de se rendre compte ; il s'efforçait de rassembler ses idées, de discipliner⁹ les résistances qu'il sentait en lui, et de récapituler les faits.

Il se les exposait à lui-même.

À qui n'est-il pas arrivé de se faire un rapport,¹⁰ et de s'interroger, dans une circonstance suprême, sur l'itinéraire à suivre, soit pour avancer, soit pour reculer ?

Gauvain venait d'assister à un prodige.

En même temps que le combat terrestre, il y avait eu un combat céleste.

Le combat du bien contre le mal.

Un cœur effrayant¹¹ venait d'être vaincu.

Étant donné l'homme avec tout ce qui est mauvais en lui, la violence, l'erreur, l'aveuglement, l'opiniâtreté malsaine, l'orgueil, l'égoïsme, Gauvain venait de voir un miracle.

La victoire de l'humanité sur l'homme.

L'humanité avait vaincu l'inhumain.

Et par quel moyen ? de quelle façon ? comment avait-elle terrassé un colosse de colère et de haine ? quelles armes avait-elle employées ? quelle machine de guerre ? Le bercean.

On avait vu trois pauvres êtres à peine nés, inconscients, abandonnés, orphelins, seuls, bégayants, souriants, ayant contre eux la guerre civile, le talion,¹² l'affreuse logique des représailles, le meurtre, le carnage, le fratricide, la rage, la rancune, toutes les gorgones,^{12a} triompher ; on avait vu l'avortement et la défaite d'un infâme incendie, chargé de commettre un crime ; on avait vu les préméditations atroces déconcertées et déjouées ; on avait vu l'antique férocité féodale, le vieux dédain inexorable, la préendue expérience des nécessités de la guerre, la raison d'état, tous les arrogants partis-pris de la vieillesse farouche,¹³ s'évanouir devant le bleu regard de ceux qui n'ont pas vécu ; et c'est tout simple, car celui qui n'a pas vécu encore n'a pas fait le mal, il est la justice, il est la vérité, il est la blancheur, et les immenses¹⁴ anges du ciel sont dans les petits enfants.

Spectacle utile ; conseil ; leçon. Les combattants frénétiques de la guerre sans merci avaient soudainement vu, en face de tous les forfaits, de tous les attentats, de tous les fanatismes, de l'assassinat, de la vengeance attisant les bûchers, de la mort arrivant une torche à la main, au-dessus de l'énorme légion des crimes, se dresser cette toute-puissance l'innocence.

Ft l'innocence avait vaincu.

Et l'on pouvait dire : Non, la guerre civile n'existe pas, la barbarie n'existe pas, la haine n'existe pas, le crime n'existe pas, les ténèbres n'existent pas ; pour dissiper ces spectres, il suffit de cette aurore, l'enfance.

Jamais, dans aucun combat, Satan n'avait été plus visible, ni Dieu.

Ce combat avait eu pour arène une conscience.

La conscience de Lantenac.

Maintenant il recommençait, plus acharné et plus décisif encore peut-être, dans une autre conscience.

La conscience de Gauvain.

Quel champ de bataille que l'homme !

Nous sommes livrés à ces dieux, à ces monstres, à ces géants, nos pensées.

Souvent ces belligérants terribles foulent aux pieds notre âme.

Gauvain méditait.

Le marquis de Lantenac, cerné, bloqué, condamné, mis hors la loi, serré, comme la bête dans le cirque, comme le clou dans la tenaille, enfermé dans son gîte devenu sa prison, étreint de toutes parts par une muraille de fer et de feu, était parvenu à se dérober. Il avait fait ce miracle d'échapper. Il avait réussi ¹⁵ ce chef-d'œuvre, le plus difficile de tous dans une telle guerre, la fuite. Il avait repris possession de la forêt pour s'y rebrancher, du pays pour y combattre, de l'ombre pour y disparaître. Il était redevenu le redoutable allant et venant, l'errant sinistre, le capitaine des invisibles, le chef des hommes souterrains, le maître des bois. Gauvain avait la victoire, mais Lantenac avait la liberté. Lantenac désormais avait la sécurité, la course illimitée devant lui, le choix inépuisable des asiles. Il était insaisissable, introuvable, inaccessible. Le lion avait été pris au piège, et il en était sorti.

Eh bien, il y était rentré.

Le marquis de Lantenac avait volontairement, spontanément, de sa pleine préférence, quitté la forêt, l'ombre, la sécurité, la liberté, pour rentrer dans le plus effroyable péril, intrépidement, une première fois, Gauvain l'avait vu, en se précipitant dans l'incendie au risque de s'y engouffrer, une deuxième fois, en descendant cette échelle qui le rendait à ses ennemis, et qui, échelle de sauvetage pour les autres, était pour lui échelle de perdition.

Et pourquoi avait-il fait cela ?

Pour sauver trois enfants.

Et maintenant qu'allait-on faire de cet homme ?

Le guillotiner.

Ainsi, cet homme, pour trois enfants, les siens ? non ; de sa famille ? non ; de sa caste ? non ; pour trois petits pauvres, les premiers venus, des enfants trouvés, des inconnus, des déguenillés, des va-nu-pieds, ce gentilhomme, ce prince, ce vieillard, sauvé, délivré, vainqueur, car l'évasion est un triomphe, avait tout risqué, tout compromis, tout remis en question,¹⁶ et hautainement, en même temps qu'il rendait les enfants, il avait apporté sa tête, et cette tête, jusqu'alors terrible, maintenant auguste, il l'avait offerte.

Et qu'allait-on faire ?

L'accepter.

Le marquis de Lantenac avait eu le choix entre la vie d'autrui et la sienne ; dans cette option superbe, il avait choisi sa mort.

Et on allait la lui accorder.

On allait le tuer.

Quel salaire de l'héroïsme !

Répondre à un acte généreux par un acte sauvage !

Donner ce dessous¹⁷ à la révolution !

Quel rapetissement pour la république !

Tandis que l'homme des préjugés et des servitudes, subitement transformé, rentrait dans l'humanité, eux, les hommes de la délivrance et de l'affranchissement, ils resteraient dans la guerre civile, dans la routine du sang, dans le fratricide !

Et la haute loi divine de pardon, d'abnégation, de rédemption, de sacrifice, existerait pour les combattants de l'erreur, et n'existerait pas pour les soldats de la vérité !

Quoi ! ne pas lutter¹⁸ de magnanimité ! se résigner à cette défaite, étant les plus forts, d'être les plus faibles, étant les victorieux, d'être les meurtriers, et de faire dire qu'il y a, du côté de la monarchie, ceux qui sauvent les enfants, et du côté de la république, ceux qui tuent les vieillards !

On verrait ce grand soldat, cet octogénaire puissant, ce combattant désarmé, volé plutôt que pris, saisi en pleine bonne action,¹⁹ garrotté avec sa permission, ayant encore au front la sueur d'un dévouement grandiose, monter les marches de l'échafaud comme on monte les degrés d'une apothéose ! Et l'on mettrait sous le couperet cette tête, autour de laquelle voleraient, suppliants, les trois âmes des petits anges sauvés !

et, devant ce supplice infamant pour les bureaux, on verrait le sourire sur la face de cet homme, et sur la face de la république la rougeur !

Et cela s'accomplirait en présence de Gauvain, chef !

Et, pouvant l'empêcher, il s'abstiendrait ! Et il se contenterait de ce congé altier, ²⁰—*Cela ne te regarde plus !* Et il ne se dirait point qu'en pareil cas, abdication, c'est complicité ! Et il ne s'apercevrait pas que, dans une action si énorme, entre celui qui fait et celui qui laisse faire, celui qui laisse faire est le pire, étant le lâche !

Mais cette mort, ne l'avait-il pas promise ? Lui, Gauvain, l'homme clément, n'avait-il pas déclaré que Lantenac faisait exception à la clémence, et qu'il livrerait Lantenac à Cimourdain ?

Cette tête, il la devait. Eh bien, il la payait. Voilà tout.

Mais était-ce bien la même tête ?

Jusqu'ici Gauvain n'avait vu dans Lantenac que le combattant barbare, le fanatique de royauté et de féodalité, le massacreur de prisonniers, l'assassin déchaîné par la guerre, l'homme sanglant. Cet homme-là, il ne le craignait pas ; ce proscripteur, il le proscrirait ; cet implacable le trouverait implacable. Rien de plus simple, le chemin était tracé et lugubrement facile à suivre, tout était prévu, on tuera celui qui tue, on était dans la ligne droite de l'horreur.²¹ Inopinément, cette ligne droite s'était rompue, un tournant imprévu révélait un horizon nouveau, une métamorphose avait eu lieu. Un Lantenac inattendu entraînait en scène. Un héros sortait du monstre ; plus qu'un héros, un homme. Plus qu'une âme, un cœur. Ce n'était plus un tueur que Gauvain avait devant lui, mais un sauveur. Gauvain était terrassé par un flot de clarté céleste.

Et Lantenac transfiguré ne transfigurerait pas Gauvain ! Quoi ! ce coup de lumière serait sans contrecoup ! L'homme du passé irait en avant, et l'homme de l'avenir en arrière ! L'homme des barbaries et des superstitions ouvrirait des ailes subites, et planerait, et regarderait ramper sous lui, dans de la fange et dans de la nuit, l'homme de l'idéal !

Autre chose encore.

Et la famille !

Ce sang qu'il allait répandre,—car le laisser verser, c'est le verser soi-même,—est-ce que ce n'était pas son sang, à lui Gauvain ? Son grand-père était mort, mais son grand-oncle

vivait; et ce grand-oncle, c'était le marquis de Lantenac. Est-ce que celui des deux frères qui était dans le tombeau ne se dressait pas pour empêcher l'autre d'y entrer? Est-ce qu'il n'ordonnait pas à son petit-fils de respecter désormais cette couronne de cheveux blancs, sœur de sa propre auréole? Est-ce qu'il n'y avait pas là, entre Gauvain et Lantenac, le regard indigné d'un spectre?

Est-ce donc que la révolution avait pour but de dénaturer l'homme? Est-ce pour briser la famille, est-ce pour étouffer l'humanité, qu'elle était faite? Loin de là. C'est pour affirmer ces réalités suprêmes, et non pour les nier, que 89²² avait surgi. Renverser les bastilles, c'est délivrer l'humanité; abolir la féodalité, c'est fonder la famille.

Il s'agissait maintenant de savoir si, quand Lantenac venait de rentrer dans l'humanité, Gauvain allait, lui, rentrer dans la famille.

Il s'agissait de savoir si l'oncle et le neveu allaient se rejoindre dans la lumière supérieure, ou bien si à un progrès²³ de l'oncle répondrait un recul du neveu.

La question, dans ce débat pathétique de Gauvain avec sa conscience, arrivait à se poser ainsi, et la solution semblait se dégager d'elle-même : sauver Lantenac.

Oui. Mais la France?

Ici le vertigineux problème changeait de face brusquement. Quoi! la France était aux abois! ²⁴ la France était livrée. ouverte, démantelée! elle n'avait plus de fossé, l'Allemagne passait le Rhin; elle n'avait plus de muraille, l'Italie enjambait les Alpes, et l'Espagne les Pyrénées. Il lui restait le grand abîme, l'Océan. Elle avait pour elle le gouffre. Elle pouvait s'y adosser, et, géante, appuyée à toute la mer, combattre toute la terre. Situation, après tout, inexpugnable. Eh bien non, cette situation allait lui manquer. Cet Océan n'était plus à elle. Dans cet Océan, il y avait l'Angleterre. L'Angleterre, il est vrai, ne savait comment passer. Eh bien, un homme allait lui jeter le pont, un homme allait lui tendre la main, un homme allait dire à Pitt: venez! un homme allait crier: Angleterre, prends la France! Et cet homme était le marquis de Lantenac.

Cet homme, on le tenait. Après trois mois de chasse, de poursuite, d'acharnement, on l'avait enfin saisi. La main de la révolution venait de s'abattre sur le maudit; le poing crispé de 93 avait pris le meurtrier royaliste au collet; par un de ces effets de la préméditation mystérieuse qui se mêle

d'en haut aux choses humaines, c'était dans son propre cachot de famille que ce parricide attendait maintenant son châtiment; l'homme féodal était dans l'oubliette féodale; les pierres de son château se dressaient contre lui et se fermaient sur lui, et celui qui voulait livrer son pays était livré par sa maison. Dieu avait visiblement édifié tout cela. L'heure juste avait sonné; la révolution avait fait prisonnier cet ennemi public; il ne pouvait plus combattre, il ne pouvait plus lutter, il ne pouvait plus nuire; dans cette Vendée où il y avait tant de bras, il était le seul cerveau; lui fini, la guerre civile était finie; on l'avait; après tant de massacres et de carnages, il était là, l'homme qui avait tué, et c'était son tour de mourir.

Et il se trouverait quelqu'un pour le sauver!

Cimourdain, c'est-à-dire '93, tenait Lantenac, c'est-à-dire la monarchie, et il se trouverait quelqu'un pour ôter de cette serre de bronze cette proie! Lantenac, l'homme en qui se concentrait cette gerbe de fléaux qu'on nomme le passé, le marquis de Lantenac était dans la tombe, la lourde porte éternelle²⁶ s'était refermée sur lui, et quelqu'un viendrait, du dehors, tirer le verrou! ce malfaiteur social était mort, et avec lui la révolte, la lutte fratricide, la guerre bestiale, et quelqu'un le ressusciterait!

Oh! comme cette tête de mort rirait!

Comme ce spectre dirait: C'est bon, me voilà vivant, imbéciles!

Comme il se remettrait à son œuvre hideuse! comme Lantenac se replongerait, implacable et joyeux, dans le gouffre de haine et de guerre! comme on reverrait, dès le lendemain, les maisons brûlées, les prisonniers massacrés, les blessés achevés, les femmes fusillées!

Et après tout, cette action qui fascinait Gauvain, Gauvain ne se l'exagérait-il pas?

Trois enfants étaient perdus; Lantenac les avait sauvés.

Mais qui donc les avait perdus?

N'était-ce pas Lantenac?

Qui avait mis ces berceaux dans cet incendie?

N'était-ce pas l'Imânus?

Qu'était-ce que l'Imânus?

Le lieutenant du marquis.

Le responsable, c'est le chef.

Donc, l'incendiaire et l'assassin, c'était Lantenac.

Qu'avait-il donc fait de si admirable?

Il n'avait point persisté. Rien de plus.

Après avoir construit le crime, il avait reculé devant.²⁶ Il s'était fait horreur à lui-même. Le cri de la mère avait réveillé en lui ce fond de vieille pitié humaine, sorte de dépôt de la vie universelle, qui est dans toutes les âmes, même les plus fatales. À ce cri, il était revenu sur ses pas. De la nuit où il s'enfonçait, il avait rétrogradé vers le jour. Après avoir fait le crime, il l'avait défait. Tout son mérite était ceci : n'avoir pas été un monstre jus u'au bout.

Et pour si peu, lui rendre tout ! lui rendre l'espace, les champs, les plaines, l'air, le jour, lui rendre la forêt dont il userait pour le banditisme, lui rendre la liberté dont il userait pour la servitude, lui rendre la vie dont il userait pour la mort !

Quant à essayer de s'entendre avec lui,²⁷ quant à vouloir traiter avec cette âme altière, quant à lui proposer sa délivrance sous condition, quant à lui demander s'il consentirait, moyennant la vie sauve, à s'als'enir désormais de toute hostilité et de toute révolte ; quelle faute ce serait qu'une telle offre. quel avantage on lui donnerait, à quel dédain on se heurterait, comme il dirait : Gardez les hontes pour vous ! tuez-moi !

Rien à faire en effet avec un tel homme, que le tuer ou le délivrer. Cet homme était à pic ;²⁸ il était toujours prêt à s'envoler ou à se sacrifier ; il était à lui-même son aigle et son précipice. Âme étrange.

Le tuer ? quelle anxiété ! le délivrer ? quelle responsabilité !

Lantenac sauvé, tout serait à recommencer avec la Vendée, comme avec l'hydre tant que la tête n'est pas coupée. En un clin d'œil, et avec une course de météore, toute la flamme, éteinte par la disparition de cet homme, se rallumerait. Lantenac ne se reposerait pas tant qu'il n'aurait point réalisé ce plan exécrationnel, poser, comme un couvercle de tombe, la monarchie sur la république et l'Angleterre sur la France. Sauver Lantenac, c'était sacrifier la France ; la vie de Lantenac, c'était la mort d'une foule d'êtres innocents, hommes, femmes, enfants, repris par la guerre domestique ; c'était le débarquement des Anglais, le recul de la révolution, les villes saccagées, le peuple déchiré, la Bretagne sanglante, la proie rendue à la griffe. Et Gauvain, au milieu de toutes sortes de lueurs incertaines et de clartés en sens contraires, voyait vaguement s'ébaucher dans sa rêverie et

se poser devant lui ce problème : la mise en liberté du tigre.

Et puis, la question reparaisait sous son premier aspect ; la pierre de Sisyphe,²⁹ qui n'est pas autre chose que la querelle de l'homme avec lui-même, retombait : Lantenac, était-ce donc le tigre ?

Peut-être l'avait-il été ; mais l'était-il encore ? Lantenac s'était racheté de toutes ses barbaries par un acte de sacrifice ; en se perdant matériellement il s'était sauvé moralement ; il s'était refait innocent ; il avait signé sa propre grâce. Est-ce que le droit de se pardonner à soi-même n'existe pas ? Désormais il était vénérable.

Et il balbutiait en lui-même : "Sauvons Lantenac."

Alors c'est bien. Va. fais les affaires³⁰ des Anglais. Déserte. Passe à l'ennemi. Sauve Lantenac et trahis la France.

Et il frémissait.

Ta solution n'en est pas une, ô songeur !—Gauvain voyait dans l'ombre le sinistre sourire du sphinx.

Cette situation était une sorte de carrefour redoutable où les vérités combattantes venaient aboutir et se confronter, et où se regardaient fixement les trois idées suprêmes de l'homme, l'humanité, la famille, la patrie.

Chacune de ces voix prenait à son tour la parole, et chacune à son tour disait vrai. Comment choisir ? Chacune à son tour semblait trouver le joint de sagesse et de justice, et disait : Fais cela. Était-ce cela qu'il fallait faire ? Oui. Non. Le raisonnement disait une chose ; le sentiment en disait une autre ; les deux conseils étaient contraires. Le raisonnement n'est que la raison ; le sentiment est souvent la conscience ; l'un vient de l'homme, l'autre de plus haut³¹

C'est ce qui fait que le sentiment a moins de clarté et plus de puissance.

Quelle force pourtant dans la raison sévère !

Gauvain hésitait.

Perplexités farouches.

Deux abîmes s'ouvraient devant Gauvain. Perdre le marquis ? ou le sauver ? Il fallait se précipiter dans l'un ou dans l'autre.

Lequel de ces deux gouffres était le devoir ?³²

C'est au devoir en effet qu'on avait affaire.³³

Ce devoir se dressait, sinistre devant Cimourdain, formidable devant Gauvain.

Simple devant l'un ; multiple, divers, tortueux, devant l'autre.

Minuit sonna, puis une heure du matin.

Gauvain s'était, sans s'en apercevoir, insensiblement rapproché de l'entrée de la brèche.

L'incendie ne jetait plus qu'une réverbération diffuse et s'éteignait.

Le plateau, de l'autre côté de la tour, en avait le reflet, et devenait visible par instants, puis s'éclipsait quand la fumée couvrait le feu. Cette lueur, ravivée par soubresauts et coupée d'obscurités subites, disproportionnait les objets et donnait aux sentinelles du camp des aspects de larves. Gauvain, à travers sa méditation, considérait vaguement ces effacements de la fumée par le flamboiement et du flamboiement par la fumée. Ces apparitions et ces disparitions de la clarté devant ses yeux avaient on ne sait quelle analogie avec les apparitions et les disparitions de la vérité dans son esprit.

Soudain, entre deux tourbillons de fumée, une flammèche envolée du brasier décroissant éclaira vivement le sommet du plateau et fit jaillir la silhouette vermeille d'une charrette. Gauvain regarda cette charrette ; elle était entourée de cavaliers qui avaient des chapeaux de gendarme. Il lui sembla que c'était la charrette que la longue-vue de Guéchamp lui avait fait voir à l'horizon, quelques heures auparavant, au moment où le soleil se couchait. Des hommes étaient sur la charrette et avaient l'air occupés à la décharger. Ce qu'ils retiraient de la charrette paraissait pesant, et rendait par instants un son de ferraille ; il eût été difficile de dire ce que c'était ; cela ressemblait à des charpentes ; deux d'entre eux descendirent et posèrent à terre une caisse qui, à en juger par sa forme, devait contenir un objet triangulaire. La flammèche s'éteignit, tout rentra dans les ténèbres ; Gauvain, l'œil fixe, demeura pensif devant ce qu'il y avait là dans l'obscurité.

Des lanternes s'étaient allumées, on allait et venait sur le plateau, mais les formes qui se mouvaient étaient confuses, et d'ailleurs Gauvain d'en bas, et de l'autre côté du ravin, ne pouvait voir que ce qui était tout à fait sur le bord du plateau.

Des voix parlaient, mais on ne percevait pas les paroles.⁸⁴ Ça et là des chocs sonnaient sur du bois. On entendait aussi on ne sait quel grincement métallique pareil au bruit d'une faux qu'on aiguise.

Deux heures sonnèrent.

Gauvain lentement, et comme quelqu'un qui ferait volontiers deux pas en avant et trois pas en arrière, se dirigea vers la brèche. À son approche, reconnaissant dans la pénombre le manteau et le capuchon galonné du commandant, la sentinelle présenta les armes. Gauvain pénétra dans la salle du rez-de-chaussée, transformée en corps de garde. Une lanterne était pendue à la voûte. Elle éclairait juste assez pour qu'on pût traverser la salle sans marcher sur les hommes du poste, gisant à terre sur de la paille, et la plupart endormis.

Ils étaient couchés là; ils s'y étaient battus quelques heures auparavant; la mitraille, éparse sous eux en grains de fer et de plomb, et mal balayée, les gênait un peu pour dormir; mais ils étaient fatigués, et ils se reposaient. Cette salle avait été le lieu horrible; là on avait attaqué; là on avait rugi, hurlé, grincé, frappé, tué, expiré; beaucoup des leurs étaient tombés morts sur ce pavé où ils se couchaient assoupis; cette paille qui servait à leur sommeil buvait le sang de leurs camarades; maintenant c'était fini, le sang était étanché, les sabres étaient essuyés, les morts étaient morts; eux ils dormaient paisibles. Telle est la guerre. Et puis, demain, tout le monde aura le même sommeil.

À l'entrée de Gauvain, quelques-uns de ces hommes assoupis se levèrent, entre autres l'officier qui commandait le poste. Gauvain lui désigna la porte du cachot.

"Ouvrez-moi," dit-il.

Les verrous furent tirés, la porte s'ouvrit.

Gauvain entra dans le cachot.

La porte se referma derrière lui.

Une lampe était posée sur la dalle de la crypte, à côté du soupirail carré de l'oubliette.

On apercevait aussi sur la dalle la cruche pleine d'eau, le pain de munition et la botte de paille. La crypte étant taillée dans le roc, le prisonnier qui eût eu la fantaisie de mettre le feu à la paille eût perdu sa peine; aucun risque d'incendie pour la prison, certitude d'asphyxie pour le prisonnier.

À l'instant où la porte tourna sur ses gonds, le marquis marchait dans son cachot; va-et-vient machinal propre à tous les fauves mis en cage.

Au bruit que fit la porte en s'ouvrant puis en se refermant, il leva la tête, et la lampe qui était à terre entre Gauvain et le marquis éclaira ces deux hommes en plein visage.

Ils se regardèrent, et ce regard était tel qu'il les fit tous deux immobiles.

Le marquis éclata de rire et s'écria :

"Bonjour, monsieur. Voilà pas mal d'années⁸⁶ que je n'ai eu la bonne fortune de vous rencontrer. Vous me faites la grâce de venir me voir. Je vous remercie. Je ne demande pas mieux que de causer un peu. Je commençais à m'ennuyer. Vos amis perdent le temps ; des constatations d'identité, des cours martiales, c'est long toutes ces manières-là.⁸⁶ J'irais plus vite en besogne. Je suis ici chez moi. Donnez-vous la peine d'entrer. Si c'est une simple visite d'amitié, j'en suis touché. Monsieur le vicomte, vous ne savez peut-être plus ce que c'est qu'un gentilhomme. Eh bien, en voilà un ; c'est moi. Regardez ça. C'est curieux ; ça croit en Dieu, ça croit à la tradition, ça croit à la famille, ça croit à ses aïeux, ça croit à l'exemple de son père, à la fi élité, à la loyauté, au devoir envers son prince, au respect des vieilles lois, à la vertu, à la justice ; et ça vous ferait fusiller avec plaisir. Ayez, je vous prie, la bonté de vous asseoir. Sur le pavé, c'est vrai ; car il n'y a pas de fauteuil dans ce salon ; mais qui vit dans la boue peut s'asseoir par terre. Je ne dis pas cela pour vous offenser, car ce que nous appelons la boue, vous l'appellez la nation. Vous n'exigez sans doute pas que je crie Liberté, Égalité, Fraternité ? Ceci est une ancienne chambre de ma maison ; jadis les seigneurs y mettaient les manants : maintenant les manants y mettent les seigneurs."

Le marquis parlait à son aise, paisiblement, sans rien souligner, avec sa voix de bonne compagnie,⁸⁷ avec son œil clair et tranquille, les deux mains dans ses goussets. Il s'interrompit, respira longuement, et reprit :

"Tuez les rois, tuez les nobles, tuez les prêtres, abattez, ruinez, massacrez, foulez tout aux pieds, mettez les maximes antiques sous le talon de vos bottes, piétinez le trône, trépignez l'autel, écrasez Dieu, c'est votre affaire. Vous êtes des traîtres et des lâches, incapables de dévouement et de sacrifice. J'ai dit. Maintenant faites-moi guillotiner, monsieur le vicomte. J'ai l'honneur d'être votre très humble."

Et il ajouta :

"Ah ! je vous dis vos vérités !⁸⁸ Qu'est-ce que cela me fait ? je suis mort."

"Vous êtes libre," dit Gauvain.

Et Gauvain s'avança vers le marquis, défit son manteau de commandant, le lui jeta sur les épaules, et lui rabattit

le capuchon sur les yeux. Tous deux étaient de même taille.

“Eh bien, qu'est-ce que tu fais?” dit le marquis.

Gauvain éleva la voix et cria :

“Lieutenant, ouvrez-moi.”

La porte s'ouvrit.

Gauvain cria :

“Vous aurez soin de refermer la porte derrière moi.”

Et il poussa dehors le marquis stupéfait.

La salle basse, transformée en corps de garde, avait, on s'en souvient, pour tout éclairage, une lanterne de corne qui faisait tout voir trouble, et donnait plus de nuit que de jour. Dans cette lueur confuse, ceux des soldats qui ne dormaient pas virent marcher au milieu d'eux, se dirigeant vers la sortie, un homme de haute stature ayant le manteau et le capuchon galonné de commandant en chef; ils firent le salut militaire, et l'homme passa.

Le marquis, lentement, traversa le corps de garde, traversa la brèche, non sans s'y heurter la tête plus d'une fois, et sortit.

La sentinelle, croyant voir Gauvain, lui présenta les armes.

Quand il fut dehors, ayant sous ses pieds l'herbe des champs, à deux cents pas la forêt, et devant lui l'espace, la nuit, la liberté, la vie, il s'arrêta et demeura un moment immobile comme un homme qui a cédé à la surprise, et qui, ayant profité d'une porte ouverte, cherche s'il a bien ou mal agi, hésite avant d'aller plus loin, et donne audience à une dernière pensée. Après quelques secondes de rêverie attentive, il leva sa main droite, fit claquer son médius contre son pouce et dit : “Ma foi !”

Et il s'en alla.

La porte du cachot s'était refermée. Gauvain était dedans.

En 1793, le président d'un tribunal militaire était presque à lui seul tout le tribunal; il choisissait les membres, classait l'ordre des grades, réglait le mode du vote; il était le maître en même temps que le juge.

Cimourdain avait désigné, pour prétoire de la cour martiale, cette salle même du rez-de-chaussée où avait été la retirade et où était maintenant le corps de garde. Il tenait à tout abrégier, le chemin de la prison au tribunal et le trajet du tribunal à l'échafaud.

À midi, conformément à ses ordres, la cour était en séance

avec l'apparat que voici : trois chaises de paille, une table de sapin, deux chandelles allumées, un tabouret devant la table.

Les chaises étaient pour les juges et le tabouret pour l'accusé. Aux deux bouts de la table il y avait deux autres tabourets, l'un pour le commissaire-auditeur qui était un fourrier,⁹⁹ l'autre pour le greffier qui était un caporal,

Il y avait sur la table un bâton de cire rouge, le sceau de la république en cuivre, deux écritoirs, des dossiers de papier blanc, et deux affiches imprimées, étalées toutes grandes ouvertes, contenant, l'une, la mise hors la loi, l'autre, le décret de la Convention.

La chaise du milieu était adossée à un faisceau de drapeaux tricolores ; dans ces temps de rude simplicité, un décor était vite posé, et il fallait peu de temps pour changer un corps de garde en cour de justice.

La chaise du milieu, destinée au président, faisait face à la porte du cachot.

Pour public, les soldats.

Deux gendarmes gardaient la sellette.

Cimourdain était assis sur la chaise du milieu, ayant à sa droite le capitaine Guéchamp, premier juge, et à sa gauche le sergent Radoub, deuxième juge.

Il avait sur la tête son chapeau à panache tricolore, à son côté son sabre, dans sa ceinture ses deux pistolets. Sa balafre, qui était d'un rouge vif, ajoutait à son air farouche.

Radoub avait fini par se faire panser. Il avait autour de la tête un mouchoir sur lequel s'élargissait lentement une plaque de sang.

A midi, l'audience n'était pas encore ouverte, une estafette, dont on entendait dehors piaffer le cheval, était debout près de la table du tribunal. Cimourdain écrivait. Il écrivait ceci :

" Citoyens membres du comité de salut public,

" Lantenac est pris. Il sera exécuté demain."

Il data et signa, plia et cacheta la dépêche, et la remit à l'estafette, qui partit.

Cela fait, Cimourdain dit d'une voix haute :

" Ouvrez le cachot."

Les deux gendarmes tirèrent les verrous, ouvrirent le cachot, et y entrèrent.

Cimourdain leva la tête, croisa les bras, regarda la porte, et cria :

" Amenez le prisonnier."

Un homme apparut entre les deux gendarmes, sous le cintre de la porte ouverte.

C'était Gauvain.

Cimourdain eut un tressaillement.

"Gauvain !" s'écria-t-il.

Et il reprit :

"Je demande le prisonnier."

"C'est moi," dit Gauvain.

"Toi ?"

"Moi."

"Et Lantenac ?"

"Il est libre."

"Libre !"

"Oui."

"Évadé ?"

"Évadé."

Cimourdain ballutia avec un tremblement :

"Eu effet, ce château est à lui, il en connaît toutes les issues, l'oubliette communique peut-être à quelque sortie, j'aurais dû y songer, il aura trouvé moyen de s'enfuir, il n'aura eu besoin pour cela de l'aide de personne."

"Il a été aidé," dit Gauvain.

"À s'évader ?"

"À s'évader."

"Qui l'a aidé ?"

"Moi."

"Toi !"

"Moi."

"Tu rêves !"

"Je suis entré dans le cachot, j'étais seul avec le prisonnier, j'ai ôté mon manteau, je le lui ai mis sur le dos, je lui ai rabattu le capuchon sur le visage, il est sorti à ma place, et je suis resté à la sienne. Me voici."

"Tu n'as pas fait cela !"

"Je l'ai fait."

"C'est impossible."

"C'est réel."

"Amenez-moi Lantenac !"

"Il n'est plus ici. Les soldats, lui voyant le manteau de commandant, l'ont pris pour moi et l'ont laissé passer. Il faisait encore nuit."

"Tu es fou."

"Je dis ce qui est."

Il y eut un silence. Cimourdain bégaya :

"Alors tu mérites . . ."

"La mort," dit Gauvain.

Cimourdain était pâle comme une tête coupée. Il était immobile comme un homme sur qui vient de tomber la foudre. Il semblait ne plus respirer. Une grosse goutte de sueur perla sur son front.

Il raffermir sa voix et dit :

"Gendarmes, faites asseoir l'accusé."

Gauvain se plaça sur le tabouret.

Cimourdain reprit :

"Gendarmes, tirez vos sabres."

C'était la formule usitée quand l'accusé était sous le poids d'une sentence capitale.

Les gendarmes tirèrent leurs sabres.

La voix de Cimourdain avait repris son accent ordinaire.

"Accusé," dit-il, "levez-vous."

Il ne tutoyait plus Gauvain.

Gauvain se leva.

"Comment vous nommez-vous !" demanda Cimourdain.

Gauvain répondit :

"Gauvain."

Cimourdain continua l'interrogatoire.

"Qui êtes-vous ?"

"Je suis commandant en chef de la colonne expéditionnaire des Côtes-du-Nord."

"Êtes-vous parent ou allié de l'homme évadé ?"

"Je suis son petit-neveu."

"Vous connaissez le décret de la Convention ?"

"J'en vois l'affiche sur votre table."

"Qu'avez-vous à dire sur ce décret ?"

"Que je l'ai contresigné, que j'en ai ordonné l'exécution, et que c'est moi qui ai fait faire cette affiche au bas de laquelle est mon nom."

"Faites choix d'un défenseur."

"Je me défendrai moi-même."

"Vous avez la parole."⁴⁰

Cimourdain était redevenu impassible. Seulement son impassibilité ressemblait moins au calme d'un homme qu'à la tranquillité d'un rocher.

Gauvain demeura un moment silencieux et comme recueilli.

Cimourdain reprit :

“Qu’avez-vous à dire pour votre défense ?”

Gauvain leva lentement la tête, ne regarda personne, et répondit :

“Ceci : une chose m’a empêché d’en voir une autre ; une bonne action, vue de trop près, m’a caché cent actions criminelles ; d’un côté un vieillard, de l’autre des enfants, tout cela s’est mis entre moi et le devoir. J’ai oublié les villages incendiés, les champs ravagés, les prisonniers massacrés, les blessés achevés, les femmes fusillées, j’ai oublié la France livrée à l’Angleterre ; j’ai mis en liberté le meurtrier de la patrie. Je suis coupable. En parlant ainsi, je semble parler contre moi : c’est une erreur. Je parle pour moi. Quand le coupable reconnaît sa faute, il sauve la seule chose qui vaille la peine d’être sauvée, l’honneur.

“Est-ce là,” repartit Cimourdain, “tout ce que vous avez à dire pour votre défense ?”

“J’ajoute qu’étant le chef, je devais l’exemple, et qu’à votre tour, étant les juges, vous le devez.”

“Quel exemple demandez-vous ?”

“Ma mort.”

“Vous la trouvez juste ?”

“Et nécessaire.”

“Asseyez-vous.”

Le fourrier, commissaire-auditeur, se leva et donna lecture, premièrement, de l’arrêté qui mettait hors la loi le ci-devant marquis de Lantenac ; deuxièmement, du décret de la Convention édictant “la peine capitale contre quiconque favoriserait l’évasion d’un rebelle prisonnier. Il termina par les quelques lignes imprimées au bas de l’affiche du décret, intimant défense “de porter aide et secours” au rebelle susnommé “sous peine de mort,” et signées : “*Le commandant en chef de la colonne expéditionnaire, GAUVAIN.*”

Ces lectures faites, le commissaire-auditeur se rassit.

Cimourdain croisa les bras et dit :

“Accusé, soyez attentif. Public, écoutez. Vous avez devant vous la loi. Il va être procédé au vote. La sentence sera rendue à la majorité simple. Chaque juge opinera à son tour, à haute voix, en présence de l’accusé, la justice n’ayant rien à cacher.”

Cimourdain continua :

“La parole est au premier juge. Parlez, capitaine Guéchamp.”

Le capitaine Guéchamp ne semblait voir ni Cimourdain,

ni Gauvain. Ses paupières abaissées cachait ses yeux immobiles fixés sur l'affiche du décret et la considérant comme on considérerait un gouffre. Il dit :

"La loi est formelle. Un juge est plus et moins qu'un homme ; il est moins qu'un homme, car il n'a pas de cœur ; il est plus qu'un homme, car il a le glaive." L'an 414 de Rome, Manlius fit mourir son fils pour le crime d'avoir vaincu sans son ordre. La discipline violée voulait une expiation. Ici, c'est la loi qui a été violée, et la loi est plus haute encore que la discipline. Par suite d'un accès "de pitié, la patrie est remise en danger. La pitié peut avoir les proportions d'un crime. Le commandant Gauvain a fait évader le rebelle Lantenac. Gauvain est coupable. Je vote la mort."

"Écrivez, greffier," dit Cimourdain.

Le greffier écrivit : "Capitaine Guéchamp : la mort."

Gauvain éleva la voix.

"Guéchamp," dit-il, "vous avez bien voté, et je vous remercie."

Cimourdain reprit :

"La parole est au deuxième juge. Parlez, sergent Radoub."

Radoub se leva, se tourna vers Gauvain et fit à l'accusé le salut militaire. Puis il s'écria :

"Si c'est ça," alors, guillotinez-moi. Car j'en donne ici ma parole d'honneur la plus sacrée, je voudrais avoir fait, d'abord ce qu'a fait le vieux, et ensuite ce qu'a fait mon commandant. Quand j'ai vu cet individu de quatrevingts ans se jeter dans le feu pour en tirer les trois moches, j'ai dit : Bonhomme, tu es un brave homme ! et quand j'apprends que c'est mon commandant qui a sauvé ce vieux de votre guillotine, mille noms de noms, je dis : Mon commandant, vous devriez être mon général, et vous êtes un vrai homme, et moi, tonnerre ! je vous donnerais la croix de Saint-Louis—"

Et Radoub se rassit. Sa blessure s'était rouverte. Un filet de sang qui sortait du bandeau coulait le long de son cou, de l'endroit où avait été son oreille.

Cimourdain se tourna vers Radoub.

"Vous votez pour que l'accusé soit absous ?"

"Je vote," dit Radoub, "pour qu'on le fasse général."

"Je vous demande si vous votez pour qu'il soit acquitté."

"Je vote pour qu'on le fasse le premier de la république."

"Sergent Radoub, votez-vous pour que le commandant Gauvain soit acquitté, oui ou non ?"

"Je vote pour qu'on me coupe la tête à sa place."

"Acquittement," dit Cimourdain. "Écrivez, greffier."

Le greffier écrivit : "Sergent Radoub : acquittement."

Puis le greffier dit :

"Une voix pour la mort. Une voix pour l'acquittement. Partage."

C'était à Cimourdain de voter.

Il se leva. Il ôta son chapeau et le posa sur la table.

Il n'était plus pâle ni livide. Sa face était couleur de terre.

Tous ceux qui étaient là eussent été couchés dans des suaires que le silence n'eût pas été plus profond.

Cimourdain dit d'une voix grave, lente et ferme :

"Accusé Gauvain, la cause est entendue. Au nom de la république, la cour martiale, à la majorité de deux voix contre une . . ."

Il s'interrompit, il eut comme un temps d'arrêt ; hésitait-il devant la mort ? hésitait-il devant la vie ? toutes les poitrines étaient haletantes. Cimourdain continua :

" . . . Vous condamne à la peine de mort."

Son visage exprimait la torture du triomphe sinistre. Quand Jacob dans les ténèbres se fit bénir par l'ange qu'il avait terrassé, il devait avoir ce sourire effrayant.

Ce ne fut qu'une lueur, et cela passa. Cimourdain redevenu de marbre, se rassit, remit son chapeau sur sa tête, et ajouta :

"Gauvain, vous serez exécuté demain, au lever du soleil."

Gauvain se leva, salua et dit :

"Je remercie la cour."

"Emmenez le condamné," dit Cimourdain.

Cimourdain fit un signe, la porte du cachot se rouvrit, Gauvain y entra, le cachot se referma. Les deux gendarmes restèrent en faction des deux côtés de la porte, le sabre nu.

On emporta Radoub, qui venait de tomber sans connaissance.

La salle de justice était redevenue corps de garde ; le poste était doublé comme la veille ; deux factionnaires gardaient la porte du cachot fermé.

Vers minuit, un homme, qui tenait une lanterne à la main, traversa le corps de garde, se fit reconnaître, et se fit ouvrir le cachot.

C'était Cimourdain.

Il entra, et la porte resta entr'ouverte derrière lui.

Le cachot était ténébreux et silencieux. Cimourdain fit un pas dans cette obscurité, posa la lanterne à terre, et

s'arrêta. On entendait dans l'ombre la respiration égale d'un homme endormi. Cimourdain écouta, pensif, ce bruit paisible.

Gauvain était au fond du cachot, sur la botte de paille. C'était son souffle qu'on entendait. Il dormait profondément.

Cimourdain s'avança avec le moins de bruit possible, vint tout près et se mit à regarder Gauvain; une mère regardant son nourrisson dormir n'aurait pas un plus tendre et plus inexprimable regard. Ce regard était plus fort peut-être que Cimourdain; Cimourdain appuya, comme font quelquefois les enfants, ses deux poings sur ses yeux, et demeura un moment immobile. Puis il s'agenouilla, souleva doucement la main de Gauvain, et posa ses lèvres dessus.

Gauvain fit un mouvement. Il ouvrit les yeux avec le vague étonnement du réveil en sursaut. La lanterne éclairait faiblement la cave. Il reconnut Cimourdain.

"Tiens," dit-il, "c'est vous, mon maître."

Et il ajouta :

Je rêvais que la mort me baisait la main."

Cimourdain eut cette secousse que nous donne parfois la brusque invasion d'un flot de pensées; quelquefois ce flot est si haut et si orageux qu'il semble qu'il va éteindre l'âme. Rien ne sortit du profond cœur de Cimourdain. Il ne put dire que : "Gauvain !"

Et tous deux se regardèrent; Cimourdain avec des yeux pleins de ces flammes qui brûlent⁴⁶ les larmes, Gauvain avec son plus doux sourire.

Gauvain se souleva sur son coude et dit :

"Cette balafre que je vois sur votre visage, c'est le coup de sabre que vous avez reçu pour moi. Hier encore vous étiez dans cette mêlée à côté de moi et à cause de moi. Si la providence ne vous avait pas mis près de mon berceau, où serais-je aujourd'hui? dans les ténèbres. Si j'ai la notion du devoir, c'est de vous qu'elle me vient. Je n'étais qu'un seigneur, vous avez fait de moi un citoyen; je n'étais qu'un citoyen, vous avez fait de moi un esprit; vous m'avez fait propre, comme homme, à la vie terrestre, et, comme âme, à la vie céleste. Vous m'avez donné, pour aller dans la réalité humaine, la clef de vérité, et, pour aller au delà, la clef de lumière. O mon maître, je vous remercie. C'est vous qui m'avez créé."

Cimourdain s'assit sur la paille à côté de Gauvain et lui dit :

“ Je viens souper avec toi.”

Gauvain rompit le pain noir, et le lui présenta. Cimourdain en prit un morceau; puis Gauvain lui tendit la cruche d'eau.

“ Bois le premier,” dit Cimourdain.

Gauvain but et passa la cruche à Cimourdain qui but après lui. Gauvain n'avait bu qu'une gorgée; Cimourdain but à longs traits.

Dans ce souper, Gauvain mangeait et Cimourdain buvait. Signe du calme de l'un et de la fièvre de l'autre.

On ne sait quelle sérénité terrible était dans ce cachot. Ces deux hommes causaient.

Gauvain disait :

“ Les grandes choses s'ébauchent.” Ce que la révolution fait en ce moment est mystérieux. Derrière l'œuvre visible il y a l'œuvre invisible. L'une cache l'autre. L'œuvre visible est farouche, l'œuvre invisible est sublime. En cet instant je distingue tout très nettement. C'est étrange et beau. Il a bien fallu se servir des matériaux du passé. De là cet extraordinaire 93. Sous un échafaudage de barbarie se construit un temple de civilisation.”

“ Oui,” répondit Cimourdain. “ De ce provisoire sortira le définitif. Le définitif, c'est-à-dire le droit et le devoir parallèles, l'impôt proportionnel et progressif, le service militaire obligatoire, le nivellement, aucune déviation, et, au-dessus de tous et de tout, cette ligne droite, la loi. La république de l'absolu.”

“ Je préfère,” dit Gauvain, “ la république de l'idéal.”

Il s'interrompit, puis continua :

“ O mon maître, dans tout ce que vous venez de dire, où placez-vous le dévouement, le sacrifice, l'abnégation, l'entrelacement magnanime des bienveillances, l'amour? Mettre tout en équilibre, c'est bien; mettre tout en harmonie, c'est mieux. Au-dessus de la balance il y a la lyre. Votre république dose, mesure et règle l'homme; la mienne l'emporte en plein azur.” C'est la différence qu'il y a entre un théorème et un aigle.”

“ Tu te perds dans le nuage.”⁶⁰

“ Et vous dans le calcul.”

“ Il y a du rêve dans l'harmonie.”

“ Il y en a aussi dans l'algèbre.”

“ Je voudrais l'homme fait par Euclide.”

“ Et moi,” dit Gauvain, “ je l'aimerais mieux fait par Homère.”

Le sourire sévère de Cimourdain s'arrêta sur Gauvain comme pour tenir cette âme en arrêt.

"Poésie ! Défie-toi des poètes."

"Oui, je connais ce mot. Défie-toi des souffles, défie-toi des rayons, défie-toi des parfums, défie-toi des fleurs, défie-toi des constellations."

"Rien de tout cela ne donne à manger."

"Qu'en savez-vous ? L'idée aussi est nourriture. Penser, c'est manger."

"Pas d'abstractions. La république c'est deux et deux font quatre. Quand j'ai donné à chacun ce qui lui revient . . ." ⁵¹

"Il vous reste à donner à chacun ce qui ne lui revient pas."

"Qu'entends-tu par là ?"

"J'entends l'immense concession réciproque que chacun doit à tous et que tous doivent à chacun, et qui est toute la vie sociale."

"Hors du droit strict, il n'y a rien."

"Il y a tout."

"Je ne vois que la justice."

"Moi, je regarde plus haut."

"Qu'y a-t-il donc au-dessus de la justice ?"

"L'équité."

Par moments ils s'arrêtaient comme si des lueurs passaient.

Cimourdain reprit :

"Précise, je t'en défie."

"Soit. Vous voulez le service militaire obligatoire. Contre qui ? contre d'autres hommes. Moi, je ne veux pas de service militaire. Je veux la paix. Vous voulez les misérables secourus, moi je veux la misère supprimée."

Gauvain reprit :

"Et la femme ? qu'en faites-vous ?"

Cimourdain répondit :

"Ce qu'elle est. La servante de l'homme."

"Oui. A une condition."

"Laquelle ?"

"C'est que l'homme sera le serviteur de la femme."

"Y penses-tu ?" s'écria Cimourdain, "l'homme serviteur ! jamais. L'homme est maître. Je n'admet qu'une royauté, celle du foyer. L'homme chez lui est roi."

"Oui. A une condition."

"Laquelle ?"

“C'est que la femme y sera reine.”

“C'est-à-dire que tu veux pour l'homme et pour la femme . . .”

“L'égalité.”

“L'égalité ! y songes-tu ? les deux êtres sont divers.”

“J'ai dit l'égalité. Je n'ai pas dit l'identité.”

Il y eut encore une pause, comme une sorte de trêve entre ces deux esprits échangeant des éclairs. Cimourdain la rompit.

“Et l'enfant ! à qui le donnes-tu ?”

“D'abord au père, puis à la mère, puis au maître qui l'élève, puis à la cité qui le virilise, puis à la patrie qui est la mère suprême, puis à l'humanité qui est la grande aïeule.”

“Tu ne parles pas de Dieu.”

“Chacun de ces degrés, père, mère, maître, cité, patrie, humanité, est un des échelons de l'échelle qui monte à Dieu.”

Cimourdain se taisait, Gauvain poursuivait :

“Quand on est au bout de l'échelle, on est arrivé à Dieu. Dieu s'ouvre ; on n'a plus qu'à entrer.”

Il s'arrêta. Son œil devint éclatant.

Ses lèvres remuaient. Il cessa de parler.

La porte était restée ouverte. Quelque chose des rumeurs du dehors pénétrait dans le cachot. On entendait de vagues clairons, c'était probablement la diane ; puis des crosses de fusil sonnantes à terre, c'étaient les sentinelles qu'on relevait : puis, assez près de la tour, autant qu'on en pouvait juger dans l'obscurité, un mouvement pareil à un remuement de planches et de madriers, avec des bruits sourds et intermittents qui ressemblaient à des coups de marteaux.

Cimourdain, pâle, écoutait. Gauvain n'entendait pas.

Sa rêverie était de plus en plus profonde. Il semblait qu'il ne respirât plus, tant il était attentif à ce qu'il voyait sous la voûte visionnaire de son cerveau. Il avait de doux tréssailements. La clarté d'aurore qu'il avait dans la prunelle grandissait.

Un certain temps se passa ainsi. Cimourdain lui demanda :

“À quoi penses-tu ?”

“À l'avenir,” dit Gauvain.

Et il retomba dans sa méditation. Cimourdain se leva du lit de paille où ils étaient assis tous les deux. Gauvain ne s'en aperçut pas. Cimourdain, couvant du regard le jeune homme pensif, recula lentement jusqu'à la porte et sortit. Le cachot se referma.

Le jour ne tarda pas à poindre à l'horizon.

En même temps que le jour, une chose étrange, immobile, surprenante, et que les oiseaux du ciel ne connaissaient pas, apparut sur le plateau de la Tourgue au-dessus de la forêt de Fougères.

Cela avait été mis là dans la nuit. C'était dressé plutôt que bâti.

Au premier abord, l'idée que cette chose éveillait était l'idée de l'inutile. Elle était là parmi les bruyères en fleur. On se demandait à quoi cela pouvait servir. Puis on sentait venir un frisson. C'était une sorte de tréteau ayant pour pieds quatre poteaux. À un bout du tréteau, deux hautes solives, debout et droites, reliées à leur sommet par une traverse, élevaient et tenaient suspendu un triangle qui semblait noir sur l'azur du matin. À l'autre bout du tréteau, il y avait une échelle. Entre les deux solives, en bas, au-dessous du triangle, on distinguait une sorte de panneau composé de deux sections mobiles qui, en s'ajustant l'une à l'autre, offraient au regard un trou rond à peu près de la dimension du cou d'un homme. La section supérieure du panneau glissait dans une rainure, de façon à pouvoir se hausser ou s'abaisser. Pour l'instant, les deux croissants qui en se rejoignant formaient le collier étaient écartés. On apercevait au pied des deux piliers portant le triangle une planche pouvant tourner sur charnières et ayant l'aspect d'une bascule. À côté de cette planche il y avait un panier long, et, entre les deux piliers, en avant, et à l'extrémité du tréteau, un panier carré. C'était peint en rouge. Tout était en bois, excepté le triangle qui était en fer. On sentait que cela avait été construit par des hommes, tant c'était laid, mesquin et petit ; et cela aurait mérité d'être apporté là par des génies, tant c'était formidable.

Cette bâtisse difforme, c'était la guillotine.

En face, à quelques pas, dans le ravin, il y avait un autre monstre, la Tourgue. Un monstre de pierre faisant pendant au monstre de bois.

Dans la Tourgue étaient condensés quinze cents ans, le moyen âge, le vasselage, la glèbe, la féodalité ; dans la guillotine une année, 93 ; et ces douze mois faisaient contre-poids à ces quinze siècles.

La Tourgue, c'était la monarchie ; la guillotine, c'était la révolution.

Confrontation tragique. . .

La nature est impitoyable ; elle ne consent pas à retirer ses fleurs, ses musiques, ses parfums et ses rayons devant l'abomination humaine ; elle accable l'homme du contraste de la beauté divine avec la laideur sociale ; elle ne lui fait grâce ni d'une aile de papillon, ni d'un chant d'oiseau ; il faut qu'en plein meurtre, en pleine vengeance, en pleine barbarie, il subisse le regard des choses sacrées ; il ne peut se soustraire à l'immense reproche de la douceur universelle et à l'implacable sérénité de l'azur. Il faut que la difformité des lois humaines se montre toute nue au milieu de l'éblouissement éternel. L'homme brise et broie, l'homme stérilise, l'homme tue ; l'été reste l'été, le lys reste le lys, l'astre reste l'astre.

Ce matin-là, jamais le ciel frais du jour levant n'avait été plus charmant. Un vent tiède remuait les bruyères, les vapeurs rampaient mollement dans les branchages, la forêt de Fougères, toute pénétrée de l'haleine qui sort des sources, fumait dans l'aube comme une vaste cassolette pleine d'encens ; le bleu du firmament, la blancheur des nuées, la claire transparence des eaux, la verdure, cette gamme harmonieuse qui va de l'aigue-marine à l'émeraude, les groupes d'arbres fraternels, les nappes d'herbes, les plaines profondes, tout avait cette pureté qui est l'éternel conseil de la nature à l'homme. Au milieu de tout cela s'étalait l'affreuse impudeur humaine ; au milieu de tout cela apparaissaient la forteresse et l'échafaud, la guerre et le supplice, les deux figures de l'âge sanguinaire et de la minute sanglante ; la chouette de la nuit du passé et la chauve-souris du crépuscule de l'avenir. En présence de la création fleurie, embaumée, aimante et charmante, le ciel splendide inondait d'aurore la Tourgue et la guillotine, et semblait dire aux hommes : Regardez ce que je fais et ce que vous faites.

Tels sont les formidables usages que le soleil fait de sa lumière.

Ce spectacle avait des spectateurs.

Les quatre mille hommes de la petite armée expéditionnaire étaient rangés en ordre de combat sur le plateau.

Le jour se levait derrière la Tourgue et faisait saillir en noir la masse de la forteresse et, à son sommet, sur la chaise du tribunal et sous le faisceau de drapeaux, la figure d'un homme assis, immobile et les bras croisés.

Cet homme était Cimourdain. Il avait, comme la veille, son costume de délégué civil, sur la tête le chapeau à

panache tricolore, le sabre au côté et les pistolets à la ceinture.

Il se taisait. Tous se taisaient. Les soldats avaient le fusil au pied et baissaient les yeux. Ils se touchaient du coude, mais ne se parlaient pas. Ils songeaient confusément à cette guerre, à tant de combats, aux fusillades des haies si vaillamment affrontées, aux nuées de paysans furieux chassés par leur souffle, aux citadelles prises, aux batailles gagnées, aux victoires, et il leur semblait maintenant que toute cette gloire leur tournait en honte. Une sombre attente serrait toutes les poitrines. On voyait sur l'estrade de la guillotine le bourreau qui allait et venait. La clarté grandissante du matin emplissait majestueusement le ciel.

Soudain on entendit ce bruit voilé que font les tambours couverts d'un crêpe. Ce roulement funèbre approcha ; les rangs s'ouvrirent, et un cortège entra dans le carré, et se dirigea vers l'échafaud.

D'abord les tambours noirs, puis une compagnie de grenadiers, l'arme basse, puis un peloton de gendarmes, le sabre nu, puis le condamné,—Gauvain.

Gauvain marchait librement. Il n'avait de cordes ni aux pieds ni aux mains. Il était en petit uniforme. Il avait son épée.

Derrière lui venait un autre peloton de gendarmes.

Gauvain avait encore sur le visage cette joie pensive qui l'avait illuminé au moment où il avait dit à Cimourdain : "Je pense à l'avenir." Rien n'était ineffable et sublime comme ce sourire continué.

En arrivant sur le lieu triste, son premier regard fut pour le haut de la tour. Il dédaigna la guillotine.

Il savait que Cimourdain se ferait un devoir d'assister à l'exécution. Il le chercha des yeux sur la plate-forme. Il l'y trouva.

Cimourdain était blême et froid. Ceux qui étaient près de lui n'entendaient pas son souffle.

Quand il aperçut Gauvain, il n'eut pas un tressaillement.

Gauvain cependant s'avancait vers l'échafaud.

Tout en marchant, il regardait Cimourdain et Cimourdain le regardait. Il semblait que Cimourdain s'appuyât⁸² sur ce regard.

Gauvain arriva au pied de l'échafaud. Il y monta. L'officier qui commandait les grenadiers l'y suivit. Il défit

son épée et la remit à l'officier ; il ôta sa cravate et la remit au bourreau.

Il ressemblait à une vision. Jamais il n'avait apparu plus beau. Sa chevelure brune flottait au vent ; on ne coupait pas les cheveux alors. Son cou blanc faisait songer à une femme, et son oeil héroïque et souverain faisait songer à un archange. Il était sur l'échafaud, rêveur. Ce lieu-là aussi est un sommet. Gauvain y était debout, superbe et tranquille. Le soleil, l'enveloppant, le mettait comme dans une gloire.⁵⁶

Il fallait pourtant lier le patient. Le bourreau vint, une corde à la main.

En ce moment-là, quand ils virent leur jeune capitaine si décidément engagé sous le couteau, les soldats n'y tinrent plus ; le cœur de ces gens de guerre éclata. On entendit cette chose énorme, le sanglot d'une armée. Une clameur s'éleva. Grâce ! grâce ! Quelques uns tombèrent à genoux ; d'autres jetaient leurs fusils et levaient les bras vers la plate-forme où était Cimourdain. Un grenadier cria en montrant la guillotine : "Reçoit-on des remplaçants pour ça ? Me voici." Tous répétaient frénétiquement : "Grâce ! grâce !" et des lions qui auraient entendu cela eussent été émus ou effrayés, car les larmes des soldats sont terribles.

Le bourreau s'arrêta, ne sachant plus que faire.

Alors une voix brève et basse, et que tous pourtant entendirent, tant elle était sinistre, cria du haut de la tour :

"Force à la loi !"

On reconnut l'accent inexorable. Cimourdain avait parlé. L'armée frissonna.

Le bourreau n'hésita plus. Il s'approcha tenant sa corde.

"Attendez," dit Gauvain.

Il se tourna vers Cimourdain, lui fit, de sa main droite encore libre, un geste d'adieu, puis se laissa lier.

Quand il fut lié, il dit au bourreau :

"Pardon. Un moment encore."

Et il cria :

"Vive la République !"

On le coucha sur la bascule, cette tête charmante et fière s'emboîta dans l'infâme collier, le bourreau lui releva doucement les cheveux, puis pressa le ressort, le triangle se détacha et glissa, lentement d'abord, puis rapidement ; on entendit un coup hideux. . . .

Au même ins'tant on en entendit un autre. Au coup de

hache répondit un coup de pistolet. Cimourdain venait de saisir un des pistolets qu'il avait à sa ceinture, et, au moment où la tête de Gauvain roulait dans le panier, Cimourdain se traversait le cœur d'une balle. Un flot de sang lui sortit de la bouche, il tomba mort.

Et ces deux âmes, cœurs tragiques, s'envolèrent ensemble, l'ombre de l'une mêlée à la lumière de l'autre.

VICTOR HUGO'S "NINETY-THREE."

The following extracts are made, with the kind permission of the Right Hon. John Morley, M. P., from his "Studies in Literature," published by Messrs. Macmillan.

"'Quatrevingt-Treize' is a monument of its author's finest gifts; and while those who are happily endowed with the capacity of taking delight in nobility and beauty of imaginative work will find themselves in possession of a new treasure, the lover of historic truth, who hates to see abstractions passed off for actualities and legend erected in the place of fact, escapes with his sensibilities almost unwounded. . . .

"Victor Hugo only surveys the events of '93 as a field for the growth of types of character. His instinct as an artist takes him away from the Paris of '93, where the confusion, uproar, frenzy, leave him no background of nature, with nature's fixity, sternness, indifference, sublimity. This he found in La Vendée, whose vast forests grow under the pencil of this master of all the more terrible and majestic effects, into a picture hardly less sombre and mighty in its impressiveness than the memorable ocean pieces of 'The Toilers of the Sea.' . . .

"And let us mark Victor Hugo's signal distinction in his analysis of character. It is not mere vigour of drawing, nor acuteness of perception, nor fire of imagination, though he has all these gifts in a singular degree, and truest of their kind. But, then, Scott had them too, and yet we feel in Victor Hugo's work a seriousness, a significance, a depth of tone which never touches us in the work of his famous predecessor in romance, delightful as the best of that work is. . . .

"Victor Hugo seeks strong and extraordinary effects; he is a master of terrible image, profound emotion, audacious fancy; but then these are as natural, as true to fact, as the fairest reproduction of the moral poverties and meannesses of the world. And let it be added that, while he is without a rival in the dark mysterious heights of imaginative effect, he is equally a master in strokes of tenderness and the most delicate human sympathy. His last book seems to contain pieces that surpass every other book of Hugo's in the latter range of qualities, and not to fall at all short in the former."

NOTES.

The numbers refer to the corresponding figures in the text of each chapter.

CHAPTER I.

LA CORVETTE CLAYMORE.

1. **Bretagne.** Brittany, the ancient Armorica (from *Ar Mor*, on the sea), the most westerly province of France, from its geographical position and its natural features, stands out in marked contrast to the rest of the country. Mr. Blackburn, in his "Breton Folk" compares it to the "western wing of some old country-house, open to the summer sun, but exposed to the winter storms as well, with quaint furniture, antique ornaments, and a sober colouring of its own, giving a sense of repose, and even of stagnation, which is not broken by, but in harmony with, the weird mysteries and legends which linger round it." Its natural features (broken as the country is by hedgerows, and intersected by a very labyrinth of lanes and roads) favoured greatly that kind of *guerilla* warfare so successfully carried on under the names of *Guerre de La Vendée* and *Chouannerie*, and which it cost France so much blood and treasure to suppress. The language spoken by the Breton peasant is no mere *patois*, but a language of Celtic origin akin to Welsh and the old Cornish. Brittany remained a separate kingdom under its dukes, who bore successively the titles of kings, princes, counts, etc. These held their court at Rennes, and paid homage to the French king for their fiefs. It was finally united to the other dominions of the king of France in 1532, by the forced marriage of the Duchess, *Anne de Bretagne*, with two successive French kings, Charles VIII. and Louis XII.

2. **Santerre.** Santerre was originally a brewer in the Faubourg Saint-Antoine, at Paris. He first made himself conspicuous in the revolt of the famous 14th of July, 1789, which ended in the taking of the Bastille. In 1793, when the rising in La Vendée assumed a serious aspect, extraordinary levies of men were made in Paris to send against the rebels. The command of these battalions, known under the name of *héros à cent francs* (because they were mostly composed of substitutes, who were bought for 300 francs), was given to Santerre. He showed himself a worthless general, and quite unable to make head against the Royalists, who totally routed him before the walls of Coron. He was reported to have been killed, and the following epitaph was composed for him at Paris:—

"Ci gît le général Santerre.
Qui n'eut de Mars que la bière."

— a pun on the word *bière*, which means both *bier* and *beer*; and Santerre, we have said, was originally a *brewer*. (*Bière de Mars*, a very light beer brewed in early spring.—Am. Ed.)

3. *l'Argonne* . . . A hilly forest in the northwest of France, where the raw Republican recruits, under the command of Dumouriez, defeated, in September, 1792, the Russians under the command of the duke of Brunswick, and the Austrians commanded by Clerfayt. A series of engagements culminating in the great battle of Valmy saved the French Republic.—Am. Ed.

4. *Vendée*. A department of France, formed out of the Lower Poitou, and named from the river Vendée. It is bounded on the N. by the Loire Inférieure, N.E. by Maine et Loire, E. by Deux-Sèvres, S. by Charente Inférieure, and W. by the Atlantic. This area of about 2600 square miles was the scene of some of the terrible events which have made the years 1793–1794 so memorable for France. The immediate cause of the rising of the Vendean peasants against the hated Republic was the levy of 300,000 men, ordered, throughout France, by the Convention in 1793.

5. *prêt à faire partir*, 'ready to send off.' Cf. *près de*, 'to be on the point of.' There was no distinction in Old French between *près de* and *prêt à*. *Faire partir* is the usual French military term for 'to despatch,' 'to send off.'

6. *Kléber*. The hero of the Egyptian campaign under Napoleon, 1798–1799. There is a very fine statue of him on the Place Kléber, in his native town of Strasbourg, which shows him in the act of indignantly crumpling in his hand the letter of Admiral Lord Keith, informing him that, if the French would leave Egypt, they must first constitute themselves prisoners of war, and warning him of his intention to detain any vessel returning to Europe, by virtue of a capitulation. Kléber was assassinated in Cairo by a fanatic (Suliman), June 14, 1800.

7. *en écartant* . . ., 'noiselessly dividing (i.e. 'putting aside') the brushwood.' *Broussaille* is a diminutive of *brosse*. This word (now meaning a piece of wood stuck with bristles, and formerly with couch-grass or heather), is a notable example of *restriction* of meaning. *Brosse* (Low Lat., *brustia*) signified, at the beginning of the French language, heather, broom, and only slowly was taken to mean a *branch* of broom used to sweep away dust. This original sense of the word (= *broussailles*, 'brushwood') remains in some phrases and customs. Speaking of woodland, brushwood is still called *une brosse*; 'to beat a thicket' is still called, in hunting phraseology, *brosser un taillis*. Cf. E.g. 'to brush the covers,' and 'he brushed past me.' So Ronsard says, *Il brossa longuement sans trouver nulle proie*; and St. Simon even uses the word in the general sense of passing or crossing: *Le premier président brossa à travers la compagnie et disparut*. Hence the sense of *rebrousser* in the idiom *rebrousser chemin*, 'to retrace one's steps.'

8. *tout de suite perdus*, 'no sooner found than lost.'

9. *arrête-bœuf*, 'rest-harrow.' So called because the spreading roots of the plant often form an impediment to the free passage of the plough and harrow. Ploughs in France are often drawn by oxen.

10. *l'espingole au poing*, 'blunderbuss in hand.'

11. *eurent*, 'experienced;' often used in this sense by Victor Hugo.

12. *qu'on touche au gîte*, 'that you are nearing the lair.' Cf. *le gîte d'un lièvre*, 'a hare's form.' *Gîte*, formerly *giste*. Low Lat. *gista*, originally *gesta*, representing late Lat. *jacita*, a sleeping-place, participle of *jacere*.

13. *exterminée*, 'done for.'

14. *Pardine*, familiar for *Pardieu*, also *Pardi*. Translate: 'To be sure!'—Am. E.I.

15. *a-t-on idée*. What an idea too!

15 *a. ci-devant*, 'formerly.' A term constantly used by Republicans.—Am. Ed.

16. *ça* (i.e. what you mean).

17. *Ça se fusille*, 'We shoot them.'

18. *bohémienne*, 'a gipsy.'

19 *Si fait*, 'Yes, I do though.' *Si* is much more emphatic than *oui*, and is generally used after a negative question.

20. *Vous êtes . . . France, . . . Bretagne*. Nothing could better express the wide gulf which existed at that time between Brittany and the rest of France. For the 'Breton' peasant, the only fatherland was his *chère Bretagne*. The rest of France might have been England, for aught he knew or cared. The geographical position of the province, hidden away in the far west, remote from all centres of civilization, had a great deal to do with this ignorance. The conditions of life were also different. While in other parts of France the *seigneurs* were hated as oppressors and hard tax-masters—never living on their lands, but spending their money, wrung from the over-worked peasant, in profligacy and extravagance at the Court—the lords of Brittany were beloved and revered. And no wonder! they lived on their estates, identified themselves with their tenants, shared in their pleasures, and relieved their distress. It is not astonishing that the 'Breton' peasantry rose as one man in defence of the triple principle involved in the threefold fanaticism under which they lived—"king, lord, and priest."

21. *Va pour Siscoignard*, 'Well! Siscoignard, if you like.' This imperative mood of *aller* is used familiarly in an approlative sense.

22. *On a des parents . . .* 'People have relations, hang it! or have had some.'

23. *ahurie*, 'in utter amazement.' The word *hure*, originally meaning hair standing on end, produced *ahuri* (la gent barbue et *ahurie*, 'a folk bearded and of upstanding locks,' is a phrase of the thirteenth century). *Ahuri* later received the sense of standing on end from *fright*, then 'terrified,' and lastly the modern sense of 'amazement.'

24. *et joufflu encore*, 'and chubby too.'

25. *ça vous a . . .* Familiar and very expressive for *Ils ont—personnes*, 'somebody's.'

26. *Arrive au fait*, 'Come to the point.'

27. *des bleus . . . blancs*. *Bleus* (i.e. the republicans, wearing the tricolour and the phrygian cap); *Blancs* (i.e. the royalists, with the *heurs-de-lys* and the white cockade).

28. *un état*, 'a calling,' 'a trade.' *État*, Lat. *status*. Note that *st. sc. sp.*, etc., in Lat., give in French initial *es* and now *é*. Ex.: *spatium*, *espace*; *stabulum*, *étable*; *status*, *état*, etc.

29. *une bonté*, 'an act of kindness.'

30. *pour le fait de quoi*, 'for which larceny.'

31. *faux saulnier*, 'a smuggler of salt.' The manufacture of salt is an important industry in Lower Brittany, especially near the coast, as any one travelling from St. Nazaire to the Croisic may see. The salt mounds from a distance have the appearance of so many camp-tents pitched in the open.

32. *Dame*, 'Well, you see!' This word is all that remains of the mediæval exclamation *Damne Dieu!* (from Lat. *Domine-deus!* i.e. *Seigneur Dieu!*) The correct sense of *Dame!* is therefore 'Lord.' The exclamation is

chiefly used in Normandy and Brittany, and is seldom met with south of Paris. *Dominus* was reduced to *domnus* by the Romans themselves; the form is found in several inscriptions under the Empire. *Domine* similarly becomes *domne*, whence dame! (interjection), just as *dōmna* became dame (substantive fem.). This is the only instance of *o* accented becoming an *a*, although there are several examples of the atonic or short *o* being changed into *a*. Cf. *domicellus* = *damoiseau*; *locusta* = *langouste* (a crayfish).

33. *mioches*, familiar for *enfants*.

34. *le hourvari*. Here 'the roar and thunder of battle.' It is a term used by hunters to bring the dogs back to the first scent when they have lost it. It is also the name given, in the Antilles, to a violent squall of wind accompanied by thunder and rain, and blowing at the same time from all points of the compass.

35. *et un brave homme*, 'and as brave as a man withal.'

36. *rien*, i.e. 'as nothing.' *Rien*, from Lat. *rem*, was a substantive in old French, meaning 'a thing.' When joined with a negative it meant 'no thing' (*nil*), just as *ne . . . personne* = *nemo*. *Rien* did not lose its natural meaning of 'thing' to take that of 'nothing' (as, e.g., in the phrase *On m'a donné cela pour rien*), until people became accustomed to take this substantive with *ne*, so as to form a negative expression. By this account, of the meaning of *rien* may be explained the passage of Molière in *l'École des Femmes*, in which it is at once negative and positive:

" Dans le siècle où nous sommes,
On ne donne rien pour rien."

37. *d'Ernée*. A town on the borders of *Ille et Vilaine* and *Mayenne*, about midway between *Fougères* and *Laval*.

38. *Et comme ça . . .* 'And so, good woman, you are running away.'

39. *va comme je te pousse*, 'haphazard like' (i.e. like the leaf in Millevoye's charming lyric *La Feuille*:

" Where-so'er the wind is blowing,
Nothing caring, nothing knowing."
(Translation by Lord Macaulay.)

40. *ce qu'on se veut*, i.e. 'what all the fighting means.'

41. *émousse*, 'tree-hollow.'

42. *misère*, 'helplessness.' So in *Les Misérables*, 5^e partie, livre IX. ch. v.: *la misère* des membres; and in *Les Travailleurs de la Mer*: c'était là *la misère* du travail solitaire.

43. *Comme . . .*, i.e. 'How wide-awake . . .'

44. *Au printemps de 1793*. The situation, says Michelet, was desperate both in Paris, in Lyons, in Liège, and throughout the whole of Belgium, where our army, pressed on every side by the enemy, stood in danger of being slaughtered by the peasantry. And, to crown all, only half the danger was known. On the 3rd of March was lifted the veil which covered the dark and far-reaching conspiracy of the insurgents of Brittany. The Vendean war broke out on the 10th.

45. *des Girondins*. The name given to a political party, which formed a section of the second National Assembly of France, called the *Législative*, in contradistinction to the first or *Constituante*, which framed the constitution of 1791. In the 3rd assembly, called *Convention Nationale*, they became the Moderate party as opposed to the *Montagne* or extremists. Its

members were arrested on the 2nd of June, 1793, by order of the Montagne or Terrorist party, headed by Danton, Robespierre, and Marat. Twenty-one of their members were executed on the 21st of October, including the most illustrious of them — the orator Vergniaud.

46. *Bonnenuit* is on the north-east side of Jersey. The water is very deep in the bay, which is now provided with a harbour especially for the benefit of the fishing community of that part of the island.

47. *était monté par . . .*, 'was manned by . . .' The Royalist insurgents of Brittany and La Vendée had implored English aid against the Republic. It had been arranged that an English fleet would hold itself in readiness to land an important force on the French coast, somewhere between Granville and St. Malo, as soon as the insurrectionary forces were in possession of a part of the coast in sufficient numbers to protect the landing. Cf. Alp. Daudet's *La Belle Nivernaise* (Jenkins's edition), p. 13, l. 14: *et monté par un équipage un peu chouette*, 'and manned by a smartish crew too.'

48. *immatriculée*, 'entered.'

49. *une figure débonnaire*, 'a harmless appearance.'

50. *à la serre*, i.e. 'taught.' *Serrer*, of which this is a derivative, is from Lat. *serare*, to lock in Priscian: then to put under lock and key, the meaning in the old French phrases, *serrer les grains*, *serrer son argent*, *serrer des hardes* (to put away clothes), and in substantive fem., *serrure*. The Lat. *serare* becomes *serrare* in medieval Lat. texts and takes the sense, as here, of chaining up, binding closely. Cf. *serrez les rangs*, 'close up.'

51. *d'un gabarit massif et trapu*, 'of strong and stubby build'

52. *émigrés*. This is the name given to those French nobles, etc., who, to save their lives, quitted France on the outbreak of the Revolution. Many of them, be it said to their lasting disgrace, took service in the armies and fleets of continental powers and fought against their own countrymen.

53. *Ils avaient*, 'They were under.'

54. *Hoche*. Lazare Hoche was born near Versailles in 1768, of very humble parentage, and enlisted in the French Guards at sixteen. During the revolutionary war he served in Flanders as a lieutenant under Dumouriez. Having distinguished himself he was rapidly promoted, and at the age of twenty-four was made general in command of the army of the Moselle. Upon incurring the displeasure of Saint-Just, a member of the extreme party, he was thrown into prison in Paris, when his life was saved by the timely overthrow of Robespierre, July, 1794. The Convention restored him to his rank and sent him against the insurgents of La Vendée. By his firmness and tact he rapidly quelled the insurrection. He died in 1797 at the early age of thirty-one.

55. *Gacquoil*, more properly *Hacquoil*. There are many families of that name at the present moment living in the parish of St. Ouen, on the north-west coast of Jersey.

56. *quarante ans pour . . .*, 'who are forty,' as regards their bodily strength, and eighty, if you consider their ascendancy over others.

57. *étaient à deux fins*, 'were made for a double purpose.'

58. *cherchées et voulues*, 'both aimed at and desired.'

59. *Gélambre*. This is an assumed name. In a note of the original manuscript of *Quatrevingt-Treize* we find the following: "La famille V... existe peut-être encore. Elle est innocente de la honte de son aïeul. Pourquoi affliger cette famille? Je mettrai dans le livre publié, Gélambre." (V. H.).

60. **Boulay-Bay.** For grandeur of rock-scenery, perhaps the finest of all the bays on the north coast of the island.

61. **courant des bordées,** 'tacking.'

62. **en feu,** 'afloat.'

63. **appareillera,** 'will get under way.'

64. **entre les Hanois et les Douvres.** For description of the latter 'shoal,' see *Les Travailleurs de la Mer*.

65. **les Minquiers.** They are a dangerous shoal, extending a length of some six or seven miles, like a barrier between the French coast and Jersey. You must pass either east or west of them; there is no middle passage. There is a light-ship to the west of the shoal. The largest rock, called *La-Maitre-Ile*, is quite a small town, with very good stone huts built by the fishermen from Jersey, who resort there in the summer for the purpose of lobster-fishing. In fact, quite a large trade is carried on between Jersey and the London markets in these delicious crustacea. These shoals abound in fish of every kind.

66. **embarquait,** 'shipped water.'

67. **avait le pied marin,** 'had good sea-legs.'

68. **serrant de près la côte,** 'hugging the shore.'

69. **Saint-Ouen.** The largest and most westerly parish of the island of Jersey. The church, perhaps the most beautiful example of church restorations in modern times, is a fine specimen of the Roman period of architecture. The saint after whom it takes its name was born at Soissons about the year 609. He lived at the court of King Dagobert, in close intimacy with St. Eloi, and was appointed Bishop of Rouen in 619, giving his name to that marvel of church architecture, St Ouen, at Rouen.

70. **fusé-je devant la mort,** 'even in the presence of' (i.e. with death staring me in the face.)

71. **Nous allons voir si c'est un chef.** The personage in question was the *Chevalier de l'Intérieur*, or *Marquis de Lantenac*, one of the most famous chiefs of the royalists of Brittany. He engaged in the Vendéan conspiracy under the Marquis de La Ronarié, and was entrusted with delicate and important missions to Pitt in aid of the royalist cause.

72. **la trémoille . . . les Bchan.** Two famous families of Poitou and Brittany. See note 27, ch. ii. p. 198.

73. **allié,** here 'related.'

74. **Nous en sommes au tombereau.** We have come to the 'tumbrel cart' (i.e. the cart in which the condemned, under the Revolution, were conveyed to the scaffold). Cf. *Oh en êtes-vous de votre travail?* 'How far have you got?' (i.e. how is your work progressing?) *J'en suis pour mes frais,* 'I have lost my time and money.' *En être là!* 'To have come to that!'

75. **venait d'arriver,** 'had just happened.' The following description of the fearful havoc caused by the breaking loose of a cannon on the orlop deck in a rolling and pitching ship is unsurpassed in vivid force and beauty. Nowhere, perhaps, has Victor Hugo shown himself so completely a master of description.

76. **et en pleine marche,** 'and going at full speed' (crowding all sail).

77. **plonge avec le tangage,** 'plunges with the pitching.'

78. **qui est . . . ,** 'which lies hidden.'

79. **Ce bloc forcené . . .** This maddened mass possesses all the leaping powers of the panther.

80. **les coups de coude,** 'the forked strokes.'

81. *Comment en venir à bout?* 'How is one to get the mastery over it?' *Bout* (O. F. *boten*, bottom, end): *le bout de la table*, 'the end of the table.' Distinguish between *but*, 'the end on view,' 'the goal to be reached.' *Être à bout de*, 'to have no resources left.' In speaking of an animal it means 'to be spent.' Ce cheval *est à bout* (i.e. 'is spent.')

82. *De quelle façon s'y prendre?* 'How is one to set about it?'

83. *Comment entraver?* 'How is one to clog?'

84. *On a affaire à . . .*, 'You have to deal with a projectile which bethinks itself twice. . . ' *Se raviser* is, lit., 'to think better of anything,' 'to reconsider one's decision.' *Aviz*, of which this is a derivative, is from *à* and *vis*, which, from Lat. *visum*, meant, in old French, 'opinion,' way of seeing anything. The mediæval expression was, *Il m'est à vis* ('my opinion is that . . .')

85. *est dans la . . .*, 'lies in the constant shifting of the flooring.'

86. *courant sur*, 'careering over.'

87. *en prévoyance d'un branle-bas de combat*, 'in anticipation of a clearing of decks for action.'

88. *l'escalier-échelle*, 'the companion-ladder.'

89. *Dire l'épouvante*, 'To describe terror in words.'

90. *allait et venait*, 'careered to and fro'

91. *s'il survenait une bourrasque*, 'if a squall came on.'

92. *Le vaigrage, avarié*, 'The inside plunking, damage.'

93. *ce fut de la charpie*, 'they were reduced to pulp' *Charpie* is, lit., lint, and is a participial substantive from the old French verb *charpir*, from Lat. *carpere*, 'to take away by piecemeal,' 'to tear in pieces.'

94. *se disloquait*, 'was being dismantled.'

95. *Chaque mouvement . . .*, 'Each movement of the careering carrouade was rendering more imminent the foundering of the vessel.'—Am. Ed.

96. *Prendre un parti*, 'come to some decision.' Cf. *Ma résolution est prise*; j'irai attaquer le premier qui se déclarera . . . (Voltaire, *Charles XII*, bk. ii.); also *J'en ai pris mon parti*, 'I am resigned to the inevitable' (i.e. as to what course I shall take under the circumstances). *Parti*, *ma-c.*, means 'a faction,' or 'political party.' *Part*, fem. (Lat. *partem*), 'a share'; *partie*, fem. (Lat. *rem partitum*), 'a part of anything.' The distinction between *part* and *partie* has been clearly defined by Girard. *La partie*, he says, is what is detached from the whole; *la part* is that which is to fall to the share of each. The first of the two relates to *assemblage*, the second to right of property. We say une *partie* d'un livre et une *partie* du corps humain; but une *part* de gâteau, une *part* d'enfant dans la succession (i.e. a child's share in father or mother's property). There is no idea of *distribution* in *part* as there is in *partie*; it is considered in itself as forming a whole (independently of anything). Cf. *être le partage de*, 'to be the lot of'; *tomber en partage*, 'to fall to the lot of.'

97. *colleter*, 'to grapple with.'

98. *nous tirer de là*, 'rescue us from this danger.' Cf. *Les Misérables*, vol. i. p. 59: Les bonnes âmes se tirèrent d'affaire (i.e. 'got out of it')

99. *Du dehors, le flot . . .*, 'Outside, the sea beating against the vessel's sides replied to the hurtling of the cannon with the lashing of its waves.'

100. *une drosse à nœud coulant*, 'a length of heavy tackle with a slip knot.'

101. *l'écrasement* (i.e. 'being crushed by it.')

102. *ce corps à corps effroyable*, 'this fearful hand-to-hand struggle.'

103. un hasard des balancements de la mer . . . , 'some chance movement of the waves caused the carronade . . . '

104. continuaient de. Here *de* instead of *à*, because it refers to a single action which was to have an *ending*. The following explains the use of *à* and *de* respectively after *continuer* and *commencer*. On *continue* à faire ce qu'on a *commencé* à faire, c'est à dire une série, un genre d'actions qui n'a pas de bornes pas de terme, qui ne finira pas ou qui n'est pas considéré comme devant finir. On *continue de* faire ce qu'on a *commencé de* faire, c'est à dire une action *unique*, une tâche, une entreprise, un ouvrage, un discours, etc., en un mot quelque chose qui a une longueur *déterminée*." (La Faye, *Des Synonymes Grammaticaux*). Ex. : 'Continuez à remplir votre belle âme de toutes les vertus et de tous les arts' (Voltaire, *Lettre à Helvetius*); but Poquelin continua *de* s'instruire sous Gassendi (Voltaire, *Vie de Molière*).

105. dans la vis du bouton de culasse, 'in the screw of the pummellion. *Vis*, O.F. *vis de pressoir* (whence the general sense of a screw), from Lat. *vites*, the tendril of a vine, spiral-formed; then, by assimilation of sense, a screw, a spiral-staircase. This etymology is confirmed by the fact that Ital. *vite* retains both meanings, vine and screw.

106. acculé au bordage, 'driven up against the side of the vessel.'

107. Le ballot fit l'effet d'un tampon, 'the bale acted like a plug.'

108. se ruant à corps perdu, 'rushing headlessly forward.'

109. avait eu raison du . . . , 'had got the better of.'

110. Il fallait tout de suite . . . , 'It was absolutely necessary to see at once to the damage done, and set the pumps in motion.'

111. Quelle que fût . . . , 'However urgent for the corvette was . . . '

112. le vent avait fait . . . , 'the vessel had become the wind's plaything.'—Am. Ed.

113. se dessinait, 'was brewing.'

114. pris garde à, 'noticed'

115. avait fait mettre en bataille, 'had had . . . drawn up.'

116. à la manœuvre, 'with the working of the ship.'

117. dans l'attitude d'ordonnance, 'at the present'

118. de mesure inexorable, 'of inexorable cadence.'

119. Faites, 'Obey' (i.e. carry out the sentence).

120. carré, 'quarters.'

121. le bruit que fait . . . , 'the "plash" of a body as it falls.'

122. La Vendée a une tête. Our readers will remember that one of the first causes of the weakness of the royalist cause in La Vendée was want of "cohesion," each chief at the head of the insurgents of his particular district acting independently of the other. The arrival of the Marquis de Launay was to change the face of affairs.

123. On avait mis le temps à profit, 'Time had been turned to account. Cf. "To take time by the forelock."

124. et la rafale s'en allait au nord, 'and the squall was veering off to the north.'

125. Faire bonne mine à mauvais jeu, 'to put a good face upon matters.' Cf. *Faire contre fortune, bon cœur*.

126. rate, 'misses its mark.' There was an old French phrase *prendre un rat* (i.e. to take a fancy), as in *ce pistolet a pris un rat*, said of a pistol missing fire, in eighteenth-century writers.

127. Nous nous en tirerons. See note 98, ch. i. p. 195.

128. qui portent malheur, 'which are of evil omen.'

129. *ce qu'elle a* (i.e. 'has in store').
 130. *Pour faire face à l'écueil*, 'To withstand the rocks.' — Am. Ed.
 131. *Le point du jour était très faible*, 'Day was only just breaking.'
 132. *drossait*, 'was driving' (drifting). So in Daudet's *La Belle Nivernaise* (Jenkins's edition), p. 66, l. 15: *Le bateau drossait*.
 132 a. *Lequinio*. A very energetic member of the *Convention Nationale*. '*Le pere Duchêne*,' allusion to the title of Marat's notorious revolutionary newspaper. — Am. Ed.
 133. *du flot*, 'a heavy swell.'
 134. *un fond déchirant*, 'a jagged bottom.'
 135. *nous avons le quine*, 'we are in for it;' *avoir le quine* is, in a lottery, to draw a sequence of five winning numbers. Cf. Lat. *quini*.
 136. *presque plus qu'une épave*, 'little better than a wreck.' *Épave*, in old French, was exclusively applied to animals only, and meant 'strayed,' as *un cheval épave*, *une vache épave*. It is so used in some legal phrase, as *des biens épaves* (i.e. the proprietor of which is unknown). *Épave* is from Lat. *expavidus*, i.e. 'frightened,' then running away, strayed. As a maritime term, *épaves* means 'wreckage.'
 137. *debout au flot*, 'leading to the sea.'
 138. *Peut-on s'embosser*, 'Is it possible to moor the ship?' (i.e. with the broadside turned to the enemy).
 139. *Les cigales*, i.e. *les organeaux*, 'the anchor rings.'
 140. *Force munitions*, 'Powder and shot in abundance' (i.e. any amount of it).
 141. *le branle-bas*, 'the clearing of decks for action.'
 142. *l'ancre de veille* (i.e. the one in readiness to be cast into the sea in case of need); *l'ancre de toue*, the kedge-anchor; *l'ancre de flot* (i.e. that used when the tide is flowing); *l'ancre de jusant* (i.e. that used when the tide is ebbing); *l'ancre d'affourche*, 'the bow-anchor; *la maîtresse* . . . , 'the sheet-anchor.'
 143. *ne donnant pas de voix*, 'giving forth no tongue.'
 144. *en fait de mort*, 'in manner of death.'
 145. *Les lames sont hautes*, 'The waves run high.'
 146. *les passes*, 'here the "channels."'
 147. *Est-ce dit?* 'Do you agree to this?' — Am. Ed.
 148. *affectés au service*, 'reserved for' (i.e. intended for the use of).
 149. *piquèrent*, 'studded.'
 150. *un plateau*. It is called *La Maitre Ile*. See note 65, p. 194
 151. *à*, 'judging from.'
 152. *une eau libre*, 'open water.'

CHAPTER II.

HALMALO.

1. *Il avait sur le front le hâle de la mer*, 'He had the tanned complexion of the seaman.' The adjective *hâle* is found in old French with the meaning of 'dried up.' The place where hemp is dried at a farm is still called *le hâloir*.
 2. *Mais ce n'est pas tout ça*, 'But that's not the question.'
 3. *Cela te regarde*, 'That is your concern.'
 4. *manqué sa route*, 'gone out of its course.'

5. *flotte de perdition*, 'accursed fleet.'
6. *tu es pour*, 'you declare for.'
7. *Sainte-Anne d'Auray*. . . . The splendid church of Ste. Anne stands out conspicuously some few miles from Auray. To it have been paid innumerable pilgrimages, and given countless offerings. (Sainte Anne is considered the principal patroness-saint of Brittany. — Am. Ed.)
8. *qui tu perds ici*, 'who you are damning here.'
9. *Tu fais bon marché de ta part*, 'You hold very cheaply' (i.e. set small value upon your share). For *part*, see note 96, p. 195.
10. *Fais ce que tu voudras*, 'Work your wicked will.'
11. *d'une voix plus haute que*, 'in a voice lifted far above.'
12. *Disposez de moi*, 'Do with me what you will.'
13. *obligés à*, 'compelled to make.'
14. *le large*, 'the open.'
15. *mais la gloire l'a ignoré*, 'but the annals of glory record it not.'
16. *qui s'y fait . . .*, 'which "uncovers" on the north side at low water.'
17. *le Mont Saint-Michel . . . on s'y enlise*. *Mont Saint-Michel* is a famous monastery dedicated to St. Michael the Archangel, and standing on an isolated and fortified rock in a bay of the same name. The abbey buildings, after the French Revolution, were converted into a prison for nobles and priests; the rock during the second Empire became a prison for political offenders. The abbey church, which springs from the centre of the other buildings and crowns the summit of the rock, is greatly admired for the beauty of its Gothic architecture. The crypt is a marvel. For description of the gradual engulfing of a human being in those treacherous sands, see *Les Misérables*, 5^e partie, livre II. ch. v.
18. *le Couesnon*. A river rising in the *Menez* hills, and which empties itself in the Bay of *Cancalle*, below Pontorson.
19. *ça gene*, 'is inconvenient.' — Am. Ed.
20. *Fougères*. The chief town in the 'arrondissement de Fougères,' department of *Ille et Vilaine*, stands on a hill at the intersection of five high roads. It is one of the best built towns of the department. Within half a mile of the town is the forest of Fougères containing many druidical remains, and the scene of many a tragic fight in the Vendean war.
21. *Bazouges*, i.e. *Bazouges la Pérouse*. An important village about midway between Antrain and Combourg.
22. *Enjambe les échaliers . . .*, 'Jump over the fences, to cut across country.'
23. *des écousses*, 'hollows of trees.'
24. *le hou-hou de la chouette*, 'the cry of the screech-owl.'
25. *Madame Royale*. This was the daughter of Louis XVI. The title of *Madame*, in royal families, was given either to the eldest daughter of the reigning sovereign, or of the dauphin, or to the wife of the king's eldest brother, who himself had the title of *Monsieur*. Cf. Bossuet's *Funeral Oration* on Henrietta, Ann of England (*Henriette d'Angleterre*), duchess of Orleans. *O nuit désastreuse . . . où retentit . . . cette étouffante nouvelle. Madame se meurt! Madame est morte!*
26. *Si je connais . . .*, 'Know the Tourgue, indeed! Why, I come from the neighbourhood.'
27. *de Rohan*. The house of de Rohan can be traced back to the first sovereigns of Brittany. It was divided into several branches. The most illustrious scion of the house was Henri, duc de Rohan. Chief of the Calvinists, after the death of Henry IV. he withdrew to Venice, after the

taking of La Rochelle, re-entered France later on, took service under Richelieu, and died in 1638. The others members of the house are chiefly remembered for their dissipations and scandalous lavishness.

28. *Tas de contes*, 'Idle tales' (lit. 'pack of.')

29. *en assignats*. They were a 'paper-money,' the emission of which was decreed on the 1st of April, 1790, and annulled on the 19th of February, 1796. The National Assembly, to restore order in the finances, authorized this emission to represent the value of the enormous amount of property which had fallen into the hands of the State after the fall of the monarchy, and, for that reason, called *biens nationaux*. The emission of this paper-money gradually rose to the enormous and startling total of two billions sterling (45 milliards of francs). The creation of these *assignats* was the cause of fearful disasters both to the commerce, industry, and credit of the nation.

30. *d'Elbée, de Lescure*. Leaders of the royalist forces.

31. *Cathelineau*. . . . He was a hawker in wools of the village of Pin-en-Manges. He was kneading his household bread when he heard of the intended forced levy of 300,000 men in Brittany to serve in the armies of the Republic. He immediately, in spite of the entreaties of his wife, headed the movement against this levy.

32. *plus de besogne*, better work. — Am. Ed.

33. *La Vendée est bonne*. . . . This is explained a few lines further on.

34. *se juge*, 'is gauged'

35. *à la façon dont tu as manié*. . . . 'judging from the manner with which you have grappled with the obstacles.'

36. *que tu te tireras bien*, 'that you will execute to the letter.'

37. *je ne tiens pas à*, 'I do not care to' (i.e. I have no mind to).

38. *Carnot*. He was a captain in the Engineers (*le génie*) when the Revolution broke out. He sat in the Legislative Assembly, then in the Convention, and lastly in the Directorate. He was a Minister under Napoleon, but opposed the Consulship for life; was Minister of the Interior (i.e. Home-Minister) during the Hundred Days. After the disastrous Russian campaign, though in disgrace, he offered his sword to Napoleon, and was entrusted with the defence of Antwerp. His grandson is the actual President of the French Republic.

39. *L'Europe nous aide*. The help of England, on which the insurrectionists counted, says Thiers, was only half-hearted, and never assumed a very definite form.

40. *Finissons-en avec*, 'Let us for ever put an end to' (i.e. 'make short work of.')

41. *cela ne me regarde point*, 'is the least of my concerns.' *Qui fait son premier*. . . (i.e. 'who carries his life in his hands.')

42. *un point noir s'enfonçant*. . . . 'a black speck disappearing behind the horizon.'

43. *les freux, les grolles*, 'species of crows.'

44. *À perte de vue*, 'As far as the eye could reach.'

45. *Le Vengeur*. On June 1, 1794, *Le Vengeur* sustained heroically a most unequal battle against the English fleet. According to some, the crew nailed the flag to the mast as the vessel was sinking, crying out "*Vive la liberté! Vive la République!*" Whatever may have been the incidents, it is proved beyond contestation that the English themselves admired the dauntless courage of their enemies. — Am. Ed.

CHAPTER III

TELLMARCH.

1. *puis serra*, 'then drew.' See note 50, ch. i. p. 193.
2. *tours du levant*, 'eastern towers.' *Tour* (fem.). Lat. *turrim*. *Tour* (masc.), 'a turn, or a trick,' is a verbal substantive, from *tourner*, to turn.
3. *le mont Saint-Michel*. See note 17, ch. ii. p. 198. *Cheops*, King of Egypt, had the great pyramid built to serve as his tomb.
4. *s'orienter*, 'take one's bearings.'
5. *points de repère*, 'land-marks,' 'beacons.' Perhaps the most notable of these land-marks in England is the great tower of Boston church, in Lincolnshire, which may be seen far out at sea.
6. *mitairie*, 'farm.' It was land held on condition that the lord received the half of the produce. It was formerly *métayerie*, from *métayer*, i.e. the farmer holding the land under those conditions.
7. *se laissait aller à*, i.e. 'indulged in.'
8. *l'heure sereine*, *l'heure du soir*, 'the witching hour of twilight.'
9. *Dépêchons-nous*. . . . Our readers will here recognize in the speaker the worthy *cantinière* of the bataillon du Bonnet Rouge, who had rescued the poor widow and her orphans in the wood of La Saudraie.
10. *mômes*, 'little ones.' The word is found in Du Bellay in the sense of 'mocking,' and would appear to attach itself to the meaning of *mômerie* (i.e. *masquerade*). "It is probably to this same word," says M. Littré, "that this popular word for 'little child' is linked." Cf. Eng. 'to mum,' 'mummery.'
11. *mioches*. "It is most probable," says M. Littré, "that *mioche* (i.e. *petit enfant*) is the same word as *mioche*, *mie* (i.e. *petit morceau*)."
Mie having in itself the sense of the Lat. *mica*. In Lower-Normandy and Channel-Island patois there is an old word *miot* used in the sense of *morceau*.
12. *ça fait son homme*, 'he acts like a little man.' — Am. Ed.
13. *Dame, il va sur cinq ans*, 'Well, you see, he is nearly five.'
14. *Piquaient*, 'studded.'
15. *qui venait d'être*, 'which had just shown itself.' *Venir* followed by *de* serves, together with the past participles of verbs, to form *near* perfects (i.e. expressing a past action as having only just taken place). Ex. : *Il vient de sortir*, 'he has gone out, but only just.'
16. *tant*, 'so much does it.'
17. *La silhouette*. So called from the name of de Silhouette, the Comptroller-General of Finance under Louis XV. *Silhouette* portraits were so called because they first came into vogue in the year during which de Silhouette was Minister.
18. *ce qui est la mode*. . . . No finer example of this style of Breton architecture is to be found than the marvellous steeple of the cathedral of St. Pol-de-Léon.
19. *il y avait*. . . . 'light and shadow succeeded each other.'
20. *en branle*, 'in full swing.'
21. *A qui en voulaient ces cloches?* 'Against whom were these bells set in motion?' Cf. *Il m'en veut*, 'He owes me a grudge,' and *Je m'en veux d'avoir fait cela* (i.e. 'I am angry with myself for having done it').

21. *fussent déjà informés*. He was not aware of the treachery of Gélambre, who, at the same time as he informed the French royalists in England and the English Government of the departure of the corvette *Claymore*, had sent word to the representative of the Republic, le Prieur de la Marne, of the probable place and time of landing of the marquis on the coast of France.

22. *ne sait mon arrivée* (i.e. 'is aware of'). *Arriver*, of which this is a verbal substantive, is from Lat. *adripare*, through *arripere* (ninth century) and *arribare* (eleventh century). *Arriver* was first a sea-term, and, like its primitive *adripare*, meant 'to come to shore.' In a twelfth-century poem (*Life of Gregory the Great*), a fisherman pilots travellers to an island in the high sea. "After many efforts," says the old poet, "au rocher il les *arriva*" (i.e. 'made them touch or reach the shore'). This original meaning is still visible in a collection of administrative rulings of the thirteenth century in the *Livre de Justice*, as well as in the present legal phraseology of the Channel Islands. "Boatmen," it says, "may *arriver* their boats and fasten them ashore." From the fourteenth century, *arriver* loses its original meaning and takes the more general sense of 'reaching one's journey's end' anyhow. "We have seen," says M. Brachet, "in *aller* the passing from the metaphor of 'seafaring' to that of 'walking.'" In Cicero, *adnare* = 'to come by sea,' and in Papias, 'to come by land.' So with the corresponding word *enare* (to swim, in Cicero), which, even in classical Latin, signifies 'to come' (no matter how). Cf. Verg. *Æn.*, vi. 16—

"Dædalus . . .

. . . gelidas *enavit* ad arctos" (i.e. by flying).

23. *pas garde* (i.e. no notice of it).

24. *en train*, 'in the act of.'

25. *et offrait prise au vent*, 'gave a hold to the wind.' — Am. Ed.

26. *Le ci-devant marquis*. . . See note 71, p. 194.

27. *de prêter main-forte*, 'to aid in his capture.'

28. *le seul . . . qui fût*. Note the subjunctive mood after *le seul*. After *le plus*, *le mieux*, *le moins*, *le premier*, *le dernier*, *le seul*, or any superlative followed by a relative pronoun, the subjunctive is used when relation to or comparison with other individuals or objects is expressed, as here; but when the sense is an *absolute* one and in nothing *subordinate*, the indicative must be used. Ex.: *C'est le seul homme de la famille qui a (not ait) de l'esprit* (i.e. who *actually, absolutely* has). Cf. Latin construction *qui* (with indicative or conjunctive) under similar circumstances.

29. *Presque son pareil*, 'Almost his second self.'

30. *varech*, 'sea-weed.' Cf. Eng. 'wrack.' It forms a most valuable manure, and is made the most of on the coasts of Normandy, and especially in the Channel Islands, where the "harvesting" of the *varech* is regulated by law. It is only allowed to be cut from the rocks twice a year—in the spring-tides of March and April, and in the summer. It is collected on carts and strewn over the pasture lands. It imparts to the grass a peculiar "tenderness," much prized by the cattle. The loose wrack thrown up on the shore by each succeeding flood is collected by the fishermen all along the coast, and dried by them. It is then burnt, and the ash sold to the farmers for manure. The well-known fertility of the soil in the Channel Islands is mainly due to the constant use of wrack as manure.

31. *de ça*, 'to "think" of that.'

32. de quoi, 'the wherewithal.'
33. brute, here 'absolutely unlearned.'
34. prendre chez lui, 'to take possession of in its hollowed trunk.'
35. crêseau, 'coarse serge.'
36. sarrasin, 'buck-wheat.' Originally from Africa, whence its name of '*saracen*.' Words of historic origin mostly refer to concrete things or material objects, and especially, as is natural, to new inventions or importations. Cf. *madras*, *nankin*, *mouseline*, *cachemire*, *gagé*, etc., from the names of places—Madras, Nankin, Moussoul, etc.
37. se mit à. *Se mettre à* is 'to set to work,' to do anything. *Commencer à* is to begin something not attempted before. Cf. *L'enfant commence à lire*, and *l'enfant se mit à lire*.
38. Du moins, ça me fait . . ., 'So at least it seems to me.'
39. on vous accrochait les gens, 'people were "strung up."'
40. rebouteux (i.e. *rebouteur*), 'somewhat of a bone-setter.'
41. je tire parti, 'I make the most of,' (i.e. 'I am somewhat of a herbalist.') For *parti*, see ch. i. note 96, p. 195.
42. on sait que . . ., 'sound is known to travel.'
43. tanière, 'lair.' The hole of the *taisson* (badger) was called *taissonnière*, or, by softening o to e, *taissennière*, whence *taissennière*, *taissenière*, and now *tanière*, which, from the sense of badger's hole, takes the general sense of 'lair of a wild beast.'
44. 'la piperette du jour.' Cf. Eng. 'peep of day.'
45. passé par les armes, 'shot.'
46. pointes de terre, 'tongues of land.'
47. avait, 'revelled in,' or 'wore.'
48. terriole, (i.e. 'assumed a terrible aspect.')
49. dû-t-on périr, 'even under penalty of death.'
50. comporte ces sauvageries, 'admits of such acts of savagery' (i.e. allows them). Cf. Eng. *to comport with*.
51. confusion, 'a very babel of.'
52. appaurent, 'gleamed.' *Apparaître* is from the popular Latin form *apparescere*, a frequentative of *apparere*. *Apparéc(e)re*, being accented on the ante-penultimate syllable, becomes regularly *apparé(e)re* by the rule so clearly laid down by Brachet: "Where the penultimate of a Latin word is atonic (i.e. short) the Latin vowel disappears in French." In words accented on the ante-penultimate, such as *oraculum*, *tábula*, the penultimate vowel is necessarily short in Latin; this vowel, being absorbed by the tonic vowel preceding, was scarcely sounded at all, certainly not by the "popular voice," which neglected altogether such delicate shades of meaning. For that reason, in all remains of popular Latin which have been handed down, the short penultimate is already gone; we find *oraculum*, *tabla*, *moblis*, etc., and when this common Latin became French, the words thus contracted became in turn *oracle*, *table*, *meuble*, etc. Indeed, by the law which forbids the French language to throw the accent further back than the penultimate syllable, it was compelled, if it would retain the Latin accent (which we know persists everywhere in French), to suppress the short u of the penultimate in such words as *oracle*, *table*, etc., formed from the Latin, *oraculum*, *tábula*, etc. *Res're* gave O.F. *oistre* by *or=istr* (cf. *ancêtre* from *anteoessorum*) and *o=oi* (cf. *habère=avoir*).
53. En joue! Feu! 'Present! Fire!'
54. selon la rencontre, 'as the case might be.'

55. *je monte en grade*, 'I advance a step.'
56. *J'ai été au marquis de La Rouarie*, 'I was under . . . *Le marquis de La Rouarie*.' One of the royalist leaders, under whom, as we have seen, le Chevalier de Tinténac, one of the heroes of this episode, took service.
57. *tocsin*. This word, in the seventeenth century, was spelt *torquesin*, notably by *Ménage*, and is compounded of two words—*toque* (act of striking) and *sin* (a bell). *Sin* is from Lat. *signum*, and has the meaning of a bell in many Merovingian texts. The word is found in a proverb current as late as the seventeenth century: *Le bruit est si grand qu'on n'ouïrait pas* (i.e. n'entendrait pas) *les sins sonner*. Bell-founders also used to be called *saintiers*.
58. *de La Rochejaquelein*. The bravest of the Royalist generals, whom he commanded in La Vendée, 1793-94. On assuming the command, he is said to have harangued his soldiers thus: "*Si je recule, tuez-moi; si j'avance, suivez-moi; si je meurs, vengez-moi*." See *Mémoires de Madame de la Rochejaquelein*, who was an eye-witness of the stirring scenes.
59. *patauds*, (i.e. 'dull and stupid'). Properly, it is said of a young dog with thick paws, and by extension, of a clumsy man or woman. According to Souvestre, it was a corruption of the word *patriote*, which, being quite new and unintelligible to the Chouans, was mispronounced by them, and applied to the Republicans.
60. *en un tour de main*, 'in a twinkling.'
61. *Santerre*. See note 2, ch. i. p. 189.
62. *les vastes feuillées sourdes*, 'the vast murmuring foliage.'
63. *dégagé*, 'bare of;' lit. it is 'to redeem a pledge;' from *gage*, *wager*, hire, pay, and then pledge.
64. *paisibles*, 'peace-bespeaking.'
65. *avec des rougeurs subites*, 'with sudden flashes of red.'
66. *s'abattant sur la misère*, 'swooping down on poverty.'
67. *on ne sait quel . . .*, 'some inexplicable anomaly which wrings the heart.'
68. *et Tellmarch avait*, 'and the . . . was upon Tellmarch.'
69. *se blottissaient*, 'cowered, crouched.' *Blottir* was originally a term of falconry, used of the falcon when it gathers itself up to roost on its perch (*blot*). From this special meaning the word gets, by extension of signification, so marked in many French words, the general sense of to gather one's self up, to crouch.
70. *que oui*, 'that it was so.' Before *oui* used as a noun, before *onze*, *onzième*, *huit*, *huitième*, *huitaine* (a week of days), *ouate* (fem.) 'cotton-wool,' etc., the *e* or *a* is not elided.
71. *carnichot*, 'hole,' 'lair.'
72. *est-ce qu'on va . . .*, 'is this to be the state of things now?'

CHAPTER IV.

A PARIS—LE CITOYEN CIMOURDAIN.

1. *quinquet*, 'lamp.' From the name of its inventor; like *guillotine*, *macadam*, *mansarde*.

2. *tic nerveux*, 'nervous twitching.' It is one of those onomatopoeic words (i.e. by imitation of sounds) to be found in most languages. They express the *cries* of animals: as *croasser*, 'to croak, to caw'; *miauler*, 'to mew'; *japper*, 'to lap up,' etc.; the *phases* of human speech: as *fredonner*, 'to hum'; *chuchoter*, 'to whisper,' etc.; certain conditions of *size* or *movement*: as *bouffer*, 'to puff'; *bouffir*, 'to swell out'; some *natural* sounds: as *clapoter*, 'to plash'; *bruire*, 'to rustle.'

3. *ne faisait pas un pli*, 'was without a crease.'

4. *débrillé*, 'loosely attired.' The root of the word is *braie*, Prov. *braya*, Ital. *braca*, from late Lat. *braca*, which Latin-writers consider to have been borrowed from Gaul.

5. *quoiqu'on y vît*, 'although they bore witness to.'

6. *à pied* (i.e. 'reaching down to the feet,' in opposition to the *culotte*, i.e. knee-breaches of the time).

7. *rouppe*, 'smock-frock.'

8. *laissait deviner*, 'betrayed the presence of.'

9. Robespierre . . . Danton . . . Marat. The three chiefs of the party called *La Montagne*. Robespierre, the guiding spirit of the famous Club of the Jacobins, the establisher of the *Reign of Terror*, perished on the scaffold on the 27th July, 1794, at the age of thirty-five. Danton, the hero of the *Club des Cordeliers*, was the author of the massacres of September. (This accusation, founded only on the most vague hearsay evidence, is now discarded. — Am. Ed.) Accused of aiming at a dictatorship after the fall of the Girondins, he also perished on the scaffold, April 7th, 1794, also at the age of thirty-five. Marat, the cruel demagogue, was the proprietor of the journal *L'Ami du Peuple*, in which he attacked with bitter vehemence the more moderate party, *Les Girondins*. He deluged France with blood, but paid the penalty of his atrocities with his life. He was assassinated in his bath by Charlotte Corday on the 13th of July, 1793.

10. *Gélambre*. See note 59, ch. i. p. 193.

11. *se prépare*, 'is being planned.' Thiers tells us in his *Histoire de la Révolution Française*, that the assistance of England was only half-hearted and begrudgingly given. It amounted, in fact, to the landing off the coast between St. Malo and Granville of a few hundred men.

11 a. *hurons*, *topinambous*, savages (from the names of the tribes). — Am. Ed.

12. *à propos*, 'in the "nick" of time.'

13. *qu'est-ce qu'elle fait . . . ?* 'What is she up to now?'

14. *Il faut le mettre hors la loi*, 'He must be outlawed.' *Hors*, formerly *fors*, is from Lat. *foras*, just as O.F. *faras* (a troop of stallions) and *farde*s have become *haras* (a stud of horses) and *hardes* (clothes). The Latin *f* being only one degree stronger than *h*, says M. Brachet, we find the same exchange between the archaic Lat. *fostes*, *fircum*, etc., and the classical *hostes*, *hircum*.

14 a. *en-tête*, 'heading.'

15. *où il a été admirable d'intelligence . . .*, 'where he displayed admirable tact . . .'

16. *où il tient en échec*. This is the singular form of *échecs* (chess),

O.F. échec. Both the game and name are Oriental. Persian *'chah*, 'a king,' the game taking its name from the principal piece. From the Persian phrase *schah-mat* (the king is dead), comes the expression *échec et mat* (check-mate).

17. *l'aoculer*, 'to bring him to a stand.'

18. *était de*, 'came from.'

19. *Ça donne dans l'indulgence*, 'He leans to clemency.'

20. *Quand on a affaire aux*, 'When one has to deal with.'

21. *un ci-devant*. This was said, during the first revolution in France, of a noble attached to the former *régime* (i.e. 'old order of things') by his position. See note 15 a, p. 191.

22. *dossier*, 'bundle of administrative papers.' *Dossier*, in this sense, says M. Littré, has been derived from *dos*, because the papers form a raised parcel, which has been compared to a back.

23. *aux*, 'according to.'

CHAPTER V.

LA VENDÉE.

1. **Dol.** For description, see text.

2. **Avranches.** It is a city in the department of *La Manche*, standing on the south bank of the *Sée*, and delightfully situated on the side of a hill. It faces the Bay of Cancale, with the imposing mass of *Mont St. Michel* in the distance. It was there that Henry II. did penance in 1172 for the murder of Becket.

3. **Rennes.** The capital of Brittany, situated at the junction of the *Ille* with the *Vilaine*. It was there, in olden times, that the sovereigns of Brittany held their court. It was the seat of a parliament instituted in 1555 by Henri II. In 1720 the town was laid waste by fire. The new town, built upon the ruins of the old, is distinguished by broad and regular streets, handsome squares, notably the *Place du Palais de Justice*, one of the finest squares in Europe. It is one of the first seats of learning in France.

4. *était aux fées*, 'belonged to the fairies' (i.e. was common property). *Fée* is properly a supernatural being, which (according to mediæval mythology) presides over the destinies of men, like the ancient *Parcæ*. It is from the common Lat. *fata* = fairy, in an inscription in Diocletian's time. *Fata* is the being who presides over our *fatum* or destiny. The inscription in question uses *fata* for *Parca*, thus leaving no doubt as to the exact meaning of the common Latin word.

5. *Il tient compte . . .*, 'He takes into account the disturbance which problems give rise to.' *Compte* and *conte* have the same derivation from the late Latin *contare*. This is proved by the fact that Ital. *contare* means both to reckon and to relate. (Cf. German *erzählen* to relate, from *zahlen* to count. *Comte* (a count) is from Lat. *comitem*, by dropping of *atonic* or short *i*.)

6. *ne passent point*, 'are not explained away.'

7. *piquant*, i.e. 'stirring up.'

8. *à la haute pierre mystérieuse debout . . .* (i.e. the *dolmens* and *menhirs* of Druidic times). The stones of Carnac will well repay a visit.

9. *deux points d'appui*, 'a double main-stay' (i.e. rallying point).

10. *sourd*, i.e. impervious to sound.

11. *en entonnoir*, 'funnel-like.'

12. *Westermann*. He had been one of the leaders in the attack on the Tuileries in August, 1792, and subsequently joined Dumouriez's army in Belgium. For his failure at Châtillon, when commanding in La Vendée, he was tried but acquitted. He was victorious afterwards at La Mans and Savenay. During the reign of Terror he was executed by order of *La Montagne* (Robespierre's party) in 1794.

13. *traquait*, 'harrassed.' *Traquer* is properly to draw a net round a wood to catch the game in it. It is of German origin. Cf., in Netherland dialect, *trekken*.

14. *se terraient*, i.e. 'burrowed out dwellings for themselves.'

15. *Il semblait que ce quadrilatère*. . . . The theatre of the war, says Thiers (*Révolution Française*, vol. ii. p. 382), might be comprised in a line which, starting from Nantes, would pass through Pornic, the island of Noirmoutiers, les Salles, Luçon, Fontenay, Niort, and return by Nivrault, Thouars, Doué, and St. Florent, as far as the Loire.

16. *appareil nerveux*, 'nervous system.'

17. *s'en mêlaient*, 'were in the secret.'

18. 7 *messidor*, an III. (i.e. 7th of August, year III., of the new calendar). *Messidor* was the 'harvest month.' After the Revolution the names of the months January, February, etc., were changed, and they were styled according to the variations of temperature and the agricultural operations which took place in them: viz., *nivôse*, *pluviôse*, *fructidor*, *messidor*, etc.

19. *Cette guerre, mon père l'a faite*. Victor Hugo's father at the time was serving under Hoche.

20. *du Bocage*. On starting from Nantes and Saumur, and travelling from the Loire to the Sables d'Olonne, Luçon, Fontenay, and Nivot, says Thiers, you traverse an unequal and undulating tract of country, cut with ravines, and crossed in every sense by a multitude of hedges which serve as boundary to each field, and which has given to this district the name of *Bocage*.

21. *Le décret de la levée*. The levy had been decreed on the 24th of February, 1793, to make head against the new coalition of the powers against France.

22. *Tuffin de La Rouarie*. See note 56, ch. iii. p. 203.

23. *Jean Chouan*. See note 65, ch. vi. p. 210.

24. *Bonchamps*. . . . In the *Bocage*, says Thiers, the peasants applied to MM. Bonchamps, de Larochejaquelein, etc., and made them leave their castles to place themselves at their head. De Bonchamps commanded all the rebels of Anjou and the banks of the Loire. He had formerly served under de Suffren, had become an able officer, and combined with fearless intrepidity great nobleness of character. *Henri de Larochejaquelein* was a young nobleman, formerly enrolled in the King's Guard, and at the time of the insurrection, living retired in le *Bocage*. It was he who in conjunction with the other chiefs forced general Quélenau to evacuate Bressuire. He liberated by this manœuvre de Lescure, shut up with his family in the town. The latter placed himself at the head of his tenantry, who flocked to Bressuire to join him, and marched with him against Thouars.

25. *Protée*, (i.e. like *Proteus*, reappearing when he was least expected).

26. *se hérissent*, 'bristles up.'
 27. *Le Marais*. As the Bocage country slopes down to the sea, says Thiers, it terminates into saline marshes, and is intersected everywhere by numberless canals (to admit the salt waters of the ocean), which render it almost inaccessible. This district is called *Le Marais*.
 28. *le Houroux*. A district in La Veuillée, and for a time the scene of operations connected with the rebellion.
 29. *la torche dans les chaumes*, 'the firing of thatched cottages.'

CHAPTER VI.

LES TROIS ENFANTS.

1. *La meilleure route*. . . , 'There is no better way than a dry road.'
 2. *Pontorson*. A long, straggly village at the mouth of the Couesnon. It is the starting point for the Mont St. Michel, and in the old diligence days was an important 'halting-place' on the journey from Dol to Avranches.
 3. *à dépoteyer* (i.e. to be sold on draught).
 4. *ce qui n'était*. . . , 'a rather daring thing to do.'
 5. *l'heure intermédiaire*, 'the dusk of the evening.' Cf. *Sortir entre chien et loup* (i.e. at dusk).
 6. *de réquisition* (i.e. obtained by 'forced levy').
 7. *hors de prix*, 'at famine prices.'
 8. *Alençon*. The capital of the department of Orne. It is situated in an extensive and fertile plain at the junction of the Briante with the Sarthe. It is here the famous *point d'Alençon* lace is made. The plain of Alençon is famous for its saddle horses of the purest Norman breed.
 9. *par Domfront et Mortain*. The traveller, starting from Alençon, would, to reach Pontorson, pass through La Ferte Macé, Domfront, Mortain, Vire, and Avranches. It is the most beautiful part of Normandy, and has been justly called '*La Suisse Normande*.'
 10. *un ci-devant*. See note 21, ch. iv. p. 205.
 11. *Il y a le petit* (i.e. the young dauphin imprisoned in the *Temple*).
 12. *Et le curieux*, 'And the curious part of it is.'
 13. *fera bellement arquebuser monsieur le vicomte*, 'will unmistakably have his lordship shot.' *Arquebuse* was introduced into the language from the Italian in the sixteenth century. The expeditions of Charles VIII., Louis XII., and Francis I. beyond the Alps, and the prolonged sojourn of the French armies in Italy during the early years of the sixteenth century, had made the Italian language very familiar to the French. "The brilliancy of arts and letters in the Peninsula," says M. Littré, "attracted men's minds at the very time when the regency of Catherine de Medici set the fashion of admiring everything Italian." Hence a crowd of hitherto unknown words made their appearance in the language. This mania for 'Italianisms' roused the wrath of Henri d'Estienne, who exclaimed against the practice in no measured terms.
 14. *ne s'est pas fait attendre*, 'soon followed.' Cf. *Il ne se fait pas prier*, 'He does not require much asking.'

15. Il le faut, et c'est bien, 'There is no help for it, and it is well it is so.'
16. rembarré (*i.e.* 'repelled,' 'drawn back').
17. le bonheur a voulu, 'chance would have it.'
18. Supposez que ces enfants. . . , 'Were it not that these children are mixed up in it.'
19. qui a des charrois, 'encumbered with baggage waggons.' Cf. *Servir dans les charrois*, 'To serve in the baggage train.'
20. mais ils y sont, 'but I tell you the *Bleus* are at Dol.'
21. On déchire de la toile, 'They are at it "tooth and nail."'
22. et à moins qu'il ne s'agisse, 'and unless it concerns.'
22. Cancale. An important fishing-village on the bay of the same name, renowned for its oyster-beds.
23. vous tombez dans, 'you *will* be caught in.'
24. ainsi la qualifient les cartulaires, 'it is so termed in the charters.'
25. et y aboutissant, 'and converging to it.'
26. Toujours rué éperdument dans les mêlées, 'Ever pressing forward recklessly in the thick of the fray.'
27. avait à propos. . . , 'broke out, in times of pressing need, into the sharp, sudden accents of command.'
28. et sa tête charmante. . . . Like the Prince of Condé on the eve of the battle of Rocroy, 19th of May, 1643. See Bossuet's famous funeral oration on the Prince of Condé. There is nothing in French prose that exceeds, for vivacity and fidelity of portraiture, the description of this decisive battle. *A la veille d'un si grand jour . . . et on sait que le lendemain, à l'heure marquée, il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre.*
29. improvisation, 'spontaneous outburst.'
30. attelées, 'of horse-artillery.'
31. savantes, 'tactical.'
32. le dessus, 'the mastery.'
33. jacobin (*i.e.* partisan of the Revolution of 1789), or, more properly, of the Constitution of 1791. The name of *jacobin* was given to the members of the first popular society, established in 1790, in the ancient convent of the Jacobins at Paris, and closed on the 24th of July, 1794. The Jacobin party was first composed of partisans of the constitutional government; but these detached themselves from it in 1791, after the journey of King Louis XVI. to Varennes, and only the most fiery demagogues remained members of it, until its suppression in 1794.
34. quelqu'un de haut, 'some towering figure.'
35. il entendait, 'he meant to.'
36. par détrousser une diligence, 'by robbing a coach.' *Détrousser* is properly to take off the breeches (*trousse*, a bundle of things tied together). Cf. *Il est à ses troussees*, 'He is in hot pursuit.'
37. La Rochejaquelein. See note 58, ch. iii. p. 195. . . . Jean Chouan. . . See note 65, ch. vi. p. 210.
38. l'appuyer, 'to rest him.' *Pui* is from *podium* (a balcony, in Pliny; a base, pedestal, in other writers). *Appuyer* is, therefore, to support by the help of something, a *pui* or prop. That *podium* produced *pui*, as *hodie* has *hui* (in *aujourd'hui*), as *modium*, muid (a cask), as *in odio*, *en-sui*, by attraction of the Latin *i*, is perfectly certain.
39. fluides, 'unstable' (*i.e.* as water).
40. coulevrines (long, slender pieces of ordnance).
41. bâtarde, 'ship's gun.'
42. Léchelle. Another of the insurgent leaders.

43. du côté de (i.e. as regards).

44. on le savait, 'he was known to be.' Cf. *Les Misérables*, vol. i. p. 57. En 1820 on lui connaissait une somme de . . . (i.e. he was known to possess).

45. campagnarde, 'peasant-like.'

46. l'Imânu. *Imânu*, says Victor Hugo, derived from *immanis*, is an old popular word of Lower Normandy, to express superhuman ugliness in the demon, the satyr, the ogre. An old manuscript says: *d mes daeuze iers j'vis l'imânu* (i.e. de mes deux yeux j'ai vu). *L'Imânu* is still current in old local superstitions in certain villages of Lower Normandy.

47. grand'gardes, 'outposts.' *Grand*, coming from *grandis*, *grandis*, e (i.e. having the same termination for both genders) was never meant to have an e in the feminine. In old French, people wrote quite correctly *une grand femme*, *une grand mère*. Vaugelas, and the grammarians of the fourteenth century, ignoring or setting aside the derivation, saw in this spelling the suppression of an e, and proceeded to mark this suppression by an ' ; hence *grand'tant*, *grand'messe*, *grand'route*, etc.

48. d'amitié, 'as between friends.' Not in obedience to orders, commands, as in regular armies.

49. garé, 'put up,' 'stowed away.' It is originally a nautical term, 'to put into dock.' Cf. *gare* (substantive fem.) station, terminus, and *égarer*, to mislay, *s'égarer*, to stray, to lose one's way.

50. chapelettant, 'telling their beads.'

51. qui vive ? 'who goes there ?'

52. foudroyée, 'being riddled with grape-shot.'

53. bagarre, 'fray.'

54. reprirent pied, 'made a stand.'

55. haquets, 'drays.'

56. eut. Here 'presented.'

57. avait réussi la surprise et manqué la déroute, 'had succeeded in surprising, but had failed to rout the enemy.' Note the *active* use of *réussir* here, just as you say now, *réussir un tableau*. What Ch. Nodder feared and disliked has come to pass. In his *Examen Critique des Dictionnaires*, he says: "On dit maintenant *réussir un tableau*. J'emprunte cette expression à la peinture parceque c'est ici, en effet, de l'argot de peintre; mais comme il n'est pas de langue spéciale qui tienne plus de place dans le Dictionnaire des Salons, il y a lieu de craindre que ce solécisme ne gagne du terrain et qu'on dise avant peu: *réussir un projet*, *une entreprise*." He adds: "Ce serait une faute irrémissible que d'en souffrir l'introduction dans la *langue écrite*." But language, like the tide, waits for no man. It is the privilege of genius to trample upon accepted forms of language to give vividness and colouring to a picture. Victor Hugo is perhaps the most conspicuous example of this disregard for so-called *accepted rules of art*.

58. point de mire, 'target.'

59. Qui a l'artillerie a la victoire, 'Victory goes with the guns.' Translate *avoir raison de* by 'to get the best of.'

60. Il ne faut pas . . . il faut. . . . 'No rout, but an orderly retreat.'

61. l'écouvillon et le fouloir, 'the sponge and the sponge-rod: 'fixa le fronton de mire, 'adjusted the sight.'

62. Une phase . . . se dessinait, 'The fight was entering on a new phase; en était à, 'was now actually.' . . . See note 74, ch. i. p. 194.

63. *Que . . .* Here 'If only . . . were to.'

64. *Brusquer*, 'To precipitate matters' (i.e. to carry the barricade by a sharp, sudden attack).

65. *Jean Chouan*. Chouan was the name under which were known the four brothers Cottureau, smugglers of the department of Mayenne. They were so called because, in their nocturnal incursions, they adopted as their rallying cry the note of the screech-owl, commonly known in Brittany under the name of *chouan*. They were scouring the district round Laval, in 1793, when, joined to other vagabonds, they bethought themselves of waging war in the name of Louis XVIII. Their leader was Georges Caloudal. The Chouans did not fight as regular troops, but waged a sort of guerilla warfare, making use of ambushes and surprises, or firing from woods and ravines upon the Republican troops.

66. *se crachaient . . . avec rage*, 'belched forth their grape-shot with undiminished fury.'

67. *la baguette haute*, 'with uplifted sticks.'

68. "*Fouçons!*" 'Charge down upon them!'

69. *un grossissement*, 'an exaggeration' (i.e. there is, as it were, a magnifying power in a sudden panic.)

70. *Châteauneuf*. 'A village midway between Dol and St. Malo. Antrain. A small town N.W. of Fougères, on the Couësson.

71. *ne tiennent pas*, 'are unreliable,' not to be depended upon.

72. *Un mot* (i.e. of praise).

73. *s'arrache toujours*, 'is always stubborn' (i.e. every inch of the ground, so to speak, has to be disputed).

74. *un homme à cheval*. See text, p. 76.

75. *le temps de*, 'before you could . . .'

76. *au quine*, 'in the big prize.' It is a gambling term. See note 135, ch. i. p. 197.

77. *fait*. Here 'raised up.'

78. *de*, 'caused by,' or 'the result of.'

79. *L'illimité était*, 'The boundless future lay . . .'

80. "*philosophe*," 'a soothsayer,' 'a sage' (i.e. one versed in the science of herbs).

81. *une sombre allée et venue*, 'a dread oscillation.'

82. *car le délire fait ses remarques*, 'for even in delirium people notice things.'

83. *qu'il existât*. Why the subjunctive? Cf. Dies *nullus est quin* (ut non) *veniat*. Il s'en rendait compte, 'he fathomed him' (or summed him up thus).

84. *se passer comme ça*, 'go on like this.'

85. *et je vous en veux*, 'and I owe you a grudge for it.'

86. *va-et-vient*. See note 81, above.

87. *l'Ille-et-Vilaine*. A department of Brittany, bounded on the N. by the English Channel and the department of La Manche: E. by Mayenne; S. by Loire Inférieure; and W. by Morbihan and Côtes du Nord.

88. *on ne parlait que d'eux*, 'their names were in every mouth.' For "*Bocage*," see note 20, ch. v. p. 206.

89. *Temple*. The old hospital of the Templars in France, dating from the thirteenth century, afterwards used as a treasure-house by the kings of France. It was situated a little to the north of the Bastille. Louis XIV. and his family were imprisoned there.

90. **Bonchamps.** An insurgent leader, who had served in America. He was mortally wounded at the battle of Chollet, October 17, 1793. See note 24, p. 206.

91. **énorme,** 'epoch-making.'

92. **Siscoignard . . .** (i.e. her own family and birthplace). See text, ch. i. pp. 4-9.

CHAPTER VII.

LA TOURGUE.

1. **au tremblement des,** 'to the earthquake which destroyed.'
2. **une trouée de mine,** 'by a gap leading to the mine-chamber' (i.e. in which the powder, which is to blow it up, is stored).

3. **piquaient** (i.e. 'studded.')

4. **mouvaient.** Here it is used in the feudal sense of 'to be depending.'

5. **les combles** (i.e. the room under the roof). Cf. in *Les Misérables*, On se battait dans les combles, 'There was fighting even on the roofs.' Cf. also: Ce serait le comble de la présomption, 'It would be the height of presumption.' Pour comble de malheur, 'As a crowning misfortune;' and, de fond en comble, 'from top to bottom,' utterly, irretrievably (Lat. *cumulus*).

6. **Faites ajouter bout à tout. . . .** 'Have . . . pieced together.'

7. **à franc-étrier,** 'at full speed.'

8. **Il fut convenu que.** Here 'agreed,' because conjugated with *être*. Remember that, when conjugated with *avoir*, *convenir* means to *suit*. Ex.: *J'ai convenu* à ce monsieur, et il m'a pris à son service (i.e. 'I have suited.').

9. **à ce comte d'Alberg.** See Voltaire, *Histoire de Charles XII*.

10. **mettait la main à la besogne,** 'lent a helping hand.' Cf. Daudet's *La Belle Nivernaise*, ch. iv. p. 38, l. 17: Tout le monde avait mis la main à la besogne (i.e. 'put his hand to the plough').

11. **voussure.** An architectural term, 'coving.'

12. **guérite.** Here 'watch-tower, turret.' It usually means 'a sentry-box,' from the Spanish *garita*.

13. **combattants.** Here the *verbal* adjective; hence the *s* (i.e. in a *state* of fighting). In old French there was no distinction between the present participle and the verbal adjective. Hence this line in Florian's fable, *Le Grillon*.

"Aussitôt les voilà courants,

Après ce papillon dont ils ont tous envie."

14. **s'en tiraient . . .**, 'managed as best they could.' Cf. *Les Misérables*: Les bonnes âmes se tirèrent d'affaire (i.e. *got out of it. . .*).

15. **inconnu,** 'unknown factor.' Victor Hugo is always at his best when he has children for his theme. No poet has ever understood them, or painted them in words as he has done. This is delightful reading indeed!

16. **sommatton,** 'we call on you to surrender.'

17. **on percevait,** 'you were sensible of.'

18. **il semblait que l'on sentit.** Why the subjunctive? The *imper-*

sonal verb, *il semble*, when preceded by *me*, *te*, *lui*, etc. (i.e. with an indirect object), usually takes the *indicative*. When not so preceded (as here), and implying 'habit,' 'custom,' it takes the *subjunctive*, unless *particular attention is being drawn* to the action taking place, when the *indicative* is used. Distinguish between *Il semble qu'il prenne à tâche de me désoler*, and *Il semble qu'il prend à tâche . . .*

CHAPTER VIII.

LA MÈRE.

1. d'accablement (i.e. resulting from sheer weariness, lassitude).
2. au couchant (i.e. towards the west).
3. Les habitants avaient l'agitation. . . . 'There was about the village the hum and buzz of a startled hive.' Cf. *Les Travailleurs de la Mer*, ch. vii. l. 5: Saint-Sampson avait une rumeur de ruche effarouchée. Translate *Cela tenait à . . .*, 'It was caused by . . .'
4. il y avait on ne sait quoi . . . , 'lav some shapeless mass.'
5. se découpait en vive noirceur, 'stood out in dark outline.'
6. Défense est faite, 'It is forbidden.'
7. Qu'est-ce qu'on avait donc à, 'What could they mean by . . .'
8. on ne sait quoi . . . , 'an indescribable weakness which begets terror.'
9. innocente. Here an 'idiotic person,' 'a mad-woman.'
10. carnichot (i.e. Tellmarch's underground dwelling).
11. leur perte, 'the death of them' (i.e. 'might be to lose them'); n'a plus de droit, 'is no longer master of his actions.'
12. degré. Here 'stage.'
13. à s'orienter, 'to take her bearings'; lit. it is 'to set to the east.'
14. tenait, 'had in his power.'
15. fût memorable, 'should be one for all time.' Note the subjunctive in all these verbs after *entendre que*, which here has the sense of *to mean*, *to intend*, and not 'to hear.'
16. du, 'something of the . . .'; homme à, 'the sort of man to . . .'
17. l'un (i.e. the merciful, the clement), l'autre (i.e. the cherished pupil, foster-brother).
18. à l'arme blanche, 'with cold steel.'
19. par une vis-de-Saint-Gilles, 'by a winding staircase.' These staircases, the steps of which seemed to bear you heavenwards to nowhere, were each supported by an arched ceiling, very artistically made. They seem to have been modelled on that of the Priory of Saint-Gilles, in Languedoc; hence the name.
20. en arrêt, 'on the *qui-vive*' (i.e. like dogs 'pointing'; hence *chiens d'arrêt*, pointer; *chien couchant*, setter).
21. se précisait . . . , 'was becoming clearly defined, and might be summed up as follows.'
22. A quoi bon, 'what is the use . . . ' (i.e. to what purpose).
23. c'est selon, 'it all depends'
24. Ce sera dru, 'It will be a tough business.'
25. nos mêmes, 'our brats.' Cf. *gamin*, *gosse*, with the same meaning.
26. Quand tous les tremblements s'en mêleraient, 'When the very heavens would crash down.'

CHAPTER IX.

L'ASSAUT.

1. corps à corps, 'hand to hand conflict.'
2. évasée et à ciel ouvert, 'widening upwards and open to the sky.'
3. cette épouvante, 'this horrible mêlée.'
4. il y avait autour, 'lay around.'
5. qui avait . . . , 'showing all the daring of a young chieftain.'
6. le nombre évidemment, 'it was evident that numbers would eventually prevail.'
7. quelqu'un de bonne volonté, 'a man who will volunteer . . . '
8. eurent une stupeur, 'were staggered.'
9. désagrégent, 'weaken the power of.' Cf. *Les nuages se désagrégent* (i.e. *break asunder*).
10. avaient porté, 'had told.'
11. et ce fut à qui, 'and each vied with the other as to who . . . '
12. en eût été, il était mort, 'had been one of them, he was a dead man.'
13. l'épée aux reins. . . . Say 'and pressing the besieged hard, had driven them . . . '
14. je m'en fiche, 'I don't care two straws.'
15. Il y avait lieu . . . , 'Indeed the situation called for serious deliberation.'

16. *Ce qui . . . c'est que.* Note the *c'est* after *Ce qui*. The use of *ce* and *c'* instead of *il* or *ils* before *est* or *sont* being one of the cruces of the language, it will not be out of place here to summarise their different uses.

(1) For the sake of *energy*. Ex.: *C'est* Dieu qui a fait le monde. (2) By *pleonasm*. Ex.: Le plaisir des bons cœurs, *c'est* la reconnaissance (La Harpe). (3) When the verb *être* is between two nouns *c'est* is preferable to *est*, for the sake of *energy*. Ex.: La loi de l'univers *c'est* malheur au vaincu (Saurin). (4) After *ce qui* or *ce que*, *c'est* is preferable to *est*, but not *indispensable*, as some grammarians would have us believe. Ex.: *Ce que* je sais le mieux *c'est* mon commencement (Racine, *Les Plaideurs*). But Rousseau has: *Ce qui* rend la taille (body-tax) et les impôts onéreux aux cultivateurs *est* qu'ils sont pécuniaires. (5) Between *two* or more *infinitives*. Ex.: donner continuellement le change, *n'être* jamais soi, faire illusion, *c'est* une fatigue (V. Hugo, *Les Travailleurs de la Mer*). (6) Between a *substantive* and a *verb*. Ex.: Le vrai moyen *d'être trompé*, *c'est* de se croire plus fin que les autres (La Rochefoucauld).

17. dénouement, 'solution,' 'way out of.'

18. Toucher à la victoire, *c'est* une ivresse, 'To have victory within one's grasp, is a very frenzy.'

19. serrait. Here 'put away.' *Serrer* is, lit., 'to open close,' 'to lock,' 'squeeze,' and is from Lat. *serare*, found in Priscian with the meaning of 'to lock,' then 'to put under lock and key,' as in the French phrases *serrer les grains* (to store away wheat); *serrer son argent*; *serrer des hardes* (to put away clothes). Cf. *Les Misérables*, I. livre I. ch. vi. Madame Magloire serrait l'argenterie (i.e. used 'to put away'). Cf. also, substantive fem., *serrure*, 'a lock.' The Lat. *serare* became *serrare* in mediæval Latin texts, and takes the sense of 'chaining up,' 'binding strongly,' 'pressing.'

20. qu'on s'y risquât. Note the subjunctive *risquât* after a verb of *doubt*.

21. acculé, 'brought up against.'
22. on trouvait la ressource, 'the only escape possible was,' or 'the only resource left was to.'
23. en viendront à bout, 'will get the better of it.'
24. à qui parler, 'some one to parley with.'
25. Qui en veut? 'Who's game?'
26. filé, 'sloped.' Cf. *Les Travailleurs de la Mer*: Filé, Zuela, 'Clean gone, Zuela.'
27. l'habitant, 'the peasant's hut.'
28. où tout a été mis en question . . . 'where everything, your very life, has been at stake.' Cf. Lamartine's *Le Lac*:-

"T' mps jaloux ! se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous, de la même vitesse
Que les jours de malheur ?"

CHAPTER X.

LE SAUVETAGE.

1. landes. Here 'bracken.' Literally it means 'a common,' 'waste land.'
2. et à, 'and to judge by.'
3. déchirure, 'rift.'
4. Ah ! voilà une chose ! 'Oh, the monstrous deed !'
5. de doubles lames boulonnées, 'of double sheets pinned and bolted.'
6. Une nouvelle fondrière . . . s'était-elle . . . , 'Had a new seething crater of fire and flame. . . .'
7. magistrale, 'unerring,' 'masterly.'
8. ils s'étagèrent du haut en bas, 'they took their places on it, one above the other.'
9. son pied lugubre, 'his mournful tread.'

CHAPTER XI.

LES DEUX AMIS.

1. ne te regarde plus, 'is no longer any concern of yours.'
2. sobre, 'sparing,' 'chury of.'
3. faisaient la part du feu, 'were endeavouring to circumscribe the fire (i.e. to stop its ravages). Fig. *faire la part du feu* is 'to allow for necessary losses.'
4. Un changement à vue inouï venait de se faire, 'An unprecedented (unheard of) transformation had just taken place.' In theatrical language, *changement à vue* is 'scene-shifting.'
5. prendre la fuite devant elle, 'to avoid answering it.'
6. nous somme, 'bids us.' It comes from *sommer*, 'to call upon.'
7. Devant quelqu'un. . . . Sa conscience. Cf. *Les Misérables*, in the

famous chapter entitled "*Tempête sous un crâne*," I. livre VII. ch. iii. Hélas! ce qu'il voulait mettre à la porte était entré; ce qu'il voulait aveugler, le regardait. Sa conscience. And in *Hamlet*, Act iii. sc. 1.

"Thus conscience does make cowards of us all;
And thus the native hue of resolution
Is sicklied o'er with the pale cast of thought;
And enterprises of great pith and moment,
With this regard, their currents turn awry—
And lose the name of action."

8. en était, 'was concerned in it.'
9. de discipliner, 'to marshal into line.'
10. de se faire un rapport, 'to draw up a report to himself.'
11. effrayant, 'merciless,' 'pitiless.'
12. le talion, 'the law of retaliation.'
- 12 a. gorgones, 'all the Furies' (mythology). — Am. Ed.
13. tous les arrogants partis-pris de la vieillesse farouche, 'all the arrogant assumptions (prejudices) of intractable senility.'
14. immenses, 'broad-pinioned.'
15. réussi. See note 57, ch. vi. p. 209.
16. tout remis en question, 'endangered everything.'
17. Donner ce dessous, 'To inflict this defeat on.'
18. ne pas lutter de, 'not to vie with the others.'
19. en pleine bonne action, 'in the very act of doing good.'
20. congé altier, 'haughty dismissal.'
21. de l'horreur, 'of the horrible.'
22. 89 (i.e. 1789). The year of the breaking out of the French Revolution. Epoch-making dates in France are usually known by their *tens* and *units* alone. For example, the very title of this volume, "Quatre-vingt-Treize" (i.e. 1793).
23. à un progrès, 'a step onward on the part of . . . would be answered by a step backward. . . .'
24. aux abois, 'in desperate straits.' It is said of the stag 'at bay.'
25. éternelle, 'never lifting.'
26. il avait reculé devant, 'he had refrained from committing it.' Translate construit by 'planned.'
27. Quant . . . de s'entendre, 'As for trying to come to terms with him.'
28. à pic, 'inaccessible.'
29. Sisyphe, 'Sisyphus.'
30. fais les affaires, 'serve the purpose of . . .'
31. de plus haut, 'has a higher source.'
32. était le devoir, 'did duty lie.' Cf., for mastery of exposition and unrivalled power of antithesis, this chapter with the famous one in *Les Misérables*, entitled "*Tempête sous un crâne*." The struggle between duty to one's self and duty to others is the same. See note 7, p. 214.
33. qu'on avait affaire, 'that had to be grappled with.'
34. mais on ne percevait pas . . . , 'but you could distinguish no words.' *Percevoir* is, lit., 'to collect, levy taxes;' hence *percepteur*, 'tax-gatherer,' 'surveyor of taxes.'
35. Voilà pas mal d'années que, 'It is a good many years since.'
36. c'est long toutes ces manières là, 'all mere waste of time.'
37. de bonne compagnie. Here 'well-bred,' bespeaking high-breeding. Cf. *Les Misérables*: Chaque fois qu'il disait ce mot Monsieur avec sa voix grave et de si bonne compagnie.

